



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



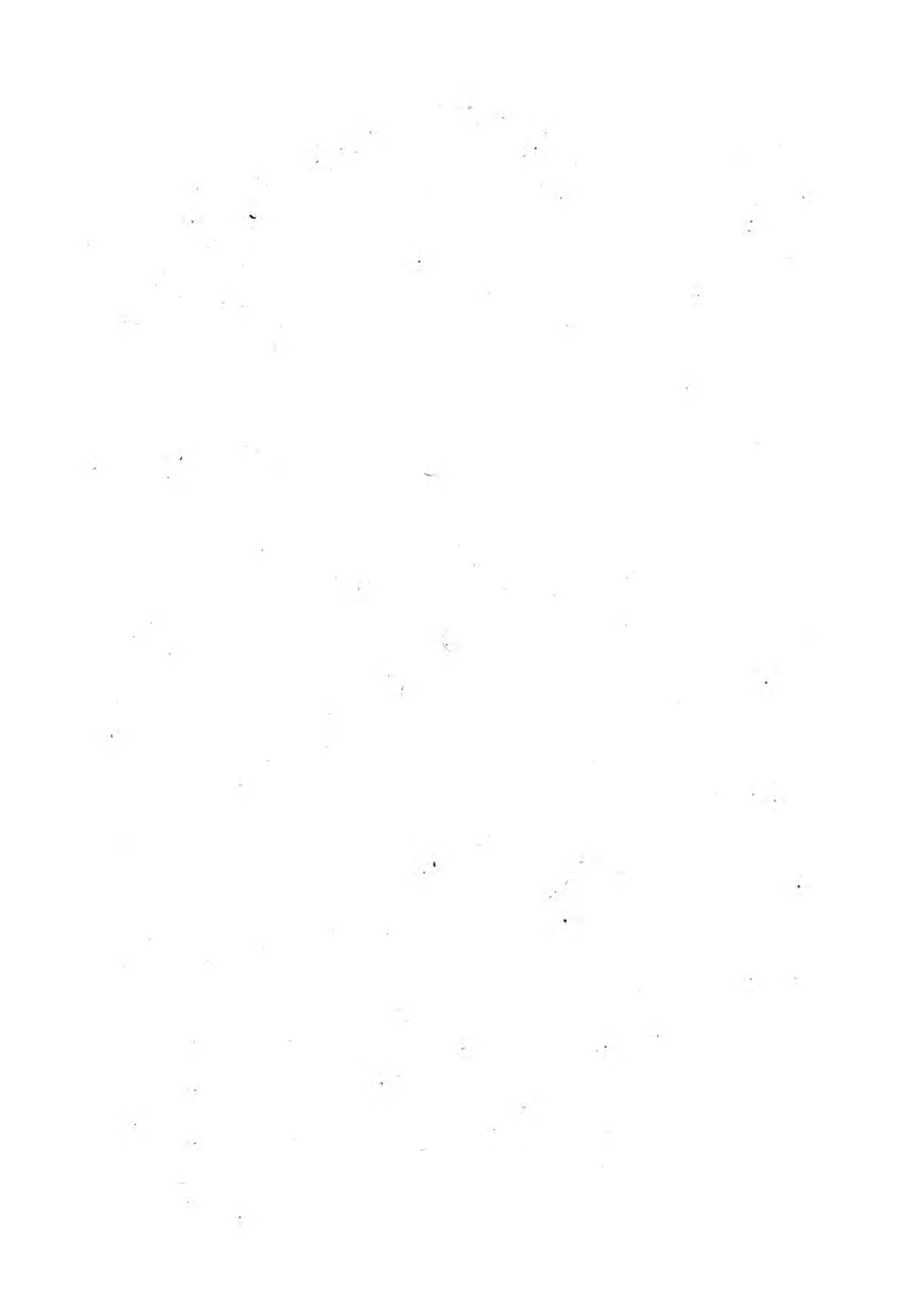
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNIVERSITY OF TAYLOR









LE JUGEMENT
DE PÂRIS

POÈME EN IV. CHANTS,
Suivi d'Œuvres mêlées.
Nouvelle édition corrigée et augmentée.

PAR M. IMBERT.

AMSTERDAM
MDCCCLXXIV.



P R É F A C E.

O_N ne fauroit se dissimuler le discrédit de la poësie. Soit que le siècle passé nous ait laissé trop d'excellens ouvrages en ce genre , soit que le siècle présent en produise trop de médiocres , le public ne lit presque plus les vers. Eh ! pourquoi , me dira-t-on , lui en donner encore ? Croyez - vous trouver place dans le petit nombre d'auteurs privilégiés qui se font lire ? On ne m'en croiroit pas , si je disois non. Un auteur a beau protester d'insouciance en matière de succès ; il ne trouve que des incrédules. On croit entendre une Coquette , qui , le matin , tandis qu'on épuise sur elle toute la magie de la toilette , assure en minaudant qu'elle n'a nul dessein de plaire. Quiconque se fait imprimer , cherche des lecteurs , comme tout Prédicateur veut un auditoire.

Mais il est des esprits détracteurs-nés de la Poësie, ou qui le deviennent par systême; je n'écris point pour eux, & je me contente de dire avec M. de Voltaire :

Qui n'aime point les vers, a l'esprit sec & lourd.

La fatiété du Public n'étoit pas le seul obstacle, ni le moindre peut-être que j'eusse à vaincre. En faisant imprimer un Poëme sur le Jugement de Pâris, je trouvois le Public prévenu, & contre l'Art, & contre le genre de l'Ouvrage; c'est-à-dire, contre la Mythologie. Mais pourquoi nous feroit il défendu d'y puiser aujourd'hui! Parce que d'autres l'ont fait avant nous? Qu'importe, si cette mine n'est point épuisée? Du neuf, du neuf, nous crie-t-on sans cesse! oui, vous avez raison; mais ce n'est point par les noms & par des expressions *de mode* qu'il faut être neuf; c'est par les choses & par la manière.

On demande pourquoi nous prétendons si fastueusement au génie ; c'est que nous n'avons que de l'esprit. L'homme de génie ne s'en doute point ; il n'a pas besoin , si je puis m'exprimer ainsi , d'agiter ses ailes pour s'enlever : il se trouve porté où il doit aller. Il ne dit point : Faisons un ouvrage de génie ; il travaille , comme il sent , & l'ouvrage fait , c'est du génie. Nous croyons aujourd'hui mériter ce titre en nous éloignant du *ton* de nos prédécesseurs ; il semble que nous craignons de leur ressembler. Eh ! Messieurs , ne nous tourmentons point , la postérité ne nous confondra point avec eux. Nous voulons être Originaux , nous le sommes , & je crois que c'est tant pis pour nous.

Mais en soutenant qu'on peut user de la Mythologie , je suis forcé de convenir qu'on en abuse quelquefois. Quoi de plus fatigant

que ces Mythologiftes éternels, qui ne fau-
roient faire un pas, fans traîner cinq ou fix
Dieux à leur fuite? ils ne permettroient pas
à un Prince de fe marier, fans que Jupiter
l'eût écrit dans fes Annales de fer; il faut
absolument que Minerve figne le contrat de
mariage, & que le livre des Defins s'ouvre
pour laiffer lire la bonne aventure des Epoux.
O Imitatores! élevons-nous, dussions-nous
tomber; mais ne rampons jamais.

Je pense donc que pour célébrer un évé-
nement de nos jours, on doit fe passer de
la grande Mythologie; mais je la crois né-
cessaire, quand il s'agit d'un Héros con-
temporain des Fables, ou supposé tel. J'a-
joute qu'on peut faire encore de précieuses
découvertes dans le monde fabuleux, &
qu'on ne doit pas faire un crime à un Poëte
de le parcourir. L'histoire de Thirésias plaît
encore dans *M. de Malfilâtre*; c'est que l'au-

teur a su la rajeunir , sans la défigurer , & qu'il l'a maniée avec beaucoup d'adresse (a).

Le Jugement de Pâris n'auroit jamais pu fournir quatre chants. Aussi trouvera-t-on le fait bien altéré dans cet ouvrage , & j'ose dire , rajeuni par la manière dont il est traité. J'ai usé des droits de la Poësie , en transportant à la cour le jeune Pâris , qui , selon la Fable , étoit encore berger , lors de ce fameux Jugement. Pâris est le Petit-mâitre de l'Antiquité ; le seul homme qu'elle nous ait dépeint capable du rôle que je lui fais jouer. C'est d'après le portrait qu'elle en a lais-

(*) M. de Malfilâtre , qu'une mort prématurée nous a ravi ; donnoit dans son *Narcisse* les plus grandes espérances. On ne peut certainement pas nier qu'il ne soit verbeux & négligé ; qu'il ne se dispense trop souvent de cet heureux mélange de rimes , qui flatte si délicieusement l'oreille. Mais il faut convenir aussi qu'on trouve dans son Ouvrage un goût sain , de la facilité , de l'abondance , beaucoup de finesse , des naïvetés dignes de *La Fontaine* , & une profonde connoissance des Anciens.

fé, que j'ai établi le caractère de mon Héros ; ce qui ne m'a point sauvé d'un reproche assez grave , sur lequel on me permettra de m'arrêter un instant.

L'accueil indulgent qu'on avoit fait à cet Ouvrage m'engageoit à de nouveaux efforts pour le rendre plus digne du suffrage des Connoisseurs , qui , intéressés par les prémices d'une jeune Muse , me louoient moins par équité , que par encouragement. J'étois déterminé , en le réimprimant , à faire main-basse sur tout ce qui avoit été justement critiqué. Un Auteur est bien plus difficile à persuader sur les défauts d'un Ouvrage qu'il vient de finir. L'enthousiasme poétique qui dure encore & l'amour paternel forment autour de lui un rempart inexpugnable. Il est épris de la Vénus qu'il vient de créer ; il ne la voit qu'avec les yeux de l'Amour. D'ailleurs la peine que l'Ouvrage lui a couté ,

plus fraîche alors dans sa mémoire, le lui rend plus cher, & il est souvent impossible, quand il a tort, de lui arracher un aveu qui le forceroit à recommencer un travail, dont il ressent encore la fatigue. Mais quand l'Ouvrage est loin de lui, il le voit presque avec des yeux étrangers; l'enthousiasme n'offusque plus son jugement; il n'est plus occupé à chercher des raisons pour justifier les défauts, il cherche les défauts pour les corriger, & il se sent redevable à ceux qui lui ont aidé à les découvrir. Telles sont les dispositions où je me suis trouvé moi-même, quand j'ai voulu réimprimer le *Jugement de Paris*. Uniquement occupé de la perfection de l'Ouvrage, j'ai relu, avec l'attention la plus scrupuleuse, les objections qui m'avoient été faites dans le *Mercure* de Juillet 1772. Un homme de Lettres, qui seroit aujourd'hui connu par des extraits raisonnés, dont il enrichit de-

puis quelques années le *Mercur*, s'il ne l'eût été déjà par des ouvrages plus estimables, a fait une observation sur le caractère de Paris, observation très-importante, si elle étoit juste. Je l'ai soumise à mon propre jugement, quand j'ai cru avoir acquis par le tems la faculté de me juger moi-même, & je ne l'ai pas trouvée fondée. Pour me délivrer de tout scrupule, j'ai consulté des amis connoisseurs, & après avoir compté & pesé les opinions, je m'en suis tenu à mon sentiment qui étoit le leur; mais je dois exposer les raisons qui m'ont empêché de me rendre à cette observation. On eût voulu que j'eusse rendu *Paris amoureux de Vénus, dès le premier Chant*. Dès-lors la pomme est donnée. Plus de suspension, plus de dénouement imprévu. Dès que l'on fait que Paris est amoureux de Vénus, on fait que Vénus sera couronnée. Me di-

ra-t-on que j'aurois pu le faire balancer entre sa passion & son devoir ? Seroit-ce Pâris que j'aurois peint , lui , qui a violé les droits de l'hospitalité , si sacrés chez les Anciens , pour enlever la femme d'un Roi son ami ? Une fois épris , il devoit donner la pomme à Vénus , & loin de pouvoir le représenter , comme le vouloit l'Observateur , indifférent *aux grandeurs que Junon lui propose , respectant beaucoup la Sagesse & les Arts , mais trouvant qu'ils ne suffisoient pas pour le bonheur* , il n'eût pas eu le tems d'écouter les offres de ces deux Divinités , qui ne pouvoient avoir lieu , qu'en supposant l'irrésolution de Pâris. Et c'est en quoi les Poètes qui ont chanté ce fameux Jugement m'ont paru s'écarter évidemment de la vraisemblance ; ils semblent tous ne parler que de la beauté de Vénus. L'une , disent ils , vante ses richesses , l'autre , la sagesse & les arts , &

Vénus, ses charmes. Mais toutes paroissoient belles également , puisque les Dieux furent partagés entre elles. Junon n'a dû parler de ses trésors, & Minerve de sa sagesse, que pour fixer leur Juge irrésolu sur les charmes de trois Rivaux également belles ; & si Vénus est la Déesse de la beauté, c'est depuis que Pâris lui a donné la pomme. Pâris amoureux devoit donc sur le champ lui décerner le prix. Au contraire , en lui supposant, comme j'ai fait, le projet de couronner celle qui se rendra à ses desirs, le dénouement est incertain : on ignore qui des trois voudra le rendre heureux , on ignore même si l'une des trois le voudra, & on est curieux de voir comment il mènera à sa fin une entreprise si audacieuse ; je ne crois pas que ce projet fasse une *disparate choquante avec le ton du Poème*, qui est noble, mais non pas héroïque.

Je ne crois pas non-plus avoir *prêté des travers à mon Héros* ; je crois lui avoir laissé ce que les Anciens lui avoient donné avant moi. Pâris est en petit chez les anciens Poètes, ce qu'il est plus au long dans mon Poème, à la langue près. Ils ne l'appelloient point *Petit-maître*, parce qu'ils n'écrivoient point en Français. Homère le peint comme un homme qui ne songeoit qu'à sa parure ; qui n'avoit d'autre ambition que celle de plaire aux femmes, & dont le bras énervé suffisoit à peine à lancer quelques foibles traits.

Pâris, dit l'Observateur, est représenté comme un homme *distingué par les talens agréables*. Mais je ne vois rien là d'incompatible avec l'existence des *Merveilleux* de nos jours ; ils sont familiarisés avec les talens agréables, & je ne crois pas que pour cela ils soient amoureux de la sagesse. Si Pallas donne de l'ennui à Pâris, c'est par son dif-

cours moral , qu'assurément il doit entendre , mais qui ne doit pas être fort de son goût. Enfin , j'avoue que j'aurois cru trouver une défense dans ces vers d'Horace , avec lesquels on a voulu me combattre :

Grataque fœminis

Imbelli citharâ carmina divides.

Assurément dans une Ode , où Horace s'élève fortement contre Pâris , on ne peut que prendre en mauvaise part *grata fœminis* , & *imbelli citharâ* ; & on ne peut voir dans ce portrait qu'un homme efféminé.

Ce n'est pas qu'en persistant à me défendre quant au fond , je m'imagine avoir été toujours irréprochable quant à la manière. J'avoue que la tirade qui suit le discours de Minerve étoit répréhensible. Je crois que le discours devoit effaroucher le Prince Troyen ; mais je confesse que j'avois em-

ployé des couleurs trop tranchantes. Je suis si loin de justifier ces vers, que je les ai refaits en entier dans cette nouvelle édition. Il est certain que les expressions de *dégoût* & *d'ennui* se trouvoient là déplacées. J'ai changé le mot ; mais la chose est toujours la même. J'ai encore adouci le portrait de Pâris dans le premier Chant, & j'en ai supprimé les expressions trop modernes de *mode*, *d'étiquette*, &c.

J'ai cru devoir rendre compte au Public des motifs qui m'ont rendu indocile à ces observations, parce qu'elles ont été répétées depuis ; car le pays littéraire est plein d'échos qui se répondent avec une fidélité superstitieuse. Mais en le réfutant, je dois des remerciemens à l'Auteur, & pour sa critique que l'honnêteté ne pouvoit désavouer, & pour les éloges que l'indulgence lui a dictés.

Je finis par une réflexion : C'est qu'il ne faut pas être étonné que des personnes de goût ne soient pas toujours de même avis. Outre qu'on n'est pas assez d'accord sur les principes, il n'est malheureusement que trop vrai, que le tems, le lieu, les circonstances d'une lecture influent beaucoup sur l'opinion du lecteur; de façon qu'on peut dire que le jugement d'un ouvrage dépend souvent d'une bonne ou d'une mauvaise digestion. D'ailleurs il est impossible de convaincre en matière de goût; le goût est la qualité littéraire, à laquelle on prétend le plus universellement; & pour persuader à un homme qu'il en manque, il faudroit au moins qu'il en eût une fois.



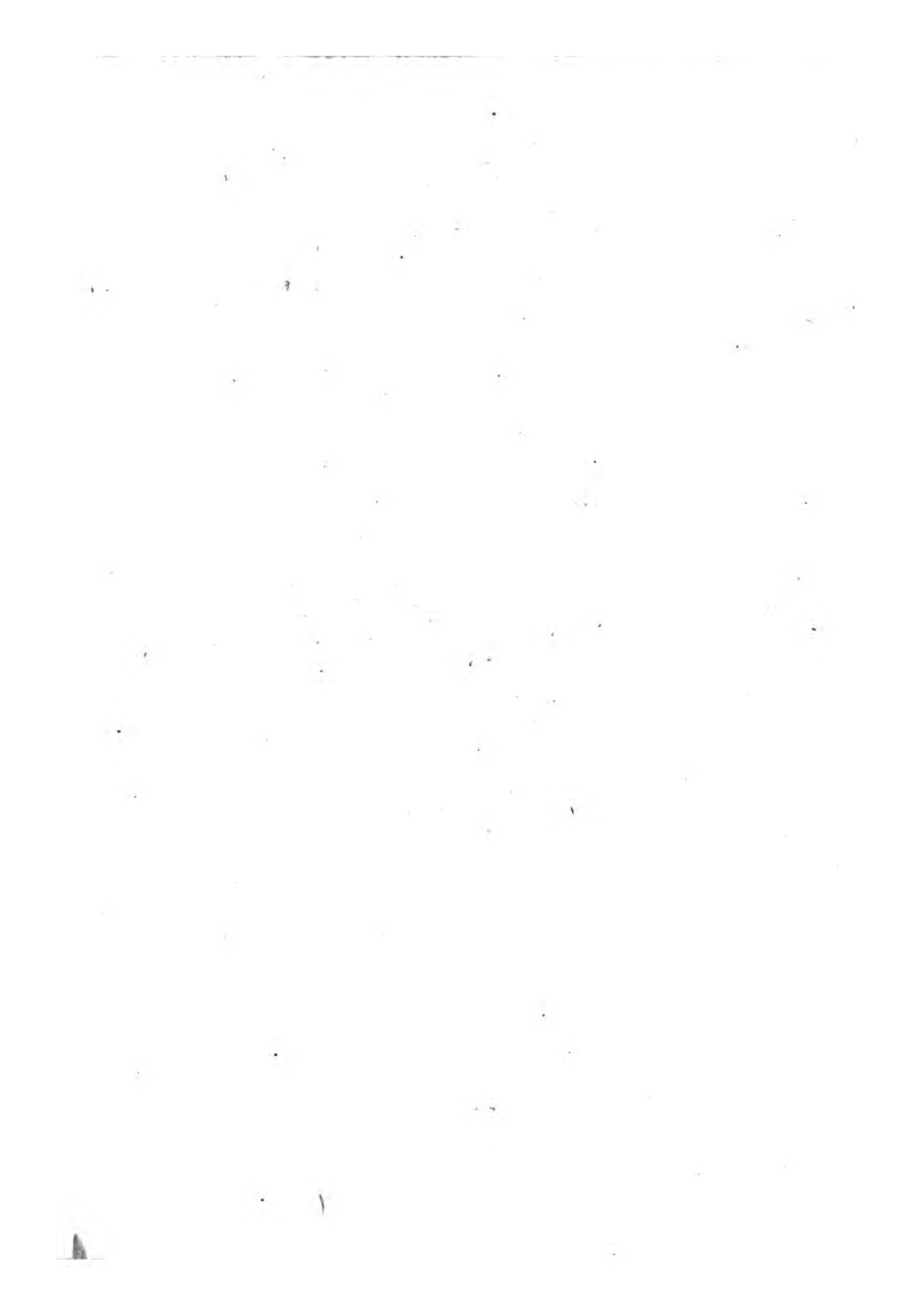
AVIS DU LIBRAIRE.

ON se flatte que ce Poëme aura beaucoup gagné par les nouveaux changemens. L'Auteur a fait disparoître une foule de fautes & de vers foibles. Il ne s'est pas borné à rectifier le Poëme, il a étendu ses corrections sur toutes les pièces qui l'accompagnoient ; il les a toutes retouchées ; il en a supprimé plusieurs , & en a ajouté un grand nombre de nouvelles, qui ne sont pas les moins importantes du Recueil. On l'a considérablement augmenté , afin qu'il pût rester tel qu'il est , & former un volume complet.

DE LALAIN, Libraire, rue de la

Comédie Française, chez qui se trouve
cette Édition, avertit qu'il lui reste
encore des exemplaires des Fables &
des Contes de M. IMBERT, même
format & même caractère.







J. M. Moreau. Le Jeune. inv.

A. S. de laos. Sculp. 1772.

LE
DE

CH

O
Mise, raconte à
Comme un
Donne
C'est
Où
Mais
Et





LE JUGEMENT DE PARIS,



CHANT PREMIER.

O TOI, qui lis dans les secrets des Cieux,
Muse, raconte à la race mortelle,
Comment un homme, avoué par les Dieux,
Donna jadis la pomme à la plus belle.
Divers récits en ont fait tour à tour,
Chez les humains, revivre la mémoire;
Mais nul encor n'en a connu l'histoire,
Et je la chante, inspiré par l'Amour.

A

2 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

Parmi les fils d'un Prince heureux & sage,
Du bon Priam, l'amour de ses Sujets,
Brilloit Pâris, charmant, jeune & volage,
Toujours en proie aux amoureux projets,
Toujours fidèle aux erreurs du bel âge.
Tandis qu'épris des lauriers du Dieu Mars,
Son frère Hector, plus fier & plus sauvage,
Va de Bellone aiguïser les poignards;
De myrthes verts la tête couronnée,
Il va chercher ces bois, où Dionée,
Pour suivre Anchise, abandonnoit sa Cour;
Ces verts gazons, où tant de fois l'Amour
A fait pour eux descendre l'Hyménée.

Le beau Pâris s'étoit encor donné,
Par les talens, une beauté nouvelle:
Il excelloit, Emule d'Arachné,
Dans l'art fameux, que jadis Philomèle,
Muette alors, a fait parler pour elle:
Art délateur de l'époux de Prochné,
Qui dévoila sa trame criminelle.
Héros galand des fêtes d'Ilion,
A Terpsicore il eut servi de maître,

CHANT PREMIER.

Et par sa lyre eût rappelé peut-être
Les bois, courans sur les pas d'Amphion.

Souvent heureux & toujours infidèle,
On le voyoit voler de Belle en Belle;
Vif, enjoué, fertile en jolis riens,
Jamais savant, craignant de le paroître;
Ce Prince étoit, à la Cour des Troyens,
Ce qu'à Paris on nomme un Petit-Maître.

Loin des Gémeaux, le Cancer emporté
Touchoit alors au bout de sa carrière:
L'ardent Lion se dresse avec fierté:
En rugissant, il franchit la barrière,
Où frémissoit son orgueil irrité,
Et secouant son épaisse crinière,
Vient ranimer les fureurs de l'Été.
L'Été, jaloux de ce rival d'Hercule,
De tous ses feux arme la Canicule,
Guide sa marche, & la flamme à la main,
Tel qu'un géant, il franchit les montagnes.
Ses pieds brûlans ont flétri les campagnes,
Et de Cibèle il embrase le sein.

4 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

Tandis qu'au loin desséchant la verdure,
Ce Dieu cruel afflige la nature,
L'ingrat Pâris ose attrister l'Amour;
De cent Beautés dédaignant le murmure,
Il se réveille, avant le Dieu du Jour,
Prend d'un Chasseur & l'habit & l'armure,
Et pour les bois, veut déserter la Cour.
Est-ce l'humeur ou l'ennui qui le presse ?
Est-ce un dépit, qui pour fuir sa Maîtresse,
Lui fait chercher l'obscurité des bois ?
Non ; les forêts, déjà plus d'une fois,
Ont vu Pâris signaler son adresse.
De ses Limiers le chœur est averti,
On les assemble, il se met à leur tête :
Dormez, époux, il part, rien ne l'arrête ;
Pleurez, Amours, pleurez, il est parti.

Vers le Scamandre, orgueilleux, il s'avance :
Sur ses habits la superbe opulence
N'étaoit point un faste éblouissant ;
Mais plus modeste, & non moins séduisant,
L'Art avoit pris un air de négligence :
Sa chevelure, en longs anneaux flottans,

CHANT PREMIER. 5

Sur son carquois , tombe avec nonchalance ,
Et s'abandonne au caprice des vents.
Tel , & moins beau , vers la forêt prochaine ,
Jeune Adonis , tu dirigeois tes pas ,
Quand les Amours voyoient leur Souveraine
Quitter les Cieux , pour voler dans tes bras.

Ce Prince , hier les délices de Troye ,
Est devenu la terreur des forêts ;
De l'œil à peine il a guidé les traits ,
Que le trépas vole & fond sur sa proie.
Contre son bras rien n'est un sûr appui ,
Il est partout ; tantôt le trait rapide
Fuit dans les airs , cherche l'oiseau timide ;
L'atteint , le perce & retombe avec lui ;
Tantôt le cerf , de bruyère en bruyère ,
Mêlant toujours ses larmes à son sang ,
Secoue en vain la flèche meurtrière ,
Qu'avec la mort , il porte dans le flanc.

Mais c'en est fait ; lassé d'un long carnage ,
Pâris s'arrête , il suspend ses travaux :
Un chêne antique & vainqueur de l'orage ,

6 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

Voit à ses pieds tomber notre Héros ,
Et son vieux tronc le soutient & l'ombrage.

A peine assis , & respirant enfin ,

Le jeune Prince , ivre de sa victoire ,

Avec son arc , instrument de sa gloire ,

Souleve , agite & compte son butin ,

Qu'à son oreille arrive un doux murmure ,

Tel que le bruit d'un Tremble vacillant ;

Il tend son arc ; son œil étincelant

Cherche sa proie , & reconnoît Mercure.

» Rassure-toi , dit l'Envoyé des Cieux ;

» Prince , le sort , à ce glorieux titre ,

» En joint un autre encor plus glorieux :

» Par mon organe , il te nomme l'Arbître

» Du différend , qui partage les Dieux.

» Long-temps Thétis , avec indifférence ,

» Vit , tu le fais , Pélée à ses genoux ;

» Pélée enfin , par sa persévérance ,

» Amant chéri , devient heureux Epoux.

» Par une fête , avec pompe ordonnée ,

» Des vastes mers le Despote orgueilleux ,

» Pour célébrer cet heureux hyménée ,

CHANT PREMIER. 7

- » Hors la Discorde , assembla tous les Dieux.
- » Mais tout-à-coup la farouche Déesse ,
- » Pour se venger de ce cruel mépris ,
- » Vole au banquet , & , d'un malin souris ,
- » Accompagnant sa perfide largesse ,
- » Lance une pomme , avec ces mots écrits :
- » *A la plus belle.* O pomme trop fatale !
- » Les doigts y font à peine reposés ,
- » Que la vapeur du venin qu'elle exhale
- » Trouble soudain les esprits divisés.
- » Dans tous les yeux , la fureur étincelle.
- » Chaque Déesse a demandé le prix ;
- » Il est à moi , voyez , *à la plus belle* :
- » On se partage , & bientôt , à grands cris ,
- » Chaque Immortel protège une Immortelle.
- » L'un voit la pomme , & l'arrête en volant :
- » Une autre main , plus agile ou plus forte ,
- » Saisit le fruit , qu'une troisième emporte ,
- » Pour le reperdre ; & toujours circulant ,
- » De main en main , la pomme va roulant.
- » On voit déjà les tables renversées ,
- » Et de Thétis les roses dispersées
- » Nagent au sein du Nectar ruisselant.

8 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

- » Le Roi des Cieux au milieu d'eux s'élançe,
- » Parle & s'écrie : Arrêtez. A sa voix ,
- » Parmi les Dieux, descendent à la fois
- » Et la terreur & le morne silence.
- » La paix renaît , & finit leurs débats ;
- » On délibère , & le Sénat plus sage
- » D'abord exclut les vulgaires appas ,
- » Choisit encore , & bientôt se partage
- » Entre Junon & Vénus & Pallas.
- » Quand Jupiter : ma volonté suprême ,
- » Pourroit , dit-il , nommer l'une des trois ;
- » Mais , Immortels , dois-je donner ma voix
- » Contre une épouse , ou deux filles que j'aime ?
- » Pour prononcer avec plus d'équité ,
- » Portons la cause au Tribunal d'un homme.
- » On applaudit , & , vers toi député ,
- » Jeune Troyen , j'accours & je te nomme ,
- » De par les Dieux , Juge de la Beauté.

De cet emploi ton orgueil est flatté ,

Heureux Pâris ! . . . mais condamner deux Belles !

A ce penser il est épouvanté :

— Qui , moi Mortel , juger trois Immortelles !

- Tel est du fort l'immuable décret :
- » Nos Déités, pour briguer ton arrêt,
 - » Vont, sous tes yeux, descendre en ce lieu même.
 - » Le choix des Dieux est encore incertain :
 - » Juge, prononce ; & ton arrêt suprême
 - » Sera pour eux l'oracle du Destin.

Le Dieu se tait ; cette verge, où s'enlace
 De deux serpens le corps mystérieux,
 Frappe le Prince ; il en frémit ; ses yeux
 S'arment soudain d'une nouvelle audace,
 Et l'Immortel est déjà dans les Cieux.

Mais tout à coup l'Amant de la Nature,
 Zéphyr s'éveille, & des airs qu'il épure,
 Chassant bientôt l'Été morne & brûlant,
 Avec son aîle, il sème la verdure
 Sur la forêt, qu'il tapisse en volant.
 Des arbres verts déjà l'ombre incertaine
 Fond sur Pâris & s'étend vers la plaine ;
 L'ambre plus pur exhale ses odeurs ;
 Un gazon frais couvre la terre ardente,
 Et fait jaillir une moisson de fleurs,

10 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

Pour nuancer sa robe verdoyante.
Des fruits vermeils chargent le grenadier;
Sur les buissons, la rose se balance,
Et l'oranger, fier de son opulence,
Mêle son or à l'or du citronnier.
La violette ici brille dans l'herbe;
A ses côtés, sur un arbre voisin,
La vigne monte, & court, vaine & superbe,
Près du cédra suspendre le raisin.

Que ce prodige anime ton courage:
Les Déités, qui briguent ton suffrage,
Vers toi, Pâris, dirigent leur effor;
Vois lentement descendre en ce bocage
Ce groupe, assis sur un nuage d'or.
Sur son passage, il a semé la vie,
Tout s'embellit, s'enflamme tour à tour;
Le peuple aîlé se caresse à l'entour,
Et ranimant sa douce mélodie,
Il chante en chœur le Printems & l'Amour.
La nue enfin, s'abaissant sur la terre,
Rend le dépôt, confié par les Dieux,
Livre aux Zéphyrz son orbe radieux.

CHANT PREMIER. II

**Et va se perdre au séjour du Tonnerre.
Autour de lui , notre Juge étonné
Voit vaciller des Ombres plus épaisses ,
Et le feuillage , en voûte façonné ,
D'un demi jour éclaire les Déeses.**

**Chaque Rivale , au fond de son palais ,
Tandis qu'au Prince on députoit Mercure ,
Avoit déjà , pour orner ses attraits ,
De la toilette épuisé l'imposture :
Aux Déeses , elle ne messied pas ;
L'art est un Dieu , qu'au Ciel même on implore :
On le chérit , quand on est sans appas ;
Quand on est belle , on le chérit encore.**

**Avec orgueil , mais avec majesté ,
Paroît Junon , superbe Déesé ;
Mille Trésors surchargent cette Belle :
Le diamant , dans l'or pur incrusté ,
Mêle ses feux à la pourpre immortelle.
Sa noble écharpe , à replis onduleux ,
Ceint la Déesse , & retombe avec grace ;
Divin tissu , dont la splendeur efface**

12 LE JUGEMENT DE PARIS,

Le coloris de cet arc lumineux ,
Qui peint la nue & les airs qu'il embrasse.
Reine superbe , elle a le front paré
D'un diadème , où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré ,
Et dans ses mains, brille un sceptre d'opale.

On voit Pallas , belle avec dignité ,
Qui brille encore , avec moins d'opulence ;
Dans sa démarche , est l'air de la décence ,
Dans ses regards , une douce fierté ,
Dans sa parure , une sage élégance.
Un voile blanc , symbole de pudeur ,
Sert ses attraits , en attestant sa gloire :
Voile charmant , où d'un doigt créateur ,
De son triomphe elle a tracé l'histoire :
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre , avec un long murmure ,
Et l'Olivier , qui jaillit de son sein ,
Agite encor sa bruyante verdure.
A son oreille , on suspendit en nœuds
Des boucles d'or , errantes & captives ;
Et des brillans , d'un verd foible & douteux ;

CHANT PREMIER. 13

Ceignent son front, façonnés en olives.

Sous ses habits, avec art négligés,
Vénus paroît dédaigner l'artifice;
Les fleurs, le myrthe, ornent l'humble édifice
De ses cheveux, en boucles partagés.
Quand les trois Sœurs, qui veillent auprès d'elle,
En fouriant, d'abord après le bain,
Sous le tissu d'une gaze infidelle,
Eurent caché les trésors de son sein :
Quand des odeurs l'essence la plus pure
Eut, à grands flots, parfumé ses atours :
Elle plaça la divine ceinture,
Qui sert d'azile & de trône aux Amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage,
Erre toujours un essain de plaisirs,
Les doux attrait & les ardens desirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux secrets, les détours innocens,
Le feint courroux, & les agaceries,
Pièges adroits, qui surprennent les sens,
Et livrent l'âme aux douces rêveries.
• Eh bien! dit-elle, en regardant Pâris,

14 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

» Pour nous juger, puisque le Ciel te nomme,
» Que la plus belle obtienne enfin le prix,
» Jeune Troyen, prononce ; à qui la pomme ?
Pâris (un Dieu vient de le rassurer),
Tranquille & fier, les voit d'un œil avide ;
A ses Elus, Amour fait inspirer,
Auprès du sexe, une audace intrépide.
Mais ses beaux yeux, parcourant leurs attraits,
Sont éblouis, & le choix l'embarrasse ;
Juge galant, il fourit avec grace,
Et, par ces mots, excuse ses délais.

» Pourquoi, jugeant trois beautés immortelles ;
» N'ai-je en ce jour qu'une pomme à donner ?
» Funeste prix, qu'on ne peut décerner,
» Sans être encore injuste envers deux Belles !
» Dans nos jardins, Zéphir sollicité
» Par la fraîcheur de trois Roses nouvelles,
» Sœurs du même âge, égales en beauté,
» Zéphyr balance, & voltige autour d'elles.
» Chacune a droit de fixer son amour ;
» En vain ce Dieu veut en adopter une :
» Séduit sans cesse, il choisit tour à tour

CHANT PREMIER. 15

- » Chaque rivale , & n'en choisit aucune.
- » Comme ces fleurs , vous charmez toutes trois ,
- » Comme Zéphyr , je ne puis faire un choix.
- » O Dées , l'une des trois sans doute ,
- » L'une des trois brille de plus d'appas ;
- » Mais pardonnez , votre Juge redoute ,
- » De prononcer sur ce qu'il ne voit pas.
- » En est-ce assez (j'en appelle à vous-même)
- » De deux beaux yeux & des plus heureux traits ?
- » Il faut encor , il faut d'autres attraits :
- » D'un tout parfait naît la beauté suprême.
- » Sous les atours , qu'emprunte la grandeur ,
- » Quoi ! vous cachez cet heureux assemblage !
- » Quand le soleil veut montrer sa splendeur ,
- » Emprunte-t-il le voile d'un nuage ?
- » Ah ! que la gloire enchaîne la pudeur.
- » Vains ornemens , inutile imposture ,
- » Disparaissez ; le fard de la beauté ,
- » Au premier âge , étoit la nudité ;
- » Mais la laideur inventa la parure.

Ce dernier mot est à peine entendu ;
Pallas déjà renonce à la victoire ,

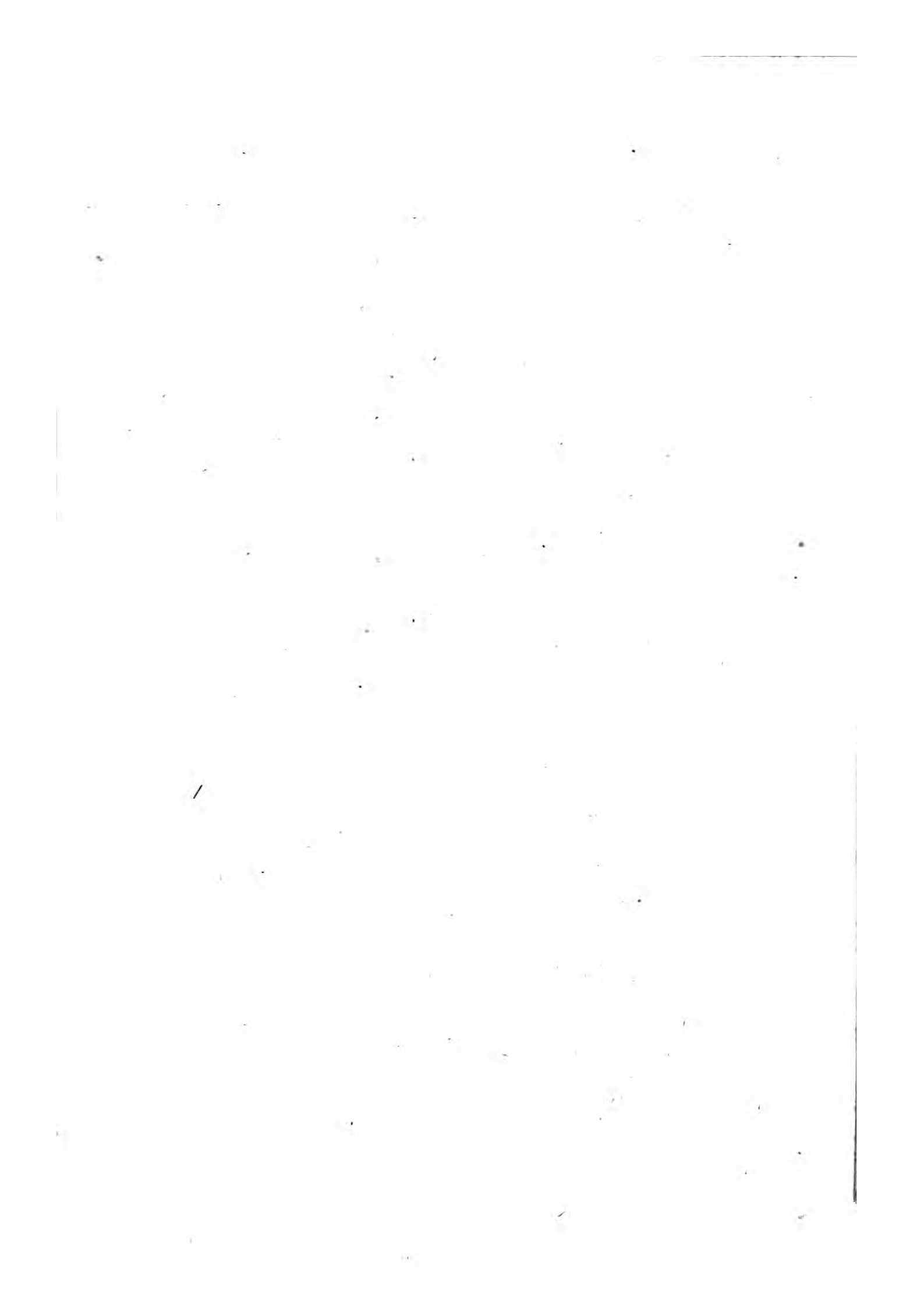
16 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

Et de Junon l'orgueil est confondu ;
Reine des Cieux , Junon craint pour sa gloire ,
Pallas croiroit immoler sa vertu.
Vénus rougit & garde le silence ,
Rougit encore , & d'un air d'innocence ,
Baïsse son front, le cache sous sa main :
Il faut , dit-elle , obéir au destin.
Junon résiste & Minerve balance ;
Et Vénus donne , avec un ris malin ,
A leur pudeur le titre de prudence.
Cette pudeur hésite vainement ;
Je la vaincrai , dit le Prince en lui-même :
A leurs regards il échappe un moment ,
Et cette fuite est un sûr stratagême.
La solitude , hélas ! pour la pudeur ,
Est trop souvent un piège bien perfide !
Elle combat , sous l'œil du spectateur ,
Loin des témoins , elle est foible & timide.

Fin du premier Chant.



CHANT



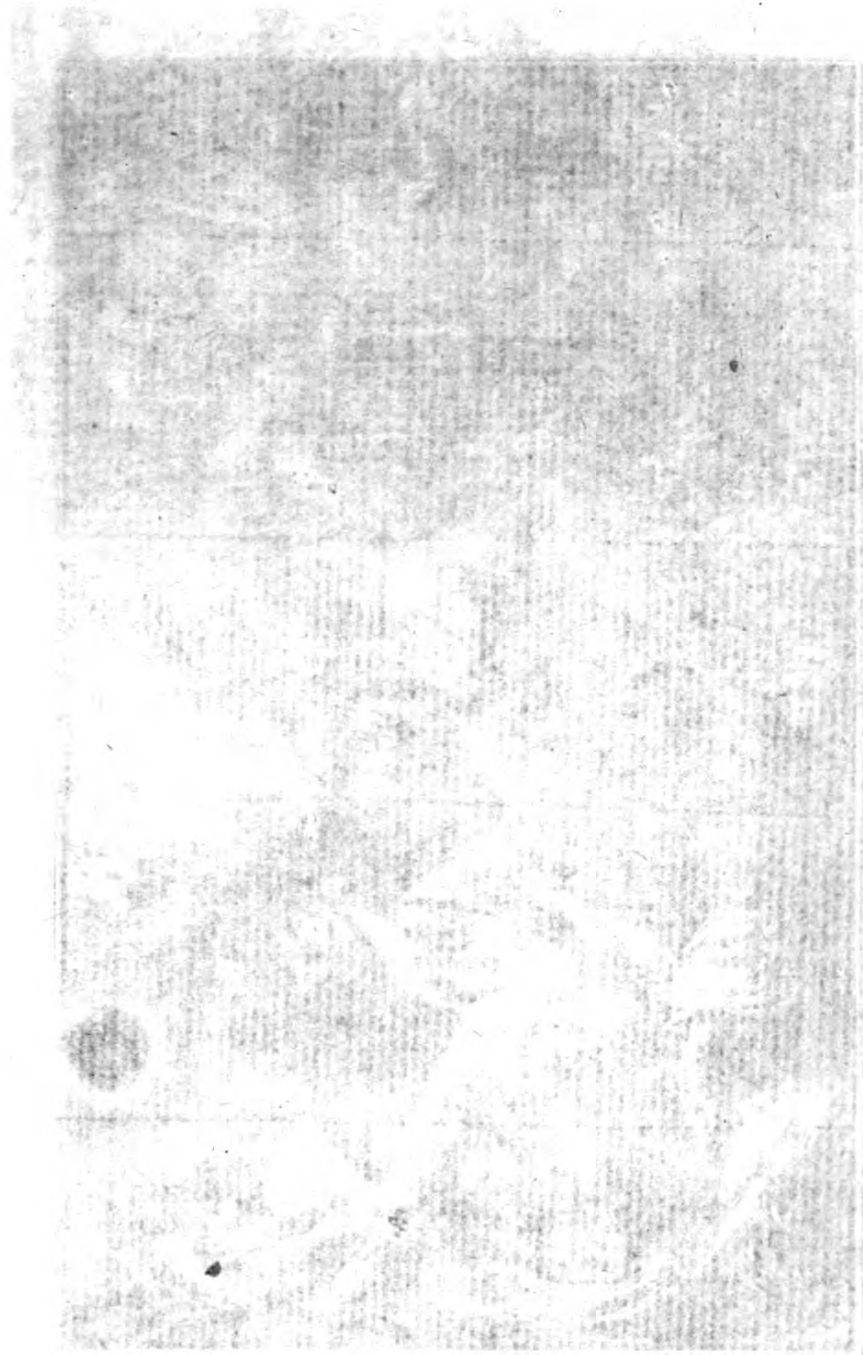


J. M. Morean inv.

D. Nee Sculp.

CHANT SECOND.

Le sort n'enfin n'est pas le glorieux,
Et de Venus le sort n'est pas le doux,
Chaque Minerve a son sort, et son sort
Durable Pudeur a son sort, et son sort
Voile son front, & d'une aile
Elle s'élève, s'exalte dans les Cieux.
Venus avoué cache de ses traces
Les trois Beautés qui marchent sur les pas;
Venus ordonne, & chacune des Graces
Veut d'un vain luxe affranchir leurs pas.
Au moment, voile, écharpe, ceinture





Chapard fecit 1772
CHANT SECOND.



L'ESPOIR enfin d'un prix si glorieux,
Et de Vénus le sourire perfide,
Changent Minerve & la Reine des Dieux;
L'humble Pudeur rougit, baisse les yeux,
Voile son front, & d'une aîle rapide,
En soupirant, s'exile dans les Cieux.
Vénus avoit écarté de ses traces
Les trois Beautés qui marchent sur ses pas;
Vénus ordonne, & chacune des Graces
Va d'un vain luxe affranchir leurs appas.
En un moment, voile, écharpe, ceinture,

B

18 LE JUGEMENT DE PÂRIS ;

Tombent épars , ou volent dans les airs.
Dieux ! quels trésors cache un dais de verdure !
Charmant berceau , vrai temple , où la nature
A déposé tous ses charmes divers !
Amour , Amour , me feras-tu fidèle ?
Viens sur mes sens agiter ton flambeau ;
Sans toi , le Peintre , aux pieds de son modèle ,
Laisse tomber & palette & pinceau.
De tant d'appas les Nayades charmées
Quittent leur grotte , assise au fond des eaux ;
Du Simois , couronné de roseaux ,
L'urne s'épanche en ondes enflammées.
Faunes , Sylvains font gémir les échos ;
De tes concerts quand déjà tout résonne ,
Pan , sous tes doigts , s'échappent tes pipeaux ,
Et la Dryade , hôtesse des Ormeaux ,
Brise l'écorce , où le fort l'emprisonne.
Orphée a vu marcher à son côté
Les arbres même , animés par sa lyre ;
Sans ces accords , aujourd'hui tout respire ,
Tout semble voir & sentir la beauté.

Mais qui peindra le Juge téméraire ,

Quand , à leur voix , il revient sur ses pas ,
 Quand , plus avide , il rentre au sanctuaire ,
 Dont l'heureux ceintre enferme tant d'appas ?
 Autour de lui , par un charme invincible ,
 Tout semble ému ; seul muet en ces lieux ,
 Pour trop sentir , il demeure insensible ;
 Toute son âme a passé dans ses yeux.
 Prêt à juger , il se trouble , il balance ;
 Ce que son œil ne voyoit point assez ,
 Il le voit trop , & s'égare en silence
 Sur tant d'appas , l'un par l'autre effacés.

Quand , se jouant sur deux globes d'ivoire ,
 De blonds cheveux sollicitent Pâris ,
 Un pied léger dispute la victoire.
 Deux bras d'albâtre , & qu'Amour a polis ,
 Lui font quitter une bouche mi-closé ;
 Ses yeux , charmés de la blancheur du lys ;
 Errent distraits par un bouton de rose.
 Veut-il nombrer ces charmes ravissans ?
 Un fin souris lui lance un trait de flâme ;
 Si des yeux vifs ont allumé ses sens ,
 Un doux regard touche , attendrit son âme.

20 *LE JUGEMENT DE PÂRIS,*

Lorsqu'une Belle , à travers le corail ,
Laisse entrevoir des perles dont l'émail ,
Par son éclat , le séduit & l'appelle ,
Plus loin son œil mesure en s'égarant
Un cou de Nymphe , où mollement ruiffelle ,
Parmi les lys , un azur transparent.
Oh ! que ne puis-je achever la peinture
D'autres trésors , domaine du plaisir ,
Foyers ardents , carquois , d'où la nature
Lance à Pâris les flèches du desir !

Des feux subtils , courant de veine en veine ,
Brûlent Pâris , & ses regards jaloux
Sont obscurcis d'une vapeur foudaine ;
Ivre d'amour , & respirant à peine ,
O Dêités , il tombe à vos genoux :
» Grâce , dit-il ! souffrez que je respire ;
» Dieux ! que d'attraits sur un humble gazon !
» Que de mes sens je reprenne l'empire ;
» Pour vous juger , rendez-moi ma raison.
» Je l'ai perdue. O Belles ! que l'Aurore ,
» De nouveaux feux éclaire nos climats ,
» Et je prononce. Ah ! si j'hésite encore ,

De mes délais accusez vos appas.
A ce discours , on murmure tout bas ;
D'un prompt courroux chaque front se colore.
Mais vainement on maudit sa lenteur ,
Il est leur Juge , il va donner la pomme ;
Ce seul penser enchaîne leur humeur ,
Trois Dèités cèdent aux loix d'un homme ,
Et le dépit rentre au fond de leur cœur.

Pâris ainsi de son doux ministère
Semble à son gré prolonger les instans ;
Sages mortels , vous que Thémis éclaire ,
En pareil cas , trop avarés du tems ,
Hâteriez-vous un décret téméraire ?
Je crois vous voir cent fois recommencer ,
Revoir encore , comparer , balancer ,
Et peu contens d'un examen sévère ,
Y revenir , avant de prononcer.

Près d'un vallon , qu'arrose une onde pure ,
Un vieux palais , de noble architecture ,
Regnoit au loin ; on voyoit à ses piés
De frais berceaux , des jardins émaillés

22 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

Où l'art brilloit , sans cacher la nature.
Loin des Cités , sous de simples Atours ,
Du bon Priam la Compagne docile
Y dépositoit les fruits de leurs amours.
Elle y sauva leur enfance débile ,
De l'air impur , qu'on respire à la ville ,
Et du poison qu'on verse dans les Cours.
Avec orgueil, cette Reine étoit mère :
Dans ce palais , on la voyoit toujours
Les abreuver de son lait salutaire :
» Dieux, disoit-elle , ah ! comblez mes desirs!
» C'est peu , trop peu , de les avoir fait naître
» Je dois encor les chérir , les voir crâître ;
» On devient mère, hélas , par les plaisirs ,
» Par l'amour seul , on est digne de l'être.
Le beau Troyen , de ce lieu révééré ,
Avoit long-tems brigué la jouissance ;
Maître à la fin d'un bien si désiré ,
Il l'embellit , & sa reconnoissance
En fit un temple aux Amours consacré.
Là , quand le soir , charmé de son adresse ,
Il avoit fui les bois ensanglantés ,
Brisant ses traits aux pieds de sa Maîtresse ,

CHANT SECOND. 23

Il s'endormoit au sein des voluptés,

C'est dans ces murs, entourés de verdure,
Que le Troyen doit juger leurs appas.
Chaque Déesse a repris sa parure,
Et vers la plaine il dirige leurs pas.
Des songes vains la fatale courrière,
Qui, triste & sombre, abhorrant la lumière,
N'allume au Ciel que de pâles flambeaux,
La nuit enfin, sur la Phrigie entière
Alloit tirer ses funèbres rideaux ;
Quand on parvint, après un court voyage,
Dans ce Palais antique & fastueux :
Plus d'une Esclave, à l'œil voluptueux,
Au fin fouris, au gracieux corfage,
Dresse bientôt un repas somptueux.
Mais ce repas, étalé devant elles,
Irrite peu le goût des Immortelles.
Tous nos festins, enrichis de ces mets,
Qu'avec tant d'art le luxe multiplie ;
Eh! que sont-ils près des divins banquets,
Où le nectar se mêle à l'ambroisie ?
Paris encor jure qu'à son réveil

Biv

24 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

On entendra la Sentence suprême ;
On se sépare , il les guide lui-même ,
Et , malgré foi , les invite au sommeil.
Bientôt , hélas , dans son lit solitaire ,
En vain lui-même implore le Repos ;
Ce Dieu s'enfuit , comme une ombre légère ,
Et sur son aîle emporte ses pavots.
De tant d'attraits l'image renaissante
Agite encor tous ses sens éperdus ;
Pâris , lassé de ses vœux superflus ,
Se roule en vain sur sa couche brûlante ,
Par ses efforts , il s'enflamme encor plus.

L'infortuné , si peu digne de l'être ,
Revient enfin de son étonnement ;
Avec le jour , Pâris semble renaître ,
La vanité succède au sentiment.
Le croira-t-on , le projet où s'arrête
Son jeune orgueil , qu'il se plaît à nourrir ?
Homme superbe , il prétend conquérir
Les Déeses , dont il est la conquête.
D'autres mortels , par l'Amour seul connus ,
L'avoient osé , se peut-il qu'il échoue ?

Paris enfin , qui ne balance plus ,
 Voit Adonis dans les bras de Vénus ,
 Et ne voit pas Ixion sur sa roue.
 » Qui , moi , dit-il , l'Idole d'Ilion ,
 » Qui , moi , fécher & languir dans les larmes !
 » Ah ! loin d'ici , trop frivoles allarmes ,
 » Espérons tout ; au jeune Endimion
 » Diane même abandonne ses charmes.
 » Divinités , comme lui , je suis Roi ,
 » Et comme vous , Diane , est immortelle ;
 » Par ses appas , l'emporte-t-il sur moi ?
 » Par vos vertus , l'emportez-vous sur elle ?
 » L'une de vous doit éteindre en ce jour
 » De mes desirs la flamme involontaire ;
 » Serois-je ici l'esclave de l'Amour ,
 » Tandis qu'ailleurs , il est mon tributaire ?

Il dit , s'élançe , on accourt à sa voix ;
 Plus d'une Nymphé , à la taille légère ,
 Vient , en riant , lui demander des loix ,
 Et de son art offrir le ministère.
 Cet art , fécond en ornemens divers ,
 Pare déjà sa beauté renaissante ;

26 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

D'or & d'azur sa robe étincelante
Charme la vue , en parfumant les airs ,
Et , sur l'émail d'une glace éloquente ,
Il laisse errer ses yeux à peine ouverts.

Quand sur son front la santé moins vermeille ;
Quand de la nuit les songes désastreux ,
L'ennui du jour , ou les soins de la veille
Avoient éteint ses regards amoureux ;
A son réveil ses Nymphes attentives ,
Par des récits voluptueux , galans ,
Rendoient la vie à ses appas mourans ,
Et rappelloient les Graces fugitives.
Dans son regard , inquiet , agité ,
De la tristesse on a cru voir la trace ;
En le parant , Næris , jeune Beauté ,
Rompt le silence , & marie avec grace ,
Le ton naïf à la malignité.

- » Il faut , Seigneur , que ma bouche indiscrete
- » Ici révèle un mystère d'amour ,
- » Lui dit Næris ; la Sœur du Dieu du Jour ,
- » Diane en fut l'Héroïne secrete.

» Diane! eh! quoi! la Vierge des Forêts!
» Ah! c'est, sans doute, une vaine imposture....
» Phimas pourtant m'a conté l'aventure,
» Et ce Devin, Seigneur, ne ment jamais.

» Au sein des bois, nuit & jour égarée,
» Diane aux Daims, à la Biche éplorée
» Faisoit la guerre. Elle vit sans amant,
» Et si l'Amour n'abrège leur durée,
» Les jours, dit-on, coulent bien lentement,
» Les nuits sur-tout! Elle erroit tristement,
» D'ardens Limiers & d'ennuis entourée.
» D'un pied léger, plus prompt que les éclairs,
» La Belle un jour suivoit un Cerf rapide;
» Vers un taillis, une flèche homicide
» Vole, & soudain un cri frappe les airs.
» Diane accourt. Au sein de l'herbe épaisse,
» Paroît Zilas, le bras percé d'un trait;
» Ce beau Pasteur, brûlant d'un feu secret,
» Suivoit par-tout la farouche Déesse.
» Tant de beauté, son âge & ses douleurs
» Touchent Diane: Eh! qu'ai-je fait, dit-elle?
» A cette voix, oubliant ses malheurs,

28 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

- » Il se relève , & , l'œil mouillé de pleurs ,
 - » Sourit encore , en voyant l'Immortelle.
 - » Diane exprime , avec la fleur nouvelle ,
 - » Des végétaux les fucs régénérans :
 - » Je sens , dit-il , ô Déesse , ah ! je sens
 - » Une blessure , hélas ! bien plus cruelle.
 - » Phœbé distraite , à ce doux entretien
 - » Ferme l'oreille , & poursuit son ouvrage ;
 - » D'un tendre aveu pour effacer l'outrage ,
 - » Chez une Prude , il est plus d'un moyen ;
 - » Se courroucer , ou n'y comprendre rien ,
 - » N'y rien comprendre est toujours le plus sage.
-
- » Le jour renaît , Phœbé cherche Zitas ;
 - » Pour n'aimer point , on n'est pas inhumaine.
 - » Près du Berger , pour soulager sa peine ,
 - » Si la pitié d'abord guida ses pas ,
 - » Sans doute encor la pitié la ramène.
 - » Mais le Berger commence à s'enhardir :
 - » Mieux qu'elle instruit du mal qui le possède .
 - » Bientôt lui-même il prescrit le remède ,
 - » Un seul baiser , un seul , peut le guérir .
 - » A ce discours , Diane plus sévère ,

- » Rougit , pâlit , & demeure fans voix ,
 - » Court auffi-tôt dans l'épaiffeur du bois ,
 - » Enfevelir fa honte & fa colère ,
 - » Et voit le jour naître & mourir deux fois ,
 - » Sans vifiter le Berger téméraire.
 - » Mais les remords fe gliffent dans fon cœur :
 - » Dois-je le fuir , dois-je le voir , dit-elle ?
 - » Ah ! fi lui-même , irritant fa douleur ,
 - » Rendoit enfin fa bleffure mortelle ?
 - » Elle revient. Quoi ! même avant le jour ?
 - » Cette pitié , fi je fais comme on aime ,
 - » Me paroît bien reffembler à l'amour ,
 - » Si toutefois ce n'eft l'amour lui-même.
 - » Le Berger feul , attendant le trépas ,
 - » Foible & tremblant a revu la Déesfe :
 - » Elle foupire ; eh ! qui pourroit , hélas !
 - » Le voir mourant , & le voir fans foibleffe ?
 - » Un doux baifer eft cueilli par Zilas.
-
- » On fe fépare , & la deuxième Aurore ,
 - » Près du Berger , revoit Diane encore :
 - » De la fraîcheur , qui vient me colorer ,
 - » Lui dit Zilas , foyez moins étonnée ;

30 LE JUGEMENT DE PARIS :

» Les fucs des fleurs ne me l'ont point donnée ;
» Vos végétaux me laissoient expirer.
» O Dêité, ma guérison soudaine,
» Je ne la dois qu'à ce charmant baiser,
» Au baiser seul ; je le cueillois à peine,
» Que j'ai senti mes douleurs s'appaiser.

» Pour raffermir sa force encor fragile,
» Nouveau baiser demandé, pris soudain ;
» De jour en jour, le remède est facile,
» De jour en jour, notre Berger malin,
» Plus exigeant, la revoit plus docile.
» Il craint sans cesse ; il faut à chaque instant
» Ou réprimer une douleur nouvelle,
» Ou rassurer sa santé qui charcèle,
» Ou ie guérir d'un doute renaissant.
» Toujours l'effroi, qu'à Diane il oppose ;
» Sert à propos son amoureux dessein,
» Et tour à tour, sa bouche se repose
» Sur deux beaux yeux, sur deux levres de rose ;
» Plus bas encor, si j'en crois le Devin.
» On ne fait point quelle heureuse aventure
» Survint alors ; mais j'ai su de Phymas

» Que le soleil, sur la même verdure,
 » Sans que Zilas ait la moindre blessure,
 » Surprend encore & Diane & Zilas.

Ainsi Næris, qui du Prince volage,
 Sembloit alors deviner les secrets,
 Sans le savoir, enflamme son courage;
 Et ce récit, conforme à ses projets,
 Aux yeux du Prince, est un heureux présage.
 Mais la toilette, au gré de ses desirs,
 Semble avancer d'une lenteur extrême;
 Impatient, il se pare lui-même,
 Et croit hâter l'instant de ses plaisirs.
 Sans dépouiller leur grâce naturelle,
 Ses blonds cheveux se bouclent sous ses doigts;
 Ainsi paré, le Prince est à la fois
 De la beauté le Juge & le modèle.

Oh! que l'Amour est voisin de l'Erreur!
 Le beau Troyen, quand son œil vit descendre
 Des trois Beautés le groupe séducteur,
 Craignant déjà, Juge facile & tendre,
 Que par l'oreille, on ne surprît son cœur,

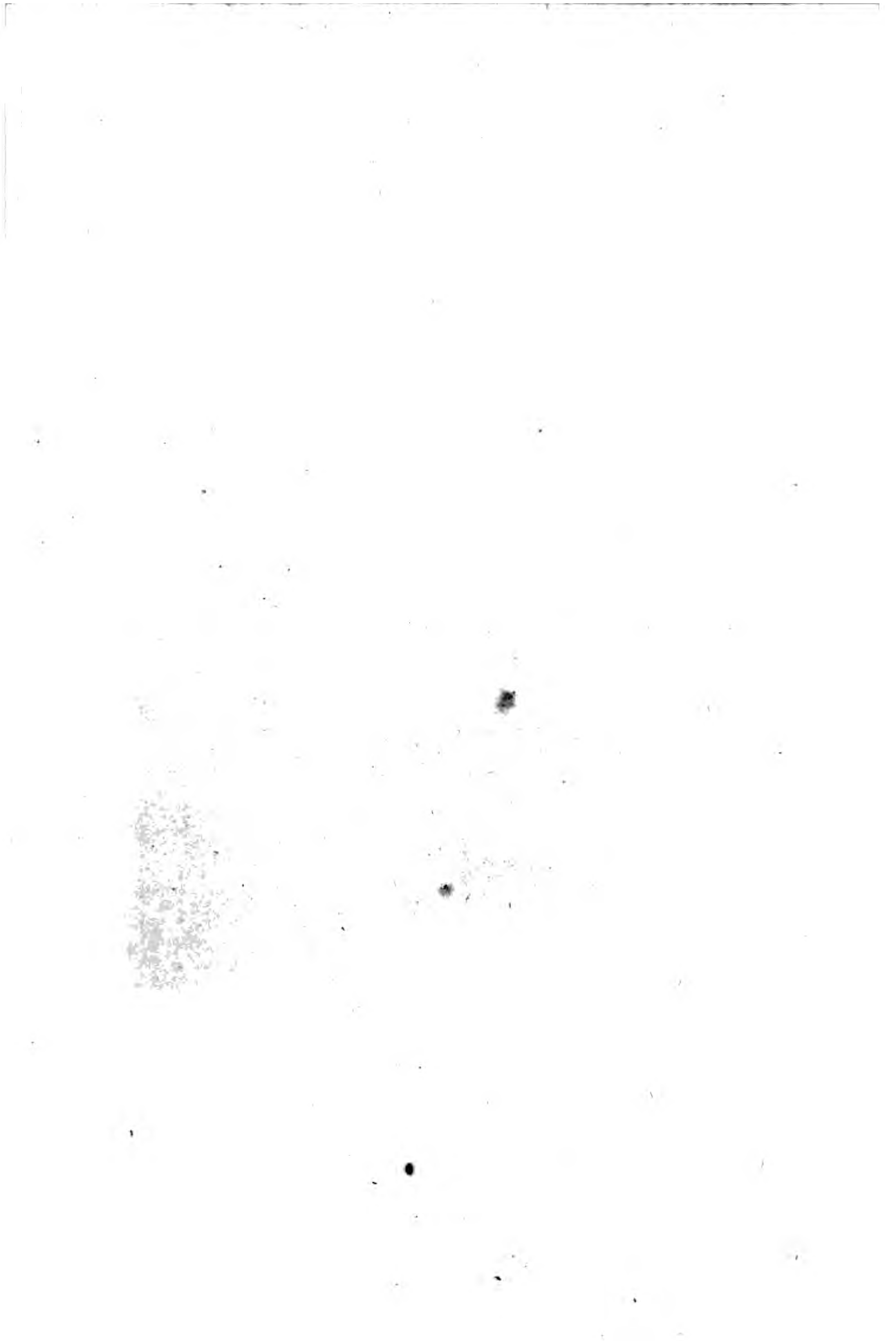
32 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

Vouloit d'abord juger , fans les entendre ;
Bientôt , hélas ! loin de les éviter ,
Il les appelle ; on court ; chaque Déesse
Veut de son Juge éblouir la sagesse ;
Et dès ce jour l'art de solliciter
Passa dans Troye , & bientôt dans la Grèce :
Art , que les Grecs léguerent après eux ,
Qui de l'Europe est enfin l'héritage ,
Et qu'on verra , plus parfait , d'âge en âge ,
Briller encor chez nos derniers neveux.

Fin du second Chant.



CHANT





J. M. Moreau le Jeune del.

N. De Launay sculp. 1772.

Lender's Name
(block capitals)

COLING

Book

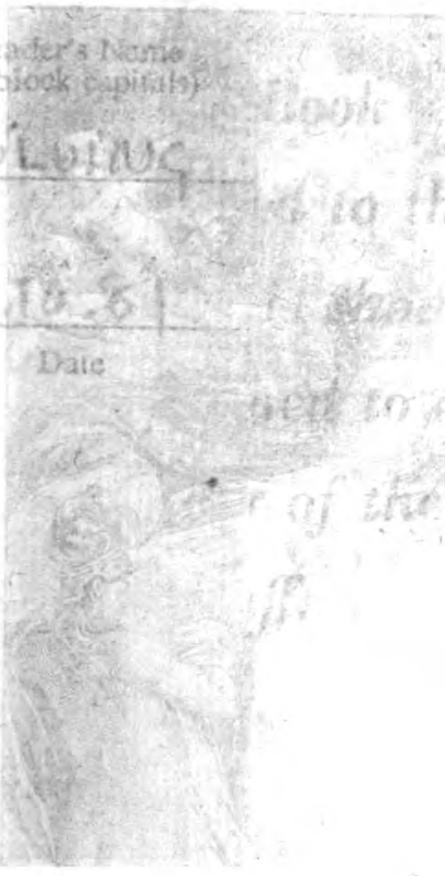
to the

18.8

Date

sent to

of the







CHANT TROISIÈME.

UN Belvédér, d'élégante structure,
D'où l'œil, perdu dans un vaste lointain,
Suit vingt ruisseaux, dont le cours incertain
De flots d'argent traverse la verdure,
Est le théâtre, où le jeune Pâris,
Sollicité par la troupe immortelle,
A la plus tendre accordera le prix,
Que le Destin promet à la plus belle.

Dans ce réduit, que ses mains ont orné,
Il déposoit les fastes de sa gloire;

34 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

Sur une toile, il avoit dessiné,
L'aiguille en main, son amoureuse histoire,
Tableau nombreux, qu'envîroit Arachné.
De cent Beautés c'est la vivante image :
Le beau Troyen jouit dans son ouvrage,
Qui, par les yeux, éveille ses desirs;
Son âme alors, reculant sur son âge,
Dans le passé trouve encor des plaisirs.

A cet aspect, sa fierté rassurée
L'encourageoit à des exploits nouveaux,
Quand, devant Minerve & Cythérée,
Junon paroît, & lui parle en ces mots:

- » Eh quoi, Mortel, ta prudence étonnée
- » Balance encore, & ne prononce pas!
- » Crois-moi, Pâris, la pomme fut donnée,
- » Quand Jupiter, épris de mes appas,
- » M'offrit les nœuds d'un auguste hyménée.
- » Se pourroit-il que Junon succombât?
- » Ce doute seul va tacher ma mémoire;
- » C'est encor peu, trop peu de la victoire,
- » Pour effacer la honte du combat.
- » A mes honneurs tu n'ajouteras guère;
- » Mais ce grand jour te distingue à jamais.

» Mérite enfin ta gloire & mes bienfaits ;
 » Par mon pouvoir, juge de ton salaire.

Ces derniers mots à peine prononcés,
 Le Belvédér, comme un léger nuage,
 A disparu ; ses murs sont remplacés
 Par une voûte, orgueilleux assemblage
 De cent trésors, avec choix entassés.
 Le diamant, & la douce argentine,
 L'ardent rubis, le saphir orgueilleux,
 Tous ces brillans, fossiles précieux,
 D'autres encor, de céleste origine,
 Et réservés pour le palais des Dieux,
 Artistement façonnés en étoiles,
 Sous cette voûte, où se peignent les Cieux,
 Feroient pâlir ces astres radieux,
 Qui de la nuit font resplendir les voiles.
 De lames d'or le sol est parqueté ;
 Le pur argent s'arrondit en colonnes,
 Et des bandeaux, des sceptres, des couronnes,
 Brillent sans ordre, épars à son côté.

» Vois ces trésors : ils font en ta puissance.

36 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

- » Vois ce palais, tu pourras l'habiter.
 - » Si c'est trop peu, choisis ta récompense ;
 - » Songe du moins que tu vas mériter
 - » Toute ma haine, ou ma reconnoissance.
 - » Au fier Hector le trône doit écheoir ;
 - » Dis un seul mot, & , malgré sa naissance,
 - » Je l'en écarte, & je t'y fais asseoir.
 - » Mais si par toi je me vois dédaignée,
 - » Vois par quels coups je saurai te punir :
 - » Jeune Mortel, apprends ta destinée,
 - » Sois, avec moi, témoin de l'avenir.
-
- » Sujet oisif sous la loi paternelle,
 - » Bientôt errant de climats en climats,
 - » Tu vas montrer tes frivoles appas,
 - » Et promener ton hommage infidèle.
 - » Un Prince ami t'accueille avec bonté,
 - » T'ouvre à la fois ses trésors & son âme ;
 - » Trompant les Dieux, que ta bouche réclame,
 - » La foi, l'hymen & l'hospitalité,
 - » Vil séducteur, tu lui ravis sa femme.
 - » Crains le courroux que tu viens d'allumer :
 - » Neptune en vain, pour toi prompt à s'armer,

CHANT TROISIÈME. 37

- » Pouffe ta nef triomphante & légère ;
 - » Tu cours à Troye, & ta flamme adultère
 - » Est le flambeau, qui la doit consumer.
 - » Vingt Rois ligués, que la vengeance anime,
 - » Cherchent Pergame, avec mille vaisseaux ;
 - » Le sang Troyen doit expier ton crime,
 - » Le sang Troyen déjà coule à grands flots.
 - » Je vois le Xanthe, entraînant dans sa course
 - » Des chars brisés, des courriers écumans ;
 - » Le Simois refoulé vers sa source,
 - » Par des monceaux de cadavres fumans.
 - » La fille en pleurs te redemande un père,
 - » La mère un fils, & la veuve un époux ;
 - » Et, sous l'acier d'un rival sanguinaire,
 - » Ton frère Hector, objet de mon courroux
 - » Tombe sans vie, en détestant son frère.
-
- » Mais c'en est fait ; Pyrrhus, en t'immolant,
 - » Venge à la fois ta patrie & la Grèce :
 - » N'espère pas que ton corps tout sanglant
 - » Soit arrosé des pleurs de ta Maîtresse ;
 - » Dans les Enfers, ton âme en s'envolant
 - » N'emportera que des cris d'allégresse.

38 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

- » On croit alors que les Dieux outragés,
 - » Par ton trépas, annoncent leur clémence ;
 - » Ton père même , épuisé , sans défense ,
 - » Pleurant ses fils , pour toi seul égorgés ,
 - » Bénit ta mort , & maudit ta naissance.
 - » Tout est vengé , mais Junon ne l'est pas ;
 - » Tu ne vis plus , ton crime vit encore ;
 - » Priam enfin n'attend que le trépas ,
 - » Dans son palais , que la flamme dévore.
 - » Du sang d'un fils encore ensanglanté ,
 - » Bientôt le sien réjaillit sur sa fille :
 - » Priam n'est plus ; & sa triste famille
 - » Traîne ses jours dans la captivité.
-
- » Rassure-toi , Mortel , ta crainte est vaine.
 - » Que je triomphe , & la Gloire , à ce prix ,
 - » De tes longs jours embellira la chaîne ;
 - » Junon le jure , & sans doute Pâris
 - » Va préférer mes bienfaits à ma haine.
 - » Parle , Réponds , que veut ta vanité ?
 - » De l'or ? C'est peu , dit-il avec fierté.
 - » — Eh bien ? Pâris , joins-y le diadème.
 - » — Non , je veux plus. — Soit , l'immortalité ?

CHANT TROISIÈME. 39

» - C'est encor peu. - C'est peu ! quoi donc ? - Vous même.
» Vous . . . pardonnez , Souveraine des Cieux !
» Votre destin , c'est de charmer les Dieux ,
» Vous adorer , sans doute c'est le nôtre ;
» Punirez-vous un amour orgueilleux ?
» Vous l'inspirez , & mon crime . . . est le vôtre.

» — Qu'ai-je entendu ! Quoi , Pâris à Junon !
» Sans la pitié , qui suspend ma justice ,
» J'aurois déjà , par un nouveau supplice ,
» Puni l'orgueil d'un nouvel Ixion.
» Et ne crois pas qu'une pudeur austère ,
» A mes plaisirs puisse donner la loi :
» Si pour les Dieux je fus toujours sévère ,
» C'est qu'aucun Dieu ne fut digne de moi ;
» Jupiter seul eut le droit de me plaire.
» Juge combien cet aveu téméraire ,
» Vain dans l'Olympe , est coupable en ce lieu !
» Songe aux moyens d'appaîser ma colère ;
» Il n'en est qu'un. Tu dois m'entendre. Adieu.

Un prompt départ succède à la menace ,
Et le Palais , au Prince destiné ,

40 LE JUGEMENT DE PARIS.

Fuit avec elle : interdit , étonné ,
De son enceinte il cherche en vain la trace ;
Tel un enfant , qu'un songe a couronné ,
Cherche au réveil son trône qui s'efface.

Le beau Troyen , de surprise enivré ,
Admire encor cet étrange spectacle ;
Pallas approche , & d'un nouveau miracle
Frappe le Prince à peine rassuré.
Chargé par-tout d'ornemens symboliques ,
Et prolongeant son dôme ambitieux
Au haut des airs , un Temple radieux
Ouvre à Pâris ses superbes portiques :
Vaste Palais , dont les voûtes magiques
Enfermeroient tout le Palais des Dieux.
Pour enchanter ses yeux & ses oreilles ,
Ici Minerve étale à ses regards
Les Demi-Dieux , dont les doctes merveilles
Enrichiront le Temple des Beaux-Arts.
Chaque génie , admis en cet azyle ,
Paye un tribut au Prince observateur :
De Phidias le ciseau créateur
Touche la pierre , & la pierre docile

CHANT TROISIÈME. 41

Se change en Nymphé, enflamme son auteur ;
Déjà la voix du luth tendre & sonore
Vient d'animer ses flexibles appas ;
A la cadence elle affervit ses pas ,
Glisse ou voltige , & voilà Therpsicore.
Mais la trompette interrompt ces concerts,
Homère chante ; on se tait , & la Gloire
De cette voix fait retentir les airs :
Il doit revivre au Temple de Mémoire ,
Égal aux Dieux célébrés par ses vers.
D'éclairs pressés , ici , l'air étincelle ,
Le Roi des Cieux prend sa foudre immortelle ;
Sur les humains , consternés par l'effroi ,
Il va tonner ; Pâris tremble , chancelle ,
Tombe à ses pieds . . . Mortel , rassure-toi ,
Ce Dieu tonnant , c'est l'ouvrage d'Apelle.
Plus loin , Linus enchante ses rivaux :
Au marbre même il a donné la vie ,
Et tout-à-coup , à ses accords nouveaux ,
Un mur s'élève , enfant de l'harmonie :
Son doigt léger , rapide , semillant ,
Touche sa lyre , & la pierre élancée
S'enlève , au gré d'un rithme sautillant ,

42 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

Monte en cadence & retombe enchâssée.

Ce doux prestige à peine évanoui ,

Est remplacé par un nouveau prestige ;

Pâris observe , & son œil ébloui

Erre toujours de prodige en prodige.

» Oui , dit Pallas , je regne en ce palais :

» Reine des Arts , j'y peux donner un Trône ;

» Viens , jeune Prince , adopter mes Sujets ,

» Viens , dès ce jour , partager ma Couronne.

» Mais , ô Mortel , si tu veux l'obtenir ,

» Vois à quel prix j'ai mis ma bienfaisance :

» Nue à tes yeux , ô cruel souvenir !

» Ici Minerve a bravé la décence ;

» Ah ! que du moins un éternel silence

» Cache ma honte aux siècles à venir.

» Quant à la pomme , où j'ai droit de prétendre ,

» Nos seuls appas doivent la disputer :

» J'attens le prix , je veux le mériter ,

» Et ne viens point te forcer à le vendre ,

» Qu'ai-je besoin d'exalter mes bienfaits ,

» De t'annoncer une gloire immortelle ?

» Si tu ne dois juger que nos attraits ,

CHANT TROISIÈME. 43

- » Pour mieux parler , en ferai-je plus belle ?
- » Eh ! penfes-tu , s'il falloit en ce jour ,
- » Par des préfens , acheter ton fuffrage ,
- » Que Junon même , ou la mère d'Amour ,
- » Pourroit t'offrir un plus riche appanage ?
- » Junon , fans moi , peut donner des États ;
- » Mais , tu le fais , je préside aux combats ,
- » Je puis d'un mot renverfer fon ouvrage :
- » J'arme fouvent un conquérant sauvage ,
- » Pour châtier d'infolens Potentats.
- » Oui , le pouvoir , que fon deftin lui donne ,
- » Sans moi , Pâris , eft un bien frêle appui ;
- » Et fi Junon te couronne aujourd'hui ,
- » Pallas demain peut brifer ta Couronne.
- » Mais de mes dons le plus digne d'un Roi ,
- » C'eft la fageffe ; ô Prince ! elle eft à toi.
- » Qu'elle te guide au Temple de Mémoire ;
- » Le Conquérant , qui n'entend point fa voix ,
- » Combat toujours & fans fruit & fans gloire ;
- » L'homme imprudent peut vaincre quelquefois ,
- » Le fage feul jouit de la victoire.

Pâris confus & furpris tour à tour ,

44 *LE JUGEMENT DE PÂRIS;*

A peine entend ces discours de sagesse ,
Cette morale étrangère à la Cour ,
Qu'il sent mourir ses feux & sa tendresse ;
Pâris enfin trouva dans la Déesse
Trop de raison , pour y chercher l'amour.
Au froid respect il réduit son hommage ;
Peut-être même un Amant tel que lui
Croit qu'être heureux avec Beauté si sage ,
Un tel bonheur est voisin de l'ennui.
Plus de desir , plus d'aveu ; l'Immortelle
Érige alors en augure fidelle
L'air soucieux , qu'elle imprime à Pâris ;
Et croit déjà , plus certaine du prix ,
Que la plus sage est aussi la plus belle.
Elle s'éloigne. Une triste langueur
Du Prince encore obscurcit le visage ;
Mais tout-à-coup l'espoir consolateur
Vient dans son âme éveiller son courage :
» Vénus au moins peut aimer en ce jour ;
» Vénus , dit-il , est la Mère d'Amour.
Ce doux penser nourrit sa rêverie :
Son pied le guide , il marche , & ne voit pas ,
Qu'il va foulant une plaine fleurie ,

Jardin magique , ouvert devant ses pas.
D'un air distrait , tandis qu'il se promène ,
Un cœur d'Oiseaux frappe , éveille ses sens ;
Du milieu d'eux , invisible Syrène ,
Une Déesse applaudit leurs accens ,
Et , de ces mots , fait retentir la plaine :

» Aimez , aimez , dans l'âge des amours :

» L'Amour punit un cœur rebelle.

» Qui n'aima point dans ses beaux jours ,

» Dans ses vieux ans , adore une Cruelle ;

» Aimez dans l'âge des amours.

» Les noirs Chagrins entourent la Richesse ;

» Le sombre Ennui siège avec la Sagesse.

» Aimez , aimez , dans l'âge des amours :

» L'Amour punit un cœur rebelle.

» Qui n'aima point dans ses beaux jours ,

» Dans ses vieux ans , adore une Cruelle ;

» Aimez dans l'âge des amours.

La volupté dans son âme se glisse :

Eh ! quel est donc ce magique séjour ?

Son œil surpris s'égare avec délice

46 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

Sur ces jardins , ouvrage de l'Amour.
Tous les trésors , dont ce bosquet abonde,
Sont par ce Dieu créés & reproduits :
Sa flamme errante est la sève féconde,
Qui régénère & les fleurs & les fruits.
L'amour heureux , ainsi que la verdure ,
N'est point flétri par le souffle du temps ;
Jamais l'hyver n'y frappe la Nature ,
L'Ennui jamais n'y poursuit les Amans.

Déjà Pâris voit un essain volage
D'Enfans aîlés , conduits par les desirs,
Se disperser , & d'ombrage en ombrage ,
Donner par tout le signal des plaisirs.
Armé d'un arc , sentinelle sévère ,
L'un d'eux , placé près d'un riant berceau,
Défend l'entrée à la Pudeur austère ;
Modeste Amour , l'autre , de son bandeau,
Couvre un Amant , surpris sur la fougère.
Du haut d'un Pin , plongeant un œil secret
Dans l'épaisseur d'une haute bruyère ,
Le plus malin , spectateur indiscret,
Compte les doigts , & sourit à son frère.

CHANT TROISIÈME. 47

Mais tout-à-coup un cri se fait ouïr,
Pâris se trouble.... ô, Prince, oses-tu croire
Que dans ces lieux la Beauté peut gémir ?
Ce cri plaintif est un cri de victoire,
Et la douleur annonce le plaisir.
Vois s'élançer cette Nymphe ingénue,
Surprise au bain ; honteuse d'être nue,
Elle veut fuir ; l'Amant vole à son tour ;
Sous les berceaux la poursuit, ou la guette :
La Belle enfin, après un long détour,
Tombe, & l'Amant croit devoir sa défaite
A la foiblesse ; il la doit à l'Amour.
Une autre Amante, encor simple & timide,
Croit demeurer cachée au fond des eaux ;
Vaine espérance ! élançé dans les flots,
L'amant la suit, perce le voile humide,
Et le Plaisir agite les roseaux.
Que de refus, vaincus par des promesses,
D'accens plaintifs, de cris voluptueux,
D'ardens baisers & de tendres caresses,
Font retentir ces bosquets amoureux !

» De quelle ardeur mon âme est enivrée !

48 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

» Suis-je, dit-il, aux jardins de Paphos ?
» Est-ce un prestige ? Est-ce un songe ? A ces mots,
Un char rapide amène Cythérée.

Vénus descend, en lui tendant la main,
Par un souris, le pénètre & l'enflamme,
Et ce discours ironique & malin

Ajoute encore au trouble de son âme :

» Oui, dans Paphos te voilà transporté ;
» A tes regards d'autres ont pu, dit-elle,
» Faire briller les Arts, la Royauté ;
» Mais moi, Vénus, mais moi, foible immortelle,
» Qu'ai-je à promettre, & qu'ai-je mérité ?
» J'ai des attraits ; mais si l'on n'est que belle,
» Doit-on prétendre au prix de la beauté ?
» Vois : le destin ne m'a donné pour trône
» Qu'un verd gazon, & des fleurs pour couronne ;
» Les seuls Sujets, qui daignent m'obéir,
» Sont les Plaisirs, dont l'essain m'environne ;
» J'ai pour sagesse, hélas ! l'art de jouir.
» L'orgueil ici n'a rien qui l'intéresse ;
» Prince, ah ! sans doute il vaudroit mieux encor
» Veiller sans cesse autour d'un monceau d'or,

» Ou

CHANT TROISIÈME. 49

» Ou s'endormir au sein de la sageffe.
» Mais quoi! tes yeux seroient-ils deffillés?
» Ton cœur s'émeut, Pâris, ton cœur me nomme.

» C'est peu, dit-il, c'est peu d'avoir la pomme;
» Avec le prix, le Juge est à vos pieds.
» Mais à son tour, ce Juge téméraire
» Demande un prix, qu'il brûle d'obtenir.
» Ah! le trépas fera-t-il son salaire?
» De ses bienfaits, voulez-vous le punir?
» Ne craignez point de trahir votre gloire;
» Si vous servez mon amoureux desir,
» Pourrai-je encor survivre à ma victoire?
» Trop foible, hélas! je mourrai de plaisir.....

» Tant de faveurs, interrompt la Déesse,
» Ont pu, sans crime, enfler ta vanité;
» Va, je pardonne à la témérité,
» Mais j'attendois plus de délicatesse.
» Ah! jouit-on d'une froide Maîtresse?
» Et voudrois-tu, si l'Amour t'a blessé,
» Que le tribut d'un cœur intéressé
» Devînt pour toi le prix de la tendresse?

D

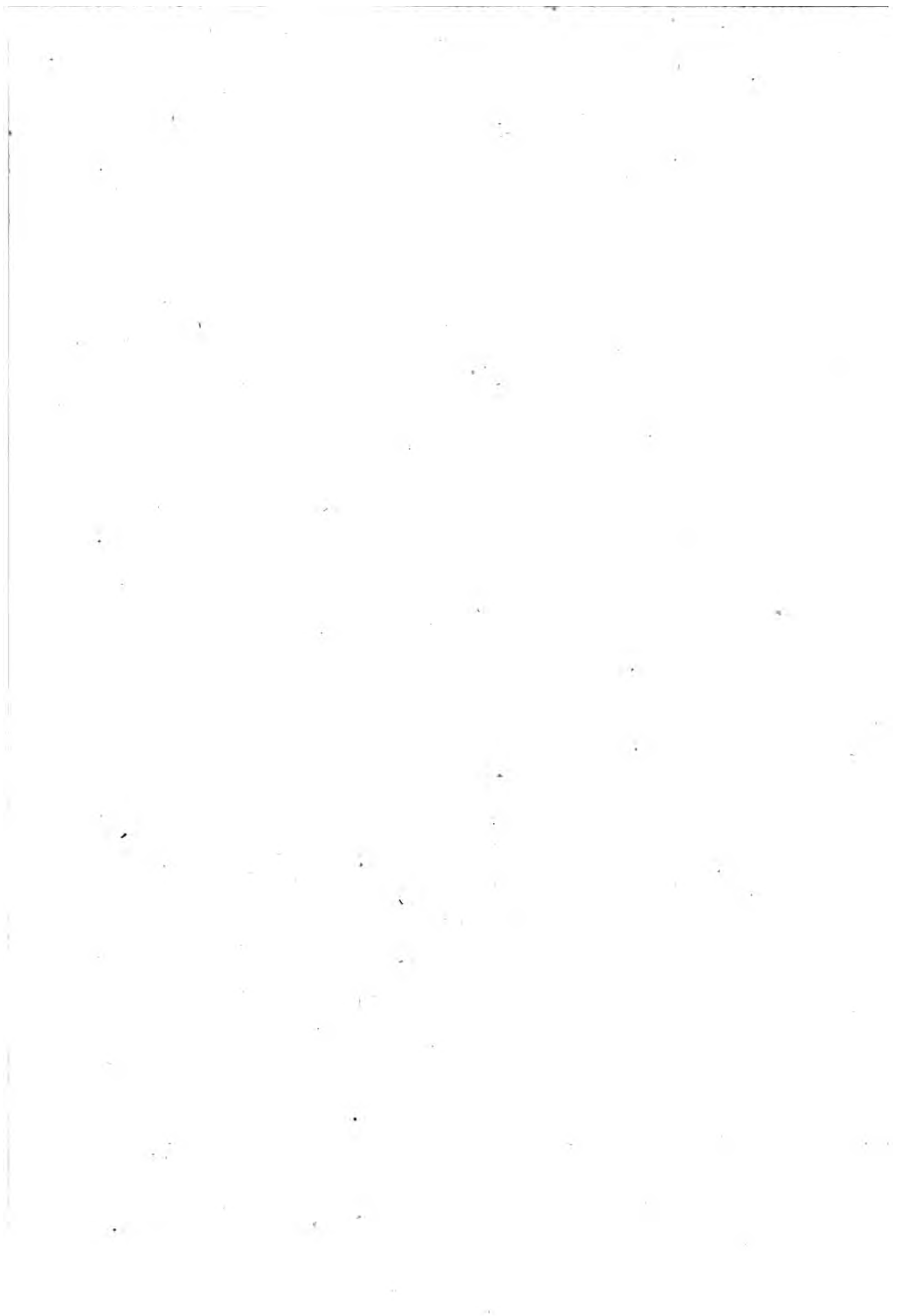
50 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

- » Non; à tes vœux quand Vénus se rendroit,
- » Toi-même ici tu prendrais la réponse,
- » Pour un aveu dicté par l'intérêt :
- » Sur nos appas, que le Juge prononce,
- » L'Amant bientôt entendra son arrêt.

Des fleurs soudain effleurant la surface,
Le char s'élance, il emporte Vénus;
Et le Troyen, comme un songe qui passe,
Voit le bosquet fuir, décroître . . . il n'est plus.

Fin du troisième Chant.



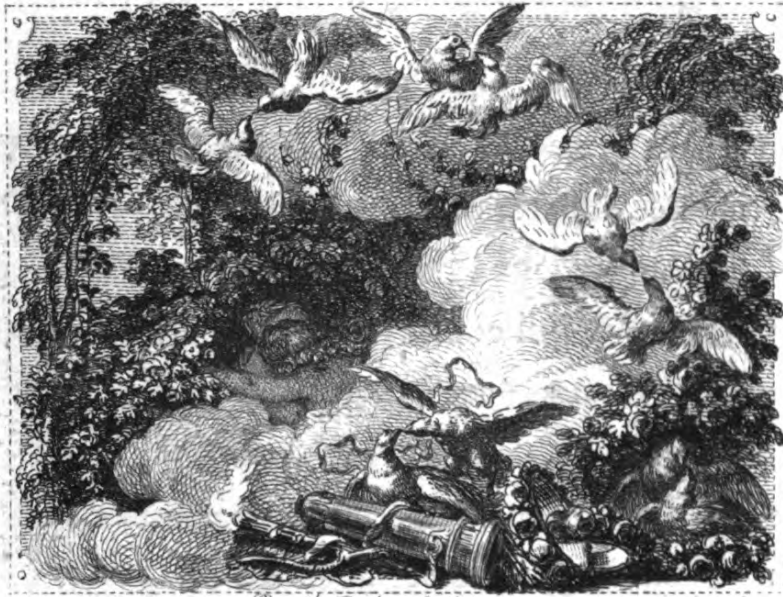




J. M. Moreau del. J. M. Moreau inv.

L. J. Masquelier sculp.





D. Choffard fecit 1772.

CHANT QUATRIÈME.



LONGTEMPS errant de merveille en merveille ;
Dans son Palais se retrouve Pâris :
D'un long sommeil on diroit qu'il s'éveille ,
En répétant le discours de Cypris ,
Qui retentit encore à son oreille.
Souffrira-t-elle un amour indiscret ?
Sa bouche a dit : » Que le Juge prononce ,
» L'Amant bientôt entendra son arrêt ; «
Mais quel est-il , cet arrêt qu'elle annonce ?
L'emploi du Juge expire dès ce jour ;
Si de Vénus il couronne les charmes ,

D ij

52 *LE JUGEMENT DE PÂRIS.*

Vénus, demain, peut braver son amour ;
Souvent l'espoir dissipe ses allarmes ,
La crainte , hélas! le détruit à son tour.

Déjà l'Enfant, qui commande aux Dieux même,
Banni des Cours, (cet exil dure encor)
Vers les Hameaux, avoit pris son effor,
Les préféroit au Sceptre, au Diadème,
Et n'y bleffoit qu'avec des flèches d'or.
Si quelquefois sa main foible & peu sûre
Lançoit des traits à Pergame adressés,
Ces traits, dans l'air déjà presque émouffés,
Tomboient sans force, & frappaient sans blessure.
Au sein des bois, égaré dans ce jour,
Il poursuivoit une jeune Bergère,
Qui se flattoit, toujours vive & légère,
Qu'en le fuyant, on échappe à l'Amour ;
L'Amour l'atteint. D'une aîle moins rapide,
Le Dieu vainqueur retournoit au Hameau ;
Une Beauté, près d'une onde limpide,
L'attire encor sous un prochain berceau ;
C'étoit Vénus. La sensible Déesse
L'assied près d'elle : » Écoutez-moi, mon fils ; «

CHANT QUATRIÈME. 53

Sur les genoux , le flatte , le caresse ,

Et l'agaçant avec un doux souris ,

Par un baiser , réveille sa tendresse.

» Souffrirons-nous un si cruel mépris ,

» Vous, Dieu d'Amour, moi, puissante Immortelle?

» Quand les Destins désignent la plus belle ,

» A votre mère on dispute le prix !

» On nomme un Juge , il garde le silence !

» Le croira-t-on? aux yeux d'un homme , hélas !

» Il faut sans voile offrir tous mes appas !

» Je me soumets , & le Juge balance !

» Nouveau délai , mon fils , affront nouveau :

» Il veut il ose « Un silence modeste

A sa rougeur laisse dire le reste ;

L'Amour écoute , & rit sous son bandeau.

» On ose tout , quand l'amour est extrême ,

» Reprit le Dieu ; quel crime a-t-il commis ?

» Qu'a-t-il osé ? prétendre à ce qu'il aime ?

» A mes sujets cet orgueil est permis ;

» Ce qu'il a fait , je l'aurois fait moi-même.

» Le prix déjà par son cœur est donné ;

» Mais devoit-il , renonçant au salaire ,

54 LE JUGEMENT DE PÂRIS :

- » Faire un heureux , & vivre infortuné ?
 - » Ah ! des plaisirs foyez toujours la mère :
 - » J'ai vu Cypris quitter avec ardeur
 - » Des lits dorés , pour un lit de fougère ;
 - » J'ai vu Cypris , moins vaine , moins sévère ,
 - » Et bien plus sage , avec moins de pudeur.
 - » Pourquoi rougir d'une tendre foiblesse
 - » Pour un Troyen , votre Juge en ce jour ?
 - » Lorsqu'un Mortel adore une Déesse ,
 - » L'homme s'efface , il est Dieu par l'amour.
 - » Votre rigueur , quand on vous rend les armes ,
 - » Peut d'un Amant faire un Juge irrité ;
 - » Eh ! quoi , ce prix , mérité par vos charmes ,
 - » Le perdrez-vous par votre cruauté ?
 - » Ah ! sur la terre , une Divinité
 - » Peut savourer de nouvelles délices ;
 - « Comme le Ciel , elle a sa volupté.
 - » Eh ! croyez-moi , par de tendres caprices ,
 - » Trompez l'ennui de l'immortalité.
- Il dit ; soudain , du pied frappant la terre ,
Ce Dieu s'enlève avec un ris malin ,
D'un arc doré charge sa main légère ,
Y place un trait , . . . Dieux ! quel est son dessein ?

CHANT QUATRIÈME. 55

Enfant cruel, blessera-t-il sa mère ?
Oui, c'en est fait ; Vénus brûle à son tour.
Mais le Troyen, moins volage en ce jour,
Doit s'enflammer, adorer sa conquête :
Le Dieu trois fois, en planant sur sa tête,
Remplit son cœur d'espérance & d'amour.

En visitant les corbeilles de Flore,
Vénus rêvoit (comme on rêve en aimant),
De fleur en fleur, un instinct qu'elle ignore
Guide ses pas vers ceux de son Amant :
Deux cœurs épris se fuïroient vainement ;
Sans le savoir, ils se cherchent encore.
Va, cours, Pâris ; Vénus cueille des fleurs :
Préviens ses vœux, compose une guirlande,
Et sans nourrir d'impuissantes douleurs,
Porte à ses pieds tes vœux & ton offrande.
Il part, il vole. Aveugle dans son choix,
Il saisit tout ; si sa main trop hâtée
Cueille une rose, elle en effeuille trois ;
Impatient, il se trouble, & par fois,
Avec la fleur, la tige est emportée.
Seule, irritant l'œil jaloux de Pâris,

Div

56 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

Tu n'iras point embellir ce qu'il aime,
Tendre Anémone *, où respire Adonis,
Où cet Amant se survit à lui-même !

Près de Vénus, l'œil d'amour enflammé,
Avec ses fleurs, vainement il s'empresse ;
Vénus le fuit : timide & défarmé,
Son cœur, hélas ! redoute sa foiblesse ;
L'heureux Mortel, objet de sa tendresse,
Seroit moins craint, s'il étoit moins aimé.

» Où fuyez-vous, insensible Déesse,
» S'écrioit-il ? cruelle, où fuyez-vous ?
» Si le trépas doit frapper ma jeunesse,
» Ah ! que du moins j'expire à vos genoux,
» Mère d'Amour, plaignez votre victime,
(Déjà Vénus a ralenti ses pas)
» Punissez-moi, j'adore vos appas,
» Je suis coupable, & je chéris mon crime ;
» Mais le respect me maîtrise à son tour :

* On fait qu'Adonis fut l'Amant de Vénus, & qu'il fut métamorphosé en Anémone.

CHANT QUATRIÈME. 57.

- » Ce fol espoir , qui nourrissoit ma flâme ,
- » Le desir même est éteint dans mon âme :
- » Tout m'abandonne , hélas ! hors mon amour.
- » Mais cet amour se condamne au silence ;
- » J'en jure ici par le Dieu que j'encense ,
- » Par votre fils ; votre Amant satisfait
- » Veut dans son cœur trouver sa jouissance :
- » Ah ! vous aimer , c'est jouir en effet.

Vénus alors s'affied sur la verdure ;
Et le Troyen , vers la Belle élané ,
Vole à ses pieds , s'approche , se rassure ,
Et peu fidèle au serment prononcé ,
Par le desir , il est déjà parjure.

L'un des oiseaux , que Vénus a nourris ,
Le dos chargé des couleurs de l'Iris ,
Vient étaler son plumage autour d'elle ,
Prend son essor , & frémissant de l'aîle ,
Va se poser dans le sein de Cypris.
Tout est baïé ; l'oiseau tendre & folâtre
Erre par-tout , roucoulant , becquetant ,
Feint d'échapper , va , revient à l'instant ,

58 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

Et de sa queue épanouit l'albâtre.
Souvent de l'aîle, il semble, Amant jaloux,
Couvrir le sein de la belle Déesse;
Souvent l'oiseau, baisé sur ses genoux,
De l'Amant même allarme la tendresse.
Bannis l'effroi, dont ton cœur est frappé,
Heureux Amant, ton triomphe s'apprête;
Sous ce plumage, Amour enveloppé
A tes transports vient livrer ta conquête.
Le Dieu malin, usant d'un doux loisir,
Et plus hardi par sa métamorphose,
En se jouant, la dispose au plaisir,
Et de son bec, dans ses levres de rose,
Fait circuler tous les feux du desir.
Dans tous les sens, il a porté l'ivresse :
Vénus entr'ouvre & referme sans cesse
Ses yeux chargés d'une humide vapeur ;
Sa tête, foible, avec peine dressée,
Sur son Amant se panche avec langueur,
S'appesantit, & retombe affaissée. . . .
Des deux Amans le rang est confondu,
Plus de barrière entre le ciel & l'homme ;
Un frais nuage, autour d'eux étendu,

CHANT QUATRIÈME. 59

D'un or fluide a déjà fait un dôme ,
Et cet arrêt dans l'air est entendu :
Pâris triomphe & Vénus a la pomme.
L'Écho frappé répond à cette voix ;
Tous les Amours invités par leur frère ,
Volent sur l'heure , & vident son carquois ;
Cent traits de feu décochés à la fois ,
En se croisant , traversent l'hémisphère.
Tel , de nos Rois quand le bras désarmé
Reçoit d'Hymen les entraves fécondes ,
Des mains de l'art , le salpêtre allumé ,
Se divisant en flèches vagabondes ,
Vole , & des Cieux fend l'azur enflammé.
Vénus jouit ; l'air , la terre & les ondes ,
Des feux d'Amour tout semble consumé.
Sous ses glaçons , la tremblante vieilleffe
Retrouve encor la chaleur du Printems ,
Un feu précoce enhardit la jeunesse ,
Et les Époux ressemblent aux Amans.

Pâris renaît au sein de sa Maîtresse ;
Mais le bonheur , dont ce Prince a joui ,
S'est , à son gré , trop tôt évanoui ,

60 LE JUGEMENT DE PÂRIS;

Il veut sentir , prolonger son ivresse.
Contre son sein , de ses bras amoureux
Il presse encor le sein de son Amante;
Brûlans soupirs, accens voluptueux ,
Percent la nue autour d'eux vacillante,
Et de Vénus l'haleine caressante,
En s'exhalant, va parfumer les Cieux.
De ses baisers il couvre l'Immortelle ,
Rien n'est voilé , tout l'invite à jouir ;
Triste pudeur, sans toi Vénus est belle,
Sans toi Vénus rallume le desir.

» Ciel, dit Pâris, dans l'extase suprême!

» Amour! Vénus! doux Moment fort cruel!

» Que n'ai-je, ô Dieux! que ne suis-je immortel!

» Mais je le suis, je suis un Dieu moi-même.

Pâris se trompe ; à regret appaisé ,
Il sent bientôt une douce impuissance ,

Calme propice , où le cœur reposé

Jouit encore, après la jouissance.

Quand le plaisir quitte vos sens flétris ,

Mortels blasés, votre amour s'évapore ;

Le desir reste aux Amans bien épris ,

Et le desir est un plaisir encore.

CHANT QUATRIÈME. 61

Mais tout-à-coup une douce langueur
Appesantit son humide paupière ;
Son œil moins vif se ferme à la lumière,
Et du Plaisir le Sommeil est vainqueur :
Sommeil magique, où , par d'heureux mensonges ,
Vénus aussi prédisant à son tour ,
Veut lui montrer , dans le miroir des songes,
Tous les plaisirs , que lui garde l'Amour.
Il voit déjà des Nymphes bocagères
Cheveux flotans , en habits de Bergères,
Mêler en chœur & cadencer leurs pas ;
Pâris les voit entrelacer leurs bras ,
Et déployer des guirlandes légères ;
Sous mille aspects toujours voluptueux ,
En s'agitant , les croiser , les étendre ,
Et s'enlacer dans leurs mobiles nœuds ,
Ou , sur leur tête , en voûte les suspendre.
Après la danse , on se disperse au loin ;
Enone reste ; elle observe , examine ,
Et tout-à-coup se croyant sans témoin ,
Va se plonger dans une onde argentine.
Pâris a vu son modeste embarras :
Pâris a vu par degrés sa parure

62 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

Se disperfer & joncher la verdure ;
Un voile ôté lui rendoit mille appas.
Brûlant d'amour , il s'élançe après elle ,
Tout doucement navige entre deux eaux ,
Et pour l'attendre , avide sentinelle ,
Va s'embusquer au milieu des roseaux.
O Nymphé , arrête ! Inutile menace.
Vers son Amant un Dieu guide ses pas ;
Sans le favoir , la Nymphé est dans ses bras ,
Et l'imprudente elle-même s'enlace.
CEnone alors jette un cri douloureux ;
Mais par degrés cette voix si perçante
S'affoiblit , tombe , & bientôt languissante ,
Meurt tout-à-coup en soupir amoureux.

Un nouveau songe alors change la scène ,
Et sur son aîle , il l'emporte aux climats ,
Où l'Hyménée , au lit de Ménélas ,
A fait n'aguère entrer la jeune Héléne.
Seule , en son lit , il la trouve à l'écart :
Un bras charmant , que le desir promène ,
Hors de son-lit , s'échappe par hasard ,
Découvre un sein , où répandus sans art ,

CHANT QUATRIÈME. 63

De longs cheveux dispersent leur ébène,
Et laisse en proie à l'avidé regard
Un frais bouton, qui ne fleurit qu'à peine.
Par le sommeil, fermé languissamment
Son œil muet ne fuit point son Amant ;
Mais sur son sein la volupté respire :
Un doux penser l'agite en ce moment,
Et sur sa bouche a placé le sourire.
Et quel souris ? celui que vainement
Cherche l'époux, & qu'on donne à l'Amant.
A ses transports le Prince s'abandonne,
Lorsqu'une voix qui lui parle tout bas,
Lui dit: » Pâris, cours, vole dans ses bras,
» Mais souviens-toi que Vénus te la donne.
Jaloux & fier d'un triomphe si beau,
Bientôt par lui la palme est emportée ;
L'Hymen gémit à cet affront nouveau,
Baigne de pleurs sa couche dévastée,
Et tout honteux foule aux pieds son flambeau.

Ainsi Vénus, de plaisir & de gloire
Ouvre à Pâris un immense horizon ;
Et cette image efface en sa mémoire

64 LE JUGEMENT DE PÂRIS.

L'oracle affreux, qu'a prononcé Junon,
Le sommeil fuit, avec lui tous les songes ;
Mais le réveil eut bien sa volupté!
Il trouve encor Vénus à son côté ;
Jamais peut-être, à de si doux mensonges
Ne succéda si douce vérité.

» Tendre Vénus, Divinité que j'aime,
» Allez, dit-il ; je vole sur vos pas ;
» Au Belvédér, j'irai bientôt moi-même
» Braver Junon, humilier Pallas ;
» Là, votre Amant, par un arrêt suprême,
» Doit couronner & venger vos appas.
» Dans tous les lieux, que notre globe enferme,
» Qu'à la plus belle on dresse des autels,
» Et qu'elle regne au séjour du tonnerre ;
» Les Immortels commandent à la terre,
» Mais la Beauté commande aux Immortels.

Il dit : la nue & s'entr'ouvre & s'exhâle.
On se sépare ; ils marchent au palais ;
L'instant marqué s'envole, & leurs délais
Ont fait déjà trembler chaque Rivale.

Vénus

CHANT QUATRIÈME. 65

Vénus arrive ; & le Prince attendu,
Ivre à la fois d'orgueil & de tendresse,
Rentre, sourit à sa belle Maîtresse,
Et ce sourire est un arrêt rendu.

» Dieux immortels ! si par la voix d'un homme ;
» Le sort, dit-il, doit décerner le prix ;
» Dieux, écoutez : la pomme est à Cypris,
» Si la Beauté doit emporter la pomme.

Il dit à peine : & le prix est donné.
Junon, l'œil morne & le front consterné,
Frémit, menace & tonne en souveraine ;
Pallas se tait ; elle va, moins hautaine,
Dans son palais au deuil abandonné,
Cacher sa honte & fomenteur sa haine.
Mais d'un coup d'œil, la Mère des Amours
Rend à Pâris l'espoir & l'allégresse ;
Elle a juré de défendre ses jours ;
Le Dieu du Styx garantit sa promesse :
» J'obtiens le prix des mains de mon vainqueur,
» Et ce bienfait vivra dans ma mémoire.
» Ah ! qu'il m'est doux, en un jour si flatteur,

66 LE JUGEMENT DE PÂRIS,

- » Que mon Amant soit l'auteur de ma gloire !
- » Crois que Vénus, qui te doit la victoire ,
- » Même à la pomme eût préféré ton cœur.

Elle s'élançe aux voûtes éternelles ,
Trace dans l'air un fillon radieux ;
L'Olympe s'ouvre ; elle y rentre ; & les Dieux
Rendent hommage à la Reine des Belles.

Fin du quatrième & dernier Chant.

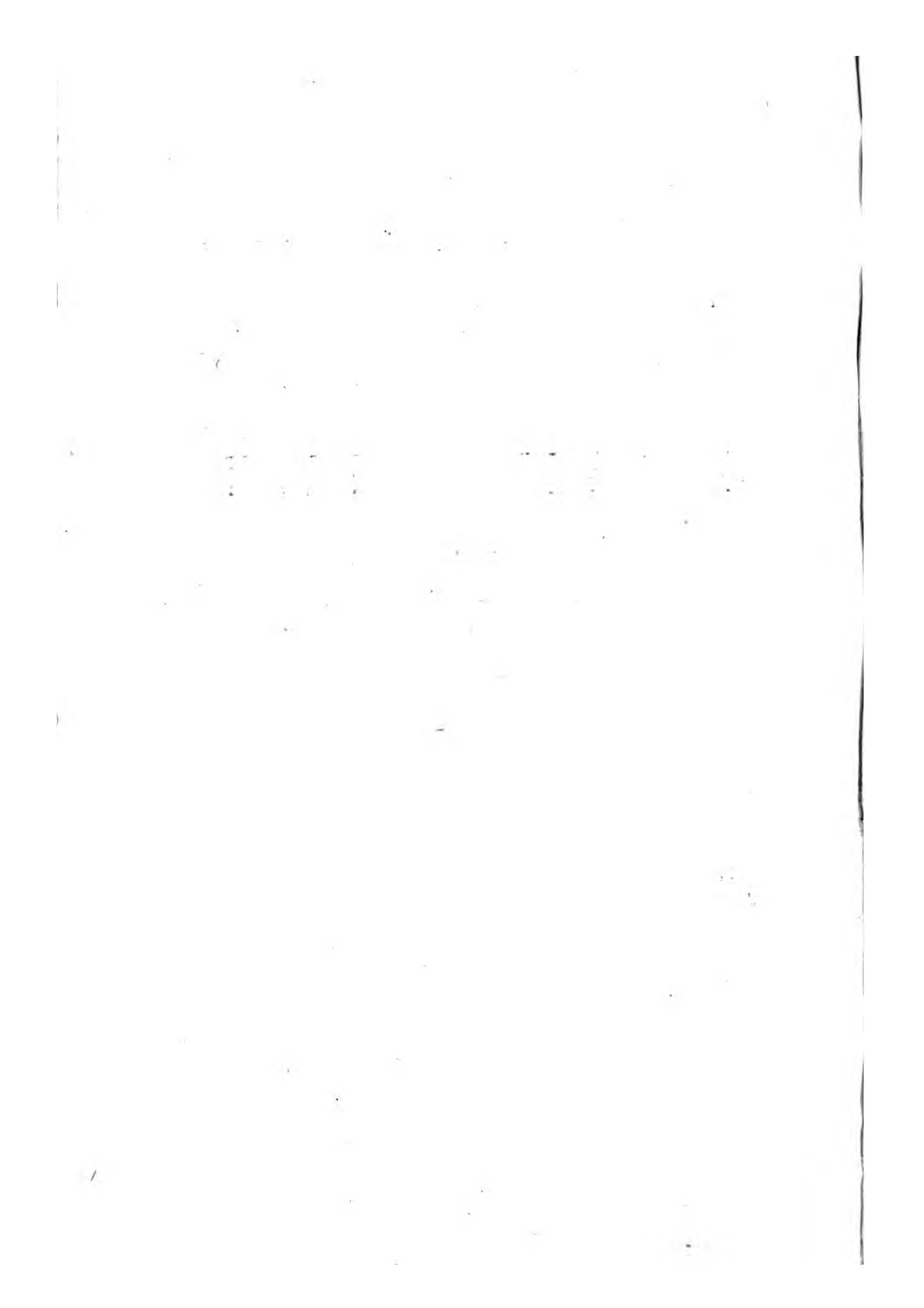


P O I N S I N E T

E T

M O L I È R E ,

D I A L O G U E .



DE toutes les méthodes pour éclaircir une question, celle du Dialogue est, sans contredit, la plus commode & la plus agréable au Lecteur. L'alternative des objections & des réponses présente les objets sous toutes leurs faces, éclaire de tous côtés la route qui mène à la conviction, & ne laisse, pour ainsi dire, aucun nuage entre le Lecteur & la vérité. Nous nous sauvons par-là de la sécheresse & de l'ennuyeuse monotonie des dissertations. Nous semblons plutôt converser, que nous instruire avec l'Auteur, & raisonner, plutôt que lire. Nous adoptons les sentimens de l'un des Interlocuteurs, nous combattons son adversaire, & nous triomphons de sa défaite.

Sans prétendre m'ériger en Réformateur, j'ai cru pouvoir exposer mes sentimens sur la Comédie. Le genre que j'attaque ici est

protégé par des Auteurs justement célèbres,
& c'est encore un malheur de plus. Leurs
succès, trop bien mérités, ne font qu'accé-
lérer la perte de la Comédie. Je vois avec
douleur les talens, pour ainsi dire, conjurés
contre le goût, & je suis fâché de me voir
tristement endoctriné par un Auteur, qui au-
roit pu me corriger, en me faisant rire.





É P I T R E

A M. P I R O N.

O TOI, qui rimes si gaîment,
Qui, peu jaloux de nos suffrages,
Oses conserver des vieux âges
Et les vertus & l'enjouement ;
Toi qui ris scandaleusement,
Dans ce beau siècle , où chacun pense ,
Où l'on s'amuse gravement ,
Où l'on s'ennuie avec décence !
Lis ces vers , aimable Piron ;
Ton suffrage que je révère
Est pour moi , foible nourrisson ,
Une couronne littéraire ,
Une médaille d'Apollon.
Mordu de la Métromanie ,
Je m'égare au sacré vallon ;
Par toi , c'est en vain que Thalie
Veut opérer ma guérison ;

Eiv

J'ai vu Damis *, & sa folie
N'a pu me rendre ma raison.
Que dis-je ? en plaignant son naufrage,
Ton Drame lui-même encourage
A tenter le même hafard ;
Comment ne pas aimer un Art ,
Qui fit naître un si bel Ouvrage ?

Ta Muse a triomphé du temps :
Son couchant est une autre aurore ;
Grave , ou folâtre , elle est encore
Ce qu'elle étoit dans son printemps ,
Ah ! comme elle , vainqueur des âges ,
Toujours chéri , toujours heureux ,
Sois parmi nous & nos neveux ,
Immortel comme tes Ouvrages.

* Personnage de la Métromanie,



P O I N S I N E T

E T

M O L I È R E ;

D I A L O G U E.

P O I N S I N E T.

Q U O I ! vous seriez cet illustre Molière ,
Ce fameux Excommunié ,
Qui divertit l'Europe entière ,
Que L O U I S honora d'une tendre amitié ,
Et qui , privé de la lumière ,
Obtint à peine par pitié
Un petit coin d'un cimetièrè ?

M O L I È R E .

Pourquoi s'en étonner ? j'avois prévu mon fort.
L'arrêt lancé contre Thalie ,
Ce préjugé , qui révolte d'abord ,
N'est qu'une vaine barbarie ;

Je le bravai pendant ma vie ,
 J'en ris encore après ma mort.

Eh ! qu'importe en quels lieux, comment, sous quel auspice,

Le corps que j'ai quitté gisse après mon départ ?

Les vers pour nous auroient-ils plus d'égard,

Dans les caveaux de Saint Sulpice,

Que dans l'enceinte de Clamart ?

P O I N S I N E T.

Non ; mais un peu de symphonie,

Bruyant *De profundis*, pompeuse draperie,

Chanteurs, Pleureurs, marchans à petit pas,

Riche cercueil, brillante fonnerie,

Ce luxe aux morts ne messied pas.

M O L I E R E.

Ce sont d'orgueilleuses misères,

Dont je fis toujours peu de cas ;

Toutes ces pompes funéraires

Ne règlent point notre rang ici-bas.

Et vous y trouveriez peu d'honneurs & de gloire,

Vous qu'un riche cercueil sans doute renferma,

Si pour titre en ce jour, au Dieu de l'onde noire,

Vous n'apportiez que le mémoire

Du Curé qui vous inhuma.

P O I N S I N E T.

Qui ? moi ? Sans pompe funéraire ,
Un funeste hafard m'a conduit au tombeau.
Pour parvenir en ce noir hémisphère ,
J'ai quitté la route ordinaire ,
Et je suis arrivé par eau *.
Un peu trop tôt . pour ce voyage ,
Je me suis embarqué sur le Guadalquivir ;
Mais plus d'un immortel Ouvrage
Doit ici-bas me réunir
Aux morts fameux , à qui l'on rend hommage.

M O L I E R E.

Avez-vous d'Appollon suivi l'auguste Cour ?

P O I N S I N E T.

Oui ; mes efforts ont illustré la scène.

M O L I E R E.

Avez-vous évoqué Thalie , ou Melpomène ?

P O I N S I N E T.

L'une & l'autre Sœur tour à tour
De mes divers accens fit retentir la Seine.
Que n'avez-vous pu voir votre postérité!

* M. Poinfinet s'est noyé dans le Guadalquivir.

Ah ! si Molière eût pu renaître ,
 La Morale avec nous l'eût sans doute emporté ;
 Plus profond dans son Art , Philosophe peut-être ,
 Il eût servi l'humanité.

M O L I È R E .

Philosophe ? il cherchoit à l'être ;
 Et sur quoi jugez-vous qu'il ne l'a point été ?

P O I N S I N E T .

Mais sur ses Œuvres Dramatiques ,
 Où le ton de moralité
 N'offre jamais , en termes énergiques ,
 Une sublime vérité.

M O L I È R E .

Eh quoi ? du vrai me ferois-je écarté ?
 Ai-je pris des routes obliques ?
 Ou voudroit-on qu'en des Pièces comiques ,
 J'eusse gravement débité
 Des sentences philosophiques ?

P O I N S I N E T .

Pourquoi non ? Je le vois , votre goût erronné
 Vous fuit encore en cette vie.
 Sachez donc que le nôtre a perfectionné
 L'Art qu'ébaucha votre génie.

MOLIERE.

Ebaucher est modeste.

POINSINET.

Il est sans flatterie.

Eh! quels Effais vous firent admirer ?
Dans vos Ecrits , puisqu'il faut vous le dire ,
Que trouve-t-on ? toujours le mot pour rire ,
Pas un petit mot pour pleurer.

MOLIERE.

Vous m'étonnez ; Paris va voir Thalie

POINSINET.

Pour le plaisir de répandre des pleurs.

MOLIERE.

Ce n'est donc plus le miroir de la vie,
Ce n'est donc plus la naïve copie
Des ridicules & des mœurs ?

POINSINET.

*Au lieu d'un vain hochet , elle a pris la fêrûle ;
Par elle maintenant le vice est combattu ;
Elle jouoit le ridicule ,
Elle nous prêche la vertu.
Veut-on fléchir un père de famille ?
On s'étend en discours moraux ,*

Plus de sentences , que de mots ;
 On se jette à genoux : ah ! mon père . . . ah ! ma fille ! . . .
 On pleure , & nous applaudissons.
 Mais vous que l'erreur déifie ,
 Au lieu de ces graves leçons ,
 Que donnez-vous ? une vaine faillie.

M O L I E R E .

Quoi ! c'est là , depuis mon décès ,
 Le style de la Comédie !
 Un sermon dramatique amuse ma patrie !
 Qui l'auroit cru , Peuple Français ,
 Que la morale un jour dût être ta folie !
 Je t'avois mal connu ; mais s'il en est ainsi ,
 Je ne vis plus au Temple de Mémoire ,
 Mes Ouvrages sont morts aussi.

P O I N S I N E T .

Un vieux respect pour votre vieille gloire
 Les en a sauvés jusqu'ici ;
 Et lorsque votre Muse ose se reproduire ,
 (Car sur la scène encore on la souffre aujourd'hui)
 Le Spectateur , égayé malgré lui ,
 Est étonné de se voir rire.
 Nous laissons folâtrer nos rustiques ayeux ;

Qui dit un Français, dit un Sage.

M O L I E R E.

Le titre est vraiment glorieux.

Mais n'est-il point de rebelle courage?.....

P O I N S I N E T.

Oui, n'aguère avec vous un Auteur égaré

A voulu recrépir votre antique Thalie.

C'est le célèbre Auteur de la Métromanie,

Ouvrage, au genre près, digne d'être admiré;

Il pétille à la fois d'esprit & de génie :

Ah! par le goût que n'est-il inspiré!

M O L I E R E.

On juge, au feu qui vous anime,

Combien votre génie est différent du sien;

Votre Apollon, si je m'y connois bien,

N'a jamais commis un tel crime.

P O I N S I N E T.

J'en rougis jusqu'au fond du cœur,

Je l'ai commis. J'ai dans le goût antique

Acquis un immortel honneur *;

Mais bientôt abjurant, détestant mon erreur;

* C'est sans doute du cercle qu'il veut parler.

Je léguai la faillie à l'Opéra-Comique.
 Sur les débris du vôtre , avec pompe élevé ,
 Ce Théâtre est l'orgueil , l'Idole de la France ;
 Ce joli Monstre , à nous seuls réservé ,
 De Thalie & d'Euterpe a reçu la naissance.
 Un orgueilleux instinct , peu fait pour obéir ,
 Donne au génie une âme indépendante ;
 On ouvre une carrière , on réforme , on invente ;
 Et c'est ainsi que naquit Sandomir *.

M O L I E R E .

Sandomir ! seriez-vous cet Auteur Dramatique ,
 Ce Poinfinet si connu , si vanté ?
 Je l'avois pressenti par la naïveté
 De votre ardente Réthorique.

P O I N S I N E T .

Oui , lui-même. C'est moi , dont la Muse héroïque
 De cette illustre nouveauté
 Enrichit la scène lyrique ,
 Et qui , fièrement révolté
 Contre la Fable & son droit chimérique ,
 La chassai de son trône antique ,

* Sandomir ou Ernelinde , Opéra de M. Poinfinet.

Pour y placer la vérité.

M O L I E R E.

Vous, Poinfinet ! j'en ai l'âme ravie !
Vous n'êtes point étranger sur ces bords ;
Même avant de quitter la vie ,
Vous étiez fameux chez les morts.

P O I N S I N E T.

Quoique souvent ma gloire eût été poursuivie ,
Je ne vis, malgré les clameurs ,
Que deux sectes dans ma patrie :
Mes Envieux , & mes Admirateurs.

M O L I E R E.

Oh ! je le crois. Toujours l'Envie
Poursuit les vrais talens , & vit de leurs succès.
Mais retracez-moi, je vous prie ,
Et l'origine & les progrès
De la nouvelle Comédie.

P O I N S I N E T.

La Parque avoit tranché le fil de votre vie ,
Alors qu'on vit, chez les Français ,
S'élançer la Philosophie.
Elle vient , de l'erreur écarter le poison ;
Et le glaive de l'éloquence ,

F

Et le flambeau de la raison ,
 Arment ses mains , annoncent sa vengeance.
 Des superstitions , qu'adoroient les mortels ,
 Elle abbat l'hydre renaissante ,
 Et du noir fanatisme embrasant les autels ,
 Enchaîne sa rage impuissante.
 Fière de ses succès , elle veut qu'à la fois
 Toutes les Nymphes d'Hypocrène
 Viennent lui demander des loix ;
 Rien ne l'arrête ; elle envahit la scène ,
 Et subjuguant Thalie & Melpomène ,
 Les remplit de son âme , & parle par leur voix.

M O L I E R E .

Qu'au fort j'ai de graces à rendre ,
 De m'avoir enlevé sitôt !
 Eh ! que ferois je encor là-haut ?
 Fort sagement il m'en a fait descendre.
 Là , désormais inutile aux humains ,
 Mon Apollon briseroit sa fêrule ;
 Et la verge du ridicule
 Resteroit oisive en mes mains.
 Car , si d'un crayon bien fidèle ,
 Ce grand événement par vous m'est retracé ,

Ma patrie a dû prendre une face nouvelle ;
 Du pis au mieux , tout sans doute à passé.
 Toujours d'heureux Vieillards , sous leurs loix paternelles,
 Tiennent des fils , sages comme eux ;
 Jamais le Médecin , d'un mal n'en a fait deux ;
 Les femmes s'adorent entr'elles ;
 Les Grands , sans Créanciers , sont enfin vertueux ;
 Le Marchand , toujours scrupuleux ;
 Les époufes toujours fidelles.

P O I N S I N E T.

Pas tout-à-fait encor. Ce jour n'est point venu ;
 Mais on l'attend.

M O L I E R E.

Vous en aurez la gloire ,
 O Poinfinet ! car j'aime à croire
 Que ce triomphe vous est dû.
 Votre Muse long-tems a pleuré sur la scène ?

P O I N S I N E T.

Non ; le Destin , jaloux de mes succès ,
 A trompé mes efforts par une mort soudaine ;
 Mais je prétends ici poursuivre mes projets.

Oui , c'en est fait ; ma verve se ranime :
 Je veux , ressuscitant mes antiques concerts ,

D'un Drame larmoyant , étonner les Enfers ;
 Rire est fort beau , mais pleurer est sublime *.
 Je laisse dans le deuil le Parnasse Français ;
 Mais mon esprit me fuit dans ces Royaumes sombres ;
 La France perd beaucoup ; je veux que désormais
 Le malheur des vivans tourne au profit des ombres.
 Je veux plus ; je veux de votre Art
 Vous faire abjurer la chimère ,
 Vous changer enfin. Je l'espère ,
 J'y compte.

M O L I E R E.

Me changer ! c'est s'y prendre un peu tard :
 Les morts ne se corrigent guère.

P O I N S I N E T.

Jamais à mes desseins le sort ne fut contraire ;
 Je ne promis rien au hasard.
 Il eût fallu me voir renverser la statue
 Du tendre & doux Quinaut :
 Elle fut sans peine abbattue ;
 Et le fade jargon d'Armide & de Renaud

* Allusion à ce vers de M. de Voltaire :

Bâtir est beau , mais détruire est sublime.

M O L I E R E.

Tout beau ! ce fol enthousiasme,
Jeune homme, égare vos esprits ;
De Despréaux l'injurieux sarcasme
Ne peut autoriser vos insolens mépris.
J'ai voulu voir, jusqu'où la suffisance
Pourroit enfin vous emporter ;
Eh ! qu'êtes-vous , pour insulter
Aux Maîtres , qu'adopta la France ?
Vous allez voir ici ces immortels Auteurs ,
Qu'ose attaquer votre vaine arrogance ;
Tombez à leurs genoux , expiez l'insolence
De vos propos blasphémateurs.
Le siècle de L O U I S vous laissa des modèles ,
Que vous ne sauriez surpasser :
Et ne pouvant les effacer ,
Vous cherchez des routes nouvelles.
L'insuffisance des talens
Rend la nouveauté nécessaire ;
On court vers elle avec de grands élans ,
Et le bon goût reste en arrière.
Le moderne système , avec tous ses appas,
N'est qu'une vaine effervescence :

Fils de la mode, il n'y survivra pas ;
 Et , croyez-moi , le jour de sa naissance
 Est la veille de son trépas.

P O I N S I N E T .

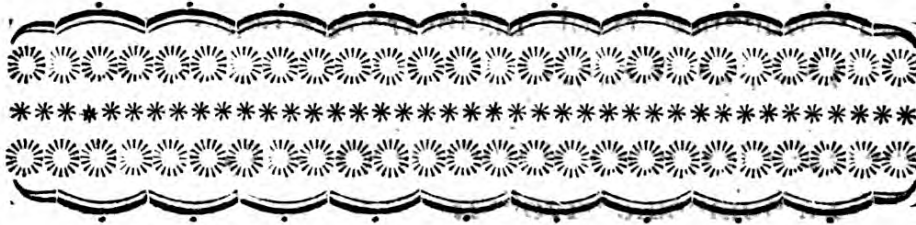
Laissez-là le style emphatique :
 Le haut ton vous est étranger ;
 Sancho Panfa* faudra bien me venger
 De votre verve satyrique.

M O L I E R E .

Oui , vous furnagerez sur l'abîme des temps ;
 Pradon , Cotin , vivront à jamais dans l'Histoire.
 Parmi le Peuple Auteur , deux chemins différens
 Mènent au Temple de Mémoire :
 Le ridicule & les talens.
 La Gloire , compagne fidelle ,
 Au sentier des talens , nous conduit par la main :
 Là , croissent les lauriers ; quant à l'autre chemin ,
 Vous savez si la route est belle.

* Opéra-Comique de M. Poinfinet.





L E L U X E.



O D E.

EUROPE, un Dieu puissant, de sa clarté féconde
Embellit tes rians climats ;
Surchargé des trésors , qu'enfante un nouveau monde ,
Il parcourt tes vastes États.
Du feu des diamans respandit sa couronne ;
Des Mortels enchaînés le portent sur un trône ,
Ombragé d'un dais fastueux ;
La Déesse aux cent voix annonce sa présence :
O Peuples, dit-elle , il s'avance ;
Courbez un front respectueux.



De l'abondance , ô toi, fils ingrat & perfide ,
 Père de la stérilité ,
 Luxe , je reconnois ton sourire homicide ,
 Ta pompeuse frivolité :
 Le Ciel arma tes mains d'un sceptre funéraire :
 Toujours tes faux plaisirs , ta grandeur passagère ,
 Précèdent la honte & le deuil ;
 Tu tiens les malheureux courbés sous ta puissance ,
 Et tu fais naître l'indigence ,
 Pour l'immoler à ton orgueil.



Par toi , la Volupté , dans le sein de nos Villes ,
 Nourrit le germe des douleurs ;
 L'infortune à pas lents parcourt nos champs stériles ,
 Et les arrose de ses pleurs.
 Flore exile Bacchus , Cérès fuit devant elle :
 Le Laboureur séduit , aux trésors de Cybèle
 Préfère un regard de Plutus ;
 D'un art chéri long-temps il bannit la mémoire :
 Nos dédains ont flétri sa gloire ,
 Le Malheur éteint ses vertus.



C'en est fait ; il s'arrache au sein qui le fit naître ,
Et dans les murs de Sybaris ,
Il épuise , orgueilleux de ramper sous un maître ,
La coupe amère du mépris.
Bientôt , de crime en crime , il touche à l'opulence ,
Il l'atteint ; & déjà son aveugle insolence
L'égare en de hardis projets ;
Il va d'un nom fameux étayer son audace ,
Et son or annoblit sa race ,
Que deshonnorent ses forfaits



La guerre , des Enfers implacable ministre ,
Ne masque jamais sa fureur ;
Avant de nous frapper , son visage sinistre
Nous avertit par la terreur ;
Plus dangereux , le Luxe attache l'œil avide ,
Et par le vain éclat de sa gloire perfide
Séduit & le Peuple & les Grands ;
Tel l'éclair imposteur , que le nuage enferme ,
Brille , avant-coureur du tonnerre ,
Qui porte la mort dans ses flancs.



Impudique Beauté, l'une, à prix d'innocence,
 Achète un faste criminel ;
 L'autre a désavoué l'auteur de sa naissance,
 Et rougit du nom paternel ;
 Perfide envers l'État, cruel envers lui-même,
 Ici, le jeune Époux, d'une Épouse qu'il aime
 Redoute la fécondité ;
 Là, d'un vœu sacrilège esclave involontaire,
 La fille, maudissant le père,
 Cherche en mourant sa liberté.



Le Guerrier fastueux, que le myrthe couronne,
 Pour les chaînes fut réservé ;
 Que peut un Adonis dans les champs de Bellone ?
 Que peut un Soldat énervé ?
 Du brillant Darius la perte est assurée :
 Ce n'est qu'une victime, au Dieu Mars consacrée,
 Qui marche avec pompe à l'Autel ;
 Vainement Annibal fut long-temps invincible :
 A Cannes, c'est un Dieu terrible,
 C'est à Capoue un vil Mortel.



Arrête, homme insensé! quelle fureur t'égaré?
Peux-tu, cherchant de vains métaux,
Fuir la clarté du jour, & voisin du Ténare,
Errer vivant dans des tombeaux?
A travers mille morts, d'abîmes en abîmes,
Nous allons arracher l'auteur de tous les crimes,
L'or, qui s'écoule de nos mains;
Et dédaignant toujours la Terre & ses largesses,
Nous foulons aux pieds les richesses,
Que Cérès prodigue aux humains.



O mère des vertus, divine Agriculture,
Douce compagne de la paix!
Ton culte indépendant rend l'homme à la Nature;
Tu nous dispenses les bienfaits.
Seule tu peux bannir la discorde & la guerre;
Et si le Roi des Dieux habitoit sur la Terre,
Il t'immoleroit ses grandeurs;
Tes mains détacheroient son triste diadème,
Et près du foc de Triptolême,
Dormiroient ses foudres vengeurs.



Mais quel cri douloureux , quelle voix lamentable
 Interrompt mes foibles accens ?
 Quel Colosse meurtri , quel Géant formidable
 D'horreur a glacé tous mes sens ?
 Entouré d'étendards , fracassés par la foudre ,
 Il marche : un Aigle altier , sur des faisceaux en poudre ,
 Tombe mourant à ses côtés ;
 Son cri lent est semblable aux clameurs d'un fantôme ;
 Ce Colosse est l'antique Rome ;
 Il parle , Mortels , écoutez :



- » Sous le fer des Vainqueurs , c'en est fait ; je succombe.
- » Peuples , mon flanc est épuisé.
- » De mon trône écroulé , je descends dans la tombe ;
- » Le sceptre du monde est brisé.
- » Cette voix , presque éteinte , a fait trembler la terre ;
- » Ce bras , foible aujourd'hui , noirci par mon tonnerre ,
- » Enchaînoit d'immenses États ;
- » Et ces pieds énervés , dispersant les couronnes ,
- » Jadis écrasoient sur leurs trônes
- » Le front courbé des Potentats.



- » L'esclavage voloit , de l'un à l'autre pôle ,
 » Sur les Peuples que je frappois :
- » Au bout de l'Univers , du haut du Capitole ;
 » J'envoyois la guerre ou la paix ;
- » Quand un Monstre , échappé des bords Asiatiques ;
 » Vint souffler dans mon sein ses vapeurs frénétiques ;
 » Peuples , je languis dans ses fers :
- » Un poison destructeur circule dans mes veines ;
 » Le Luxe va briser vos chaînes ,
 » Le Luxe a vengé l'Univers.



Le Fantôme se tait ; de ses clameurs funèbres ,
 La voûte des airs retentit ;
 Enseveli bientôt sous d'épaisses ténèbres ,
 Son œil éteint s'appesantit.

La mort vole , l'embrasse , en rugissant de joie ;
 Elle ébranle , renverse & déchire sa proie ;
 Ses membres au loin sont semés ;
 Et noyé dans son sang , privé de sépulture ,
 Son corps est déjà la pâture
 De mille Vautours affamés.



Jouet des mêmes flots , où ta Nef s'abandonne,

O France , crains le même écueil.

L'olive , le Laurier ombrage envain ton Trône;

Ton Trône gît sur un cercueil.

Crains un Luxe imposteur : d'abord utile & sage,

Il semble , humanifant une horde sauvage ,

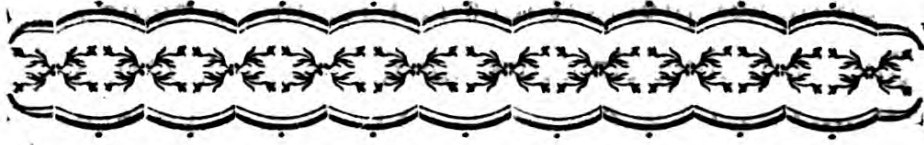
Féconder ses stériles bords ;

Bientôt cruel Tyran du Peuple qui l'adore,

Il anéantit, il dévore

Et ses vertus & ses trésors.





L'AMBITION.



O D E.

L A I S S E - M O I , Dieu des vers ; permets à la paresse
De me filer des jours sans trouble & sans ivresse ;
Ton luth fatiguerait mon indolente main.
Mais quoi ! ton souffle encor vient assiéger mon ame ,
La subjugue , l'enflamme ,
Et d'une sainte horreur fait palpiter mon sein !



Je suis vaincu. Mortels , par de rares merveilles ,
Mon luth , impatient de charmer vos oreilles ,
Aux mœurs de l'âge d'or a consacré sa voix :
Il veut chanter ces jours , où regnoit l'abondance ,
La paix & l'innocence ,
Sous des Dieux sans tonnerre , & des hommes sans loix.



Mais de ses premiers sons l'air retentit à peine,
 Que d'horribles clameurs ont fait mugir la plaine.
 Dieux ! quel monstre ont vomis les voûtes des Enfers !
 L'Ambition paroît ; & du fond des Abîmes,
 Le malheur & les crimes,
 Déchaînés avec elle, embrassent l'Univers.



Superbe , elle s'affied sur le char de Bellone ;
 Le trouble , la terreur , le trépas l'environne ;
 Les Peuples , de leurs Dieux , en vain cherchent l'appui ;
 Sur eux elle s'élançe , implacable Euménide ,
 Et d'un fouet homicide ,
 Comme de vils troupeaux , les chasse devant lui.



La liberté périt sous l'orgueil despotique ;
 La foi cède au parjure , & de la politique
 Naissent les feintes paix , les traités captieux ;
 Étrangères encor sous la voûte céleste ,
 La famine & la peste
 Exercerent tour à tour la vengeance des Cieux.



Mers, pourquoi ces forêts, en vaisseaux transformées ?
Terre, pourquoi ces cris, ces bruyantes armées,
Qui foulent tes trésors, & surchargent ton sein,
Qui dépeuplent nos champs de tant de bras utiles,
Et changent dans nos villes
Le Prêtre de Cérès, en infame assassin ?



Pourquoi la mort, que l'homme arma contre lui-même,
Forge-t-elle sa faux du soc de Triptolême ?
Pourquoi ces bras sanglans, qui frappent nos hameaux,
Et dans des murs conquis, que la flamme dévore,
Font succéder encore
Au glaive des Guerriers, le glaive des Bourreaux ?



Usant du droit sacré d'arbitre de la terre,
Le Ciel vient-il enfin, au bruit de son tonnerre,
Changer cet Univers, esclave de sa loi ?
Non ; un simple mortel, qu'un vil peuple seconde,
Vient ravager le monde,
Pour allonger son nom du vain titre de Roi.



Quelle aveugle fureur égare son courage !
 Si les Dieux ont acquis des droits à notre hommage,
 C'est pour avoir créé la terre & les humains ;
 Et cet homme insensé croit sous son Diadème
 S'égalé aux Dieux même ,
 Quand sa fureur détruit l'ouvrage de leurs mains !



Cet Amant de la gloire , environné du crime ,
 Demande des autels aux peuples qu'il opprime ,
 Autels dressés par l'homme , & par l'homme abbattus.
 Le crime peut conduire au Temple de mémoire ;
 Mais celui de la gloire ,
 Gardé par l'équité , ne s'ouvre qu'aux vertus.



Que vois-je ? Quoi , par-tout l'audace & le parjure !
 Cette soif de regner , étouffant la nature ,
 A fait d'un tendre fils un vil féditieux ;
 Teint du sang de son père , il ravit sa couronne ,
 Et le crime lui donne
 Ce qu'il alloit tenir de l'équité des Dieux.



Mais ces Dieux ont proscrit sa tête criminelle :
 Et déjà contre lui , son épouse infidelle
 Vient d'armer un Amant , qui lui vendit sa foi ;
 Un lâche assassinat punit son parricide ;
 Et le Sujet perfide
 S'assied insolemment au trône de son Roi.



C'en est fait ; à l'orgueil succède le délire.
 Mortels , l'Ambition dévasta votre empire ;
 Elle en veut au Ciel même , & prétend l'assiéger.
 Le monstre vole aux pieds de l'auguste Cibèle,
 Implore l'Immortelle ,
 Et pour mieux la séduire , il feint de la venger.



» Terre , ô Terre ! il est tems d'effacer ton outrage.
 » Seconde mes projets , & bientôt mon courage
 » Te rend , malgré le sort , l'Empire des humains ;
 » Auprès de Jupiter , viens reprendre ta place ;
 » Peux-tu voir son audace
 » Regner sur les Mortels , que nourrissent tes mains ?



Il se tait, & soudain frémit l'axe du monde:
 Le fleuve fuit la mer, la mer bouillonne & gronde;
 Pluton rassure envain les Enfers allarmés;
 Sous les monts ébranlés roule un profond tonnerre,
 Et des flancs de la terre
 S'élancent à grands bruits des Colosses armés.



Indomptables Géans, que l'œil mesure à peine,
 Ils infectent les airs de leur brûlante haleine;
 L'astre du jour pâlit & recule d'horreur;
 La Terre, en les voyant, méconnoît son ouvrage;
 Et leur aspect sauvage,
 Au sein qui les fit naître, imprime la terreur.



Tel qu'un tigre mugit, en fondant sur sa proie,
 Tel le Monstre, animé de fureur & de joye,
 Salue, en rugissant, ses énormes soldats;
 Son œil séditieux lance des traits de flamme;
 Il parle, & dans leur ame,
 Fait passer le vertige & la soif des combats.



- » Titans audacieux , dignes fils de Cybèle ,
 » Qu'attendez-vous encore ? enfans d'une Immortelle ;
 » Vivrez-vous confondus avec de vils Mortels ?
 » Lâches, rampez comme eux , adorez donc vous-même
 » Leur arbitre suprême ,
 » Et d'un Dieu, votre égal, embrassez les autels.



- » Eh ! de quel droit son bras , déchaînant les tempêtes ,
 » Fera-t-il donc gronder sa foudre sur nos têtes ?
 » Ah ! plutôt franchissons cet Olympe escarpé ;
 » Et que par nos efforts la foudre repoussée,
 » Sur qui l'avoit lancée ,
 » Renverse Jupiter de son trône usurpé.



Tout s'enflamme à sa voix , & la troupe s'élance.
 Vers le palais des Dieux , leur brutale insolence
 Gravit , en blasphémant , sur des monts entassés ;
 Ils enferment le Ciel d'intrépides Cohortes ,
 Ils en brisent les portes ,
 Et par-tout la terreur suit les Dieux dispersés.



Jupiter , sans effroi , voit leur fougue infensée ;
Bientôt avec effort une roche lancée
Le cherche envain lui-même , au milieu des éclairs ;
Ce Dieu , que leur fureur eût voulu mettre en poudre ,
Laisse échapper la foudre ,
Et le Rebelle tombe , en roulant dans les airs.



Tel , quand des Aquilons les bruyantes haleines
Ont soulevé les flots sur les liquides plaines ,
Neptune brave seul leurs efforts superflus ;
A peine son trident fort des grottes profondes
Et pese sur les ondes ,
Le flot retombe & meurt ; la tempête n'est plus.



La terre ouvre ses flancs à ce peuple barbare :
Avec leurs bataillons , elle enchaîne Briare ,
Encelade , & Typhée , & Mymas , & Rhécus ;
D'astres étincelans le Vainqueur se couronne ,
Et du haut de son trône ,
La malédiction tonne sur les Vaincus.



- » Rebelles , leur dit-il , expiez tous vos crimes :
- » De l'équité des Dieux immortelles victimes ,
- » Vivez ensevelis sous vos rochers fumans ;
- » Vomissez vos fureurs en flâmes ondoyantes ,
 - » A jamais renaissantes ,
- » D'une impuissante rage éternels monumens.



- » Mortel , ainsi ma main brisera ton audace ,
- » Lorsque rebelle au sort qui t'a marqué ta place ,
- » Tu livreras ton âme à d'insolens projets ;
- » Ainsi sera brisé l'Amant du Diadême ;
 - » Et le Tyran lui-même
- » Vivra plus malheureux que ses propres Sujets.



Il dit. Faut-il , hélas ! en dépit du tonnerre ,
Que sans cesse le vice habite sur la terre ?
Comme celui des Dieux , son regne est éternel.
Après avoir tonné , la foudre infatigable
Trouve un nouveau coupable,
Et le crime toujours survit au criminel.



Les Titans foudroyés ont mordu la poussière ;
Mais parmi les humains leur rage toute entière
Vit , & de jour en jour semble se propager ;
En vain tant de héros sont couchés dans la tombe ;
Le Tyran qui succombe
Laisse à d'autres Tyrans le monde à ravager.



Périsse le flatteur , dont l'âme sanguinaire ,
Des farouches guerriers complice mercénaire ,
Chante , érige en vertus leurs coupables desseins !
Et vous , fils d'Apollon , qui dispensez la gloire ,
Flétrissez leur mémoire ,
Et ne couronnez plus des héros assassins.



Le jour de la raison luit enfin sur nos têtes ;
Vous répondrez au Ciel , en chantant les conquêtes ,
Du sang que verseront les héros destructeurs ;
Ah ! plus d'un Alexandre , intrépide & colère ,
Pour trouver un Homère ,
De l'implacable Achille imita les fureurs.

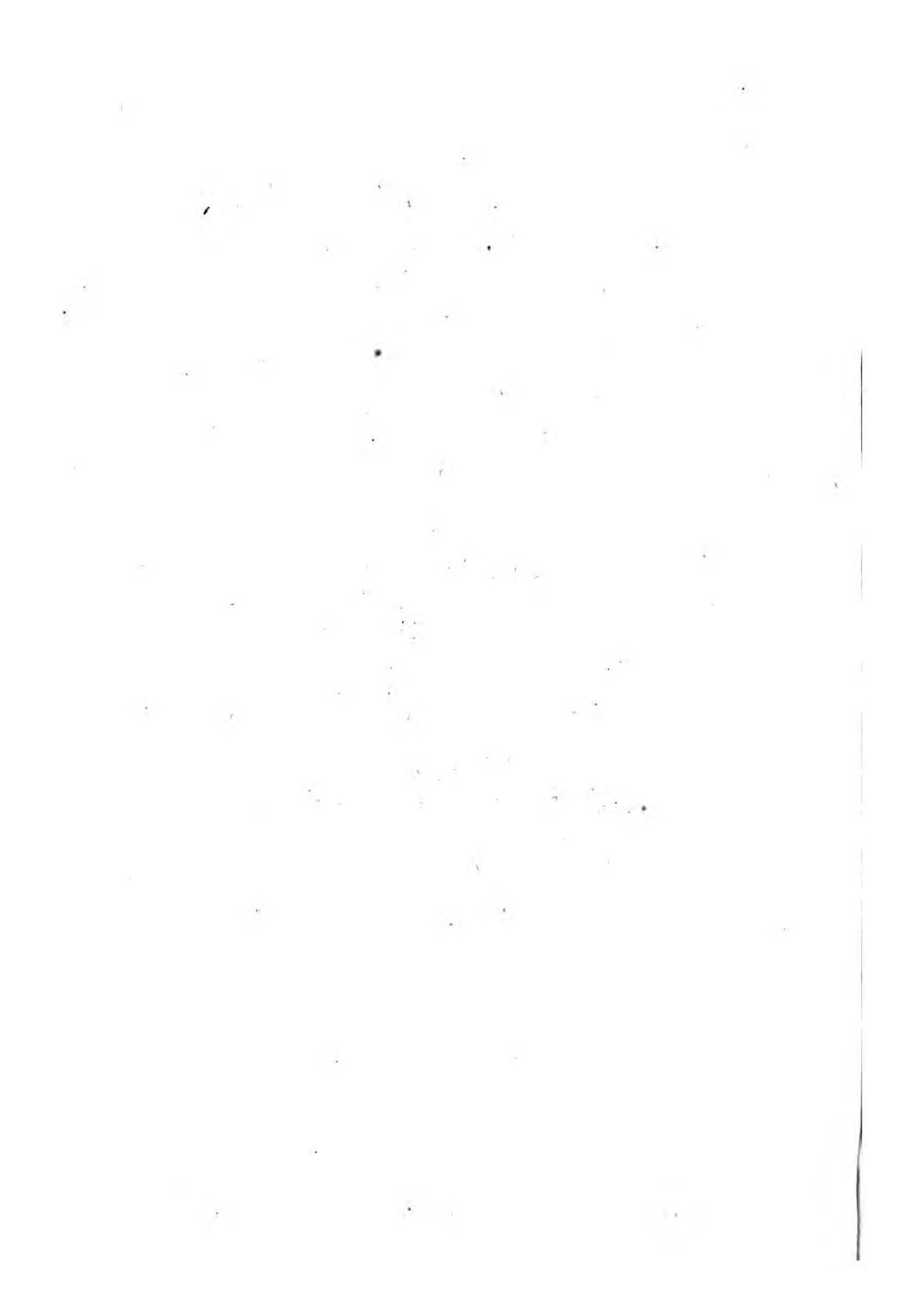


Ciel ! de l'ambitieux rien n'éteint la furie !
De crimes affamé , la fatale industrie
Dérobe le secret de l'Enfer étonné ;
Dans un tube , où pénètre une flamme perfide ,
Le salpêtre homicide
Brille , éclate ; & sur l'homme enfin l'homme a tonné,



Ainsi donc ton adresse , à toi-même funeste ,
Empoisonne les Arts ; & ce présent céleste
Se change dans tes mains en don pernicieux !
Mais tremble , en vain ta rage imite le tonnerre ;
Les foudres de la Terre
Ne te sauveront pas de la foudre des Cieux,



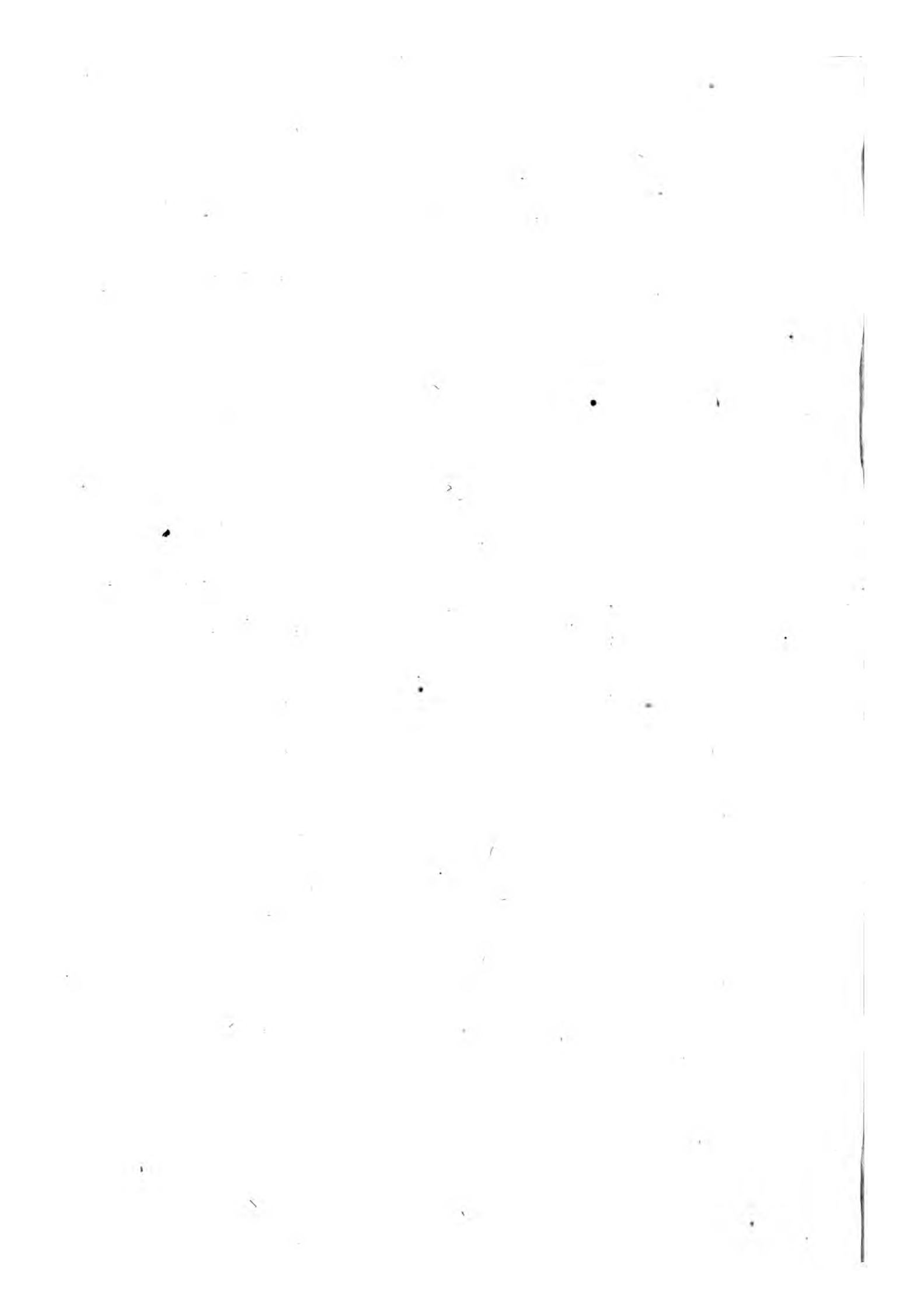


LETTRE

DE

THÉRESE DANIEL

A EUPHÉMIE.





P R É C I S

*DE l'Histoire de FRANÇOIS MONTBAILLY,
& de THÉRESE DANIEL.*

FRANÇOIS MONTBAILLY naquit à St. Omer. Il veilloit sur les ouvriers d'une manufacture de Tabac , où la mère de Montbailly avoit placé sa fortune & celle de son fils. Parmi les personnes employées dans cette manufacture , se trouva la jeune THÉRESE DANIEL , née sans bien , mais d'une famille honnête. Ses charmes touchèrent vivement le cœur sensible de Montbailly ; il fut heureux , & des signes non équivoques décélèrent bientôt leur intelligence. Il avoit promis de l'épouser ; la pauvreté de sa Maîtresse ne triompha point des scrupules de l'honnêteté , & du désintéressement de l'amour ; il lui donna la main. Il espéroit trouver dans ses char-

mes & ses vertus, un bonheur que la fortune seule ne peut donner. Et jamais hymen n'eût été plus fortuné, si à cette époque la mère de Montbailly n'avoit changé la tendresse qu'elle avoit pour son fils en la plus vive aversion. La jeune Danel n'avoit apporté en dot à son mari que des vertus ; crime impardonnable aux yeux de sa Belle-mère. Cette femme intéressée & vindicative, n'ayant pu empêcher leur union, résolut de la rendre funeste, s'il étoit possible, à l'une & à l'autre, par les plus injustes persécutions. L'épouse de Montbailly n'oublia rien pour captiver sa tendresse ; mais tous ses efforts ne servoient qu'à aigrir cette marâtre inflexible, & la naissance d'un petit-fils sembla redoubler son ressentiment.

D'ailleurs depuis quelque tems, la mère de Montbailly se livroit sans réserve à une passion honteuse à l'homme, mais bien plus avilissante encore dans un sexe, dont la dé-

cence est la première parure. L'usage immodéré des liqueurs fortes, qui étoit déjà devenu pour elle un besoin, & même nécessité, lui faisoit desirer la solitude, pour n'avoir point à rougir devant son fils d'un vice qu'elle ne pouvoit surmonter. Elle résolut, à quelque prix que ce fût, de se délivrer de deux témoins importuns, & peut-être même d'un Censeur; car son fils lui représenta souvent, avec autant de tendresse que de respect, le tort qu'elle faisoit à sa réputation & à sa santé. Après plusieurs scènes éclatantes, elle se retira dans son appartement, pour y vivre séparée des deux époux. Délivrée de leur société, leur voisinage lui parut encore trop incommode; elle sollicita l'autorité de la Justice, & leur fit signifier un ordre de fortir de chez elle dans vingt-quatre heures. Montbailly inconsolable, court se jeter à ses pieds avec son Épouse: il les arrose d'un torrent de pleurs,

& la conjure , au nom du Ciel , de révoquer un ordre si cruel & si injuste. Sa mère parut ébranlée par ses vives sollicitations. Elle ne put résister aux larmes des deux Époux , & elle leur donna l'espérance d'une parfaite réconciliation. Le même soir elle passa une heure avec eux , & ne les quitta que pour aller se livrer à ce gout honteux qui la maîtrisoit.

Le lendemain , se présente une Ouvrière , qui veut parler à la mère de Montbailly. On lui dit qu'elle n'est pas encore levée. On l'attend une heure , & cette femme impatentée prie Montbailly de l'éveiller. On pénètre dans son appartement ; le premier objet qui frappe leurs yeux , c'est un cadavre tout souillé de fang. Montbailly pousse un cri de douleur , tombe sur le corps de sa mère , & y demeure sans mouvement & sans vie.

Tandis que l'art des Chirurgiens le rappelle à la lumière , tandis que son épouse éplorée

rée

rée pousse les cris du désespoir : la calomnie répand un bruit sourd qui s'accrédite en circulant , & bientôt on l'accuse hautement de parricide. Leur longue mésintelligence , & l'ordre signifié la veille à Montbailly , prêtent de la vraisemblance à cette horrible accusation ; le malheureux est traîné ignominieusement dans un cachot , & l'Innocence habite le séjour des Scélérats.

• C'est bien ici que le Sage seroit quelquefois tenté de murmurer contre la Providence : car ces événemens désastreux ne sont point particuliers à notre Nation. Que la sagesse humaine est aisément en défaut ! Quoi ! sous un Gouvernement aussi sage , sous des Magistrats vigilans , dans un siècle aussi éclairé , chez le Peuple le plus humain , l'innocence ne seroit point à l'abri des flétrissures & de la mort ! Elle devrait donc craindre la loi qu'on établit pour la défendre ! Encore un coup , n'accusons point nos Magistrats ; souvent une dure

fatalité, & pour ainsi dire, une fausse évidence, les déterminent à frapper l'innocent malheureux. Je me rappelle à ce sujet une triste aventure. J'ignore les noms & les auteurs; je ne connois que le lieu de la scène: c'est Paris. Un passant est arrêté dans une rue, par une voix plaintive & mourante. Il se détourne & apperçoit un homme percé de part en part d'une épée, qui fermoit encore sa blessure. Imprudemment, & croyant peut-être pouvoir lui sauver la vie, il approche: le Guet passe, & le trouve retirant une épée sanglante du corps du mourant, qui rend aussitôt le dernier soupir. Ce malheureux, que sa pitié avoit perdu, traîné au fond d'un cachot, alloit périr honteusement; lorsqu'un des Juges ayant reconnu l'épée déposée au Greffe, s'avoua coupable du meurtre de cet homme avec qui il s'étoit battu en duel, & sauva la vie à l'Accusé.

Il est des cas sans doute que la loi n'a pu prévoir: la prudence des Magistrats ne doit-

elle pas suppléer à son silence , & avoir plus d'égard aux mœurs de l'Accusé ?

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

C'est une vérité frappante. Un honnête homme de trente ans devenu en un jour parricide ! Quelles preuves , quelle évidence ne faut-il pas pour la conviction d'un crime aussi invraisemblable ? Les Accusateurs doivent être ouïs sans doute ; mais les vertus de l'Accusé sont des témoins qu'il ne faut pas refuser d'entendre , & qui doivent balancer tout autre témoignage.

C'est malgré ce témoignage que Montbailly a été condamné comme parricide. Les tortures , ni la Religion n'ont pu lui arracher l'aveu d'un crime qu'il n'avoit pas commis. Il a subi son arrêt avec la fermeté la plus constante , au milieu de ses concitoyens , qui par leurs cris & leurs sanglots le proclamoient innocent.

Thérèse Danel attendoit la naissance du malheureux enfant qu'elle portoit dans son sein ,

pour marcher au supplice , quand une lumière tardive est venue éclairer l'innocence de Montbailly. Tandis que le Conseil d'Arras travailloit à la révision du procès , Thérèse Danel est devenue mère , & c'est au fond de son cachot qu'elle a voulu remplir tous les devoirs que ce titre lui imposoit. Elle y a nourri son enfant ; & l'espérance de le conserver sans flétrissure ne l'a point abandonnée. Enfin un arrêt , déterminé par des mémoires éloquens , & par la savante consultation de M. Louis , qui déclare la mère de Montbailly morte évidemment d'apoplexie , accorde à cette infortunée la seule réparation qui soit au pouvoir des hommes : la vie & l'honneur ; foible dédommagement , qui ne lui rendra ni sa santé , que la douleur a détruite , ni l'époux qu'elle a perdu. Tant il est vrai que l'homme ne peut jamais pousser aussi loin ses bienfaits , que son injustice ; tant il est vrai qu'il est des maux irréparables.





THÉRESE DANIEL

A EUPHÉMIE.

RECONNOIS à ces traits la main de ton amie
Apprends son infortune, ô ma tendre Euphémie!
Moi qui venois jadis te peindre chaque jour
L'image des plaisirs que m'accordoit l'Amour,
Parmi des Scélérats, aujourd'hui confondue,
Dans un cachot obscur, sur la paille étendue,
Je vais, à la clarté d'un pâle & noir flambeau,
Des plus affreux tourmens te tracer le tableau.
Dieu! quel fut mon bonheur, lorsqu'un Hymen prospère
M'offrit, dans mon Amant, un Bienfaiteur, un Père!
Hélas! ma pauvreté, dans des momens si doux,
Répondoit à mon cœur du cœur de mon Époux.
Qu'il est flatteur, grand Dieu, d'être aimé pour soi-même!
Je dois tout, me disois-je, oui, tout à ce que j'aime;
Chacun de mes plaisirs est un de ses bienfaits.
Plaisirs vains & trompeurs, éclipsés pour jamais!
Le souffle du malheur a détruit ce vain songe :

L'Injustice s'éveille; elle frappe, & me plonge,
Du faite du bonheur, au gouffre des revers;
Il ne me reste plus que la honte & des fers.
Je meurs. . . . Ah! garde-toi de soupçonner un crime,
Je meurs, de l'imposture innocente victime.
Écoute: de mon fort épuisant le courroux,
Je dois, sur l'échafaud, rejoindre mon Époux;
L'heure sonne; ah! dumoins que ma gloire, Euphémie,
Demeure toute entière au sein de mon Amie!

Il doit, ce triste jour, vivre en ton souvenir,
Ce jour, avant-coureur d'un plus triste avenir,
Où Dorval, mon époux, trouva dans la poussière,
Un cadavre hideux, sanglant. . . . c'étoit sa mère.
Dans ces affreux momens, je reçus tes adieux;
La loi de ton devoir t'arrachoit de ces lieux.
Ah! le fatal nuage, où dormoit la tempête,
Attendoit ces adieux, pour crever sur ma tête.

Tandis que mon Époux, en proie à ses tourmens,
Semble exhaler sa vie en longs gémissemens,
(Tu vas frémir d'horreur), quand sa douleur amère,
Par des pleurs, des sanglots, redemande sa mère,

Quand d'un bras furieux , il se meurtrit le sein ,
On l'accuse à grands cris d'en être l'Assassin ;
Ce Citoyen fidèle est un lâche , un perfide ,
Et du fils le plus tendre , on fait un Parricide ;
Moi-même , armant , dit-on , ce criminel Époux ,
Dans le flanc maternel , j'avois conduit ses coups.
La calomnie alors appelle la vengeance ;
Alors des fers du crime on charge l'innocence.
Nous marchons investis de farouches Soldats ;
Ah ! j'espérois du moins , qu'unis jusqu'au trépas ,
Nous ferions des tourmens l'horrible apprentissage ;
Mais dans la foule à peine on s'est fait un passage ,
Qu'on ravit mon Époux à mes embrassemens.
Que devins-je , Euphémie , en ces cruels momens !
Peins-toi le désespoir d'une Amante égarée ;
Vois ton Amie en pleurs , pâle , défigurée ,
Implorer vainement ces Tigres en courroux ,
Lever les mains au Ciel , tomber sur ses genoux ,
Se traîner dans la fange , & d'une voix mourante ,
S'écrier en frappant sa poitrine sanglante :
» Rendez-moi mon Époux. « Le trouble , la douleur
Me renverse à leurs pieds sans vie & sans couleur ,
Et l'ombre de la mort tombe sur ma paupière.

Mon âme à la douleur échapoit toute entière ,
Mes maux étoient finis ; que n'avez-vous, ô Cieux ,
D'une éternelle nuit enveloppé mes yeux !
Mais j'étois condamnée aux horreurs de la vie ;
On m'entraîne , & bientôt leur barbare industrie
Ouvre mes yeux encore aux clartés du soleil.
Quelle clarté funeste , & quel affreux réveil !
Qu'offre-t-il à ma vue ? une caverne impure.
Dans ce mortel repaire , effroi de la Nature ,
A travers des barreaux, croisés trois fois entr'eux ,
Le jour arrive à peine en rayons ténébreux ;
Du crime & du malheur la voix plaintive & sombre
S'y mêle au bruit des fers, retentissans dans l'ombre ;
Le lieu semble ajouter aux horreurs de mon sort ,
Et j'y trouve un tombeau , sans y trouver la mort.

Pour arracher l'aveu d'un crime imaginaire ,
Le Sénat cependant s'assemble, délibère ,
Et dans de longs discours cherche à nous égarer.
Notre âme, sans effroi , se laissoit pénétrer :
Et nos divers aveux , confondant leur adresse ,
Sans être concertés , se répondoient sans cesse.
Mais enfin de vains bruits semés par la terreur ,

Des soupçons, qu'enfanta l'imposture ou l'erreur,
Et d'un vil intérêt la perfide apparence,
Sur trente ans de vertus, emportent la balance.
On croyoit voir sa mère, ou son ombre en courroux,
Comme son assassin, dénoncer mon époux;
L'arrêt est prononcé. La victime innocente,
Fait entendre à son Juge une voix impuissante,
Leve les mains au Ciel, & s'avance au trépas.

Époux infortuné! je vais suivre tes pas:
Permits, (j'en ai besoin) permits qu'à ma mémoire,
De tant de fermeté je retrace l'histoire;
Et que de ton trépas le cruel souvenir
Nourrisse ma constance, & m'apprenne à mourir.

Ni l'aspect des Bourreaux, qui veillent sur leur proie,
Ni leur sombre appareil, ni leur brutale joie,
Ni du Peuple attroupé l'importune rumeur,
Rien ne trouble son front; la paix est dans son cœur.
Sous les portes du Temple, on conduit la Victime:
Et l'on veut, quand son cœur est étranger au crime,
Que sa bouche confesse un lâche assassinat,
Et satisfasse au Ciel, à son Prince, au Sénat.

Au nom de Parricide , il s'indigne & s'écrie :

- » O mon Roi , je voudrois mourir pour ma Patrie ;
- » Dieu , pardonne : souvent j'ai transgressé ta Loi ;
- » Juges , qui m'immolez , n'attendez rien de moi :
- » Je ne suis point coupable. O vous , vous que j'atteste ,
- » O mes Concitoyens , dût leur rage funeste
- » Me dévouer encore à des tourmens nouveaux ,
- » Dût leur farouche haine éterniser mes maux
- » Je ne suis point coupable. « Un Prêtre qui l'assiège ,
- L'appelle à haute voix , impie & sacrilège ;
- Au nom d'un Dieu vengeur , il parle , il tonne en vain :
- » Mais vous , lui répond-il , avec un front serein ,
- » Vous Ministre sacré de notre Loi suprême ,
- » Qui voulez me forcer de mentir à Dieu même ,
- » Lorsqu'à son Tribunal nous ferons tous jugés ,
- » Vous chargez-vous du crime , où vous m'encouragez ?

Aux pieds de l'échafaud , il arrive en silence ;
 Sur cet affreux théâtre , intrépide , il s'élançe ;
 Je frissonne , Euphémie ; ô constance ! ô vertu !
 Il voit , autour de lui , tout un Peuple abbattu ,
 Il entend ses sanglots , il voit couler ses larmes ,
 Et reste cependant tranquille & sans allarmes

Ma main tremble , s'arrête , & mon cœur ulcéré ,
Par cette horrible image est encor déchiré.
Si la mort , par degrés , moissonnant ses années ,
Eût enfin dans mes bras tranché ses destinées ,
Tu fais quel désespoir auroit frappé mon cœur ;
Juge de mes transports , juge de ma douleur ,
Lorsque ce tendre Époux , en proie à l'injustice ,
Expira dans l'horreur du plus honteux supplice.

Eh ! que faisois-je alors dans ces affreux cachots ?
Je souffrois loin de lui ses tourmens & mes maux ;
Le plus léger murmure , à travers les ténèbres ,
Sembloit me rapporter ses cris lents & funèbres ;
Quand sous mes yeux s'élève , en tourbillons errans ,
La cendre.... ô Dieu ! sa cendre abandonnée aux vents.

Tremblez , Juges cruels , tremblez , je vis encore.
Au retour de la nuit , au lever de l'aurore ,
Je veux , en accusant votre arrêt criminel ,
Réveiller la vengeance au sein de l'Éternel.
Vous triomphez trop tôt. Mon dernier jour se lève ,
Et déjà de la mort je vois briller le glaive ;
Déjà , pour contempler mon horrible trépas ,

Vers le lieu des tourmens, vous marchez à grands pas ;
Tremblez : Dieu peut encore , il peut , ouvrant l'abîme,
Y plonger l'Oppresseur & sauver la victime.
Quand Thémis a reçu vos sermens solennels ,
Avez-vous donc promis d'égorger les Mortels ?
Si le Ciel vous remet ses droits & son tonnerre ,
Est-ce pour opprimer , ou pour venger la terre ?
Etes-vous des humains ou Juges ou bourreaux ?
Le glaive dont Thémis arma ses tribunaux ,
Frappe-t-il au hazard le crime & l'innocence ?
Cruels , qu'avez-vous fait ? L'invincible évidence
Ne prouveroit qu'à peine un si noir attentat :
C'est le dernier forfait du dernier Scélérat.
Si parmi vous encor la Nature réside ,
Ah ! s'il s'y trouve un fils , croit-il au parricide ?
Quoi ! l'on veut que Dorval , Citoyen vertueux ,
Ami vrai , tendre époux , & fils respectueux ,
Devenu tout-à-coup barbare & sanguinaire ,
Ait plongé le poignard dans le sein de sa mère !
Il faut , avant de croire à de telles noirceurs ,
Convaincre l'accusé de crimes précurseurs ,
Lui prouver des forfaits entassés dès l'enfance ,
Un naturel féroce , une aveugle licence ;

Oui , s'il existe un fils , dont le bras forcené
Puisse répandre ainsi le sang dont il est né ,
Il faut , pour le juger , que témoin nécessaire
Le Juge ait vu son bras dans le flanc de son père.
Et vous nous condamnez sur des bruits incertains !
Et l'arrêt est dicté par des indices vains !
Fléaux des Criminels , qui punira vos crimes ?
Nous , Calas & Sirven , & tant d'autres victimes ;
Quand Dieu nous verra tous autour de lui rangés .
Nous jugerons alors ceux qui nous ont jugés ;
Et le Juste une fois , comme l'Être suprême ,
Pourra frapper sans crime , & se venger lui-même.

O ma chère Euphémie ! après tant de malheurs ;
Pourrois-tu soupçonner de nouvelles douleurs ?
Hélas ! tes yeux encore ont des pleurs à répandre.
Je surpris à Dorval ; frémis ! tu vas apprendre
Quel revers suspendit mon arrêt prononcé.
Je suis mère , Euphémie : ah ! l'aurois-tu pensé ,
Qu'un jour ce nom si cher deviendrait mon supplice !
Dans mes flancs vit un fils , qu'a flétri l'injustice ;
Quand ses yeux s'ouvriront à l'astre qui nous luit ,
Les miens se fermeront dans l'éternelle nuit.

Quoi ! votre rage encor n'est donc pas assouvie ?
Cruels ! en m'enlevant un époux & la vie,
Cette soif de mon sang n'avoit pu s'étancher ;
Triomphez ; il vous reste un fils à m'arracher.
Eh ! quoi ! de mes tourmens quand la mort me délivre,
Déjà couvert de honte , un fils doit me survivre !
Un fils ! . . . Ciel ! dans mon sein , je le sens tressaillir ;
Pressent-ils les malheurs qui doivent l'assaillir ?
Est-il , avant d'atteindre aux portes de la vie ,
Soumis à la douleur ainsi qu'à l'infamie ?
Né dans les flancs obscurs d'un lugubre caveau ,
La pierre où je m'étends , sera donc son berceau !
Sur la terre jetté , rebut de la Nature ,
De cités en cités , errant à l'aventure ,
Un jour il apprendra , par la voix des Mortels ,
Nos crimes supposés , nos malheurs trop réels ;
Il croira tout , peut-être il maudira sa mère
Achevez , inhumains ! terminez ma misère ;
Frappez : il est mon fils ; qu'il partage mon sort ;
Qu'il passe , en un moment , du néant à la mort . . .
Mais il n'est point coupable ; eh ! le suis-je moi-même ?

Que dis-tu , Malheureuse ? O Dieu , que je blasphème !

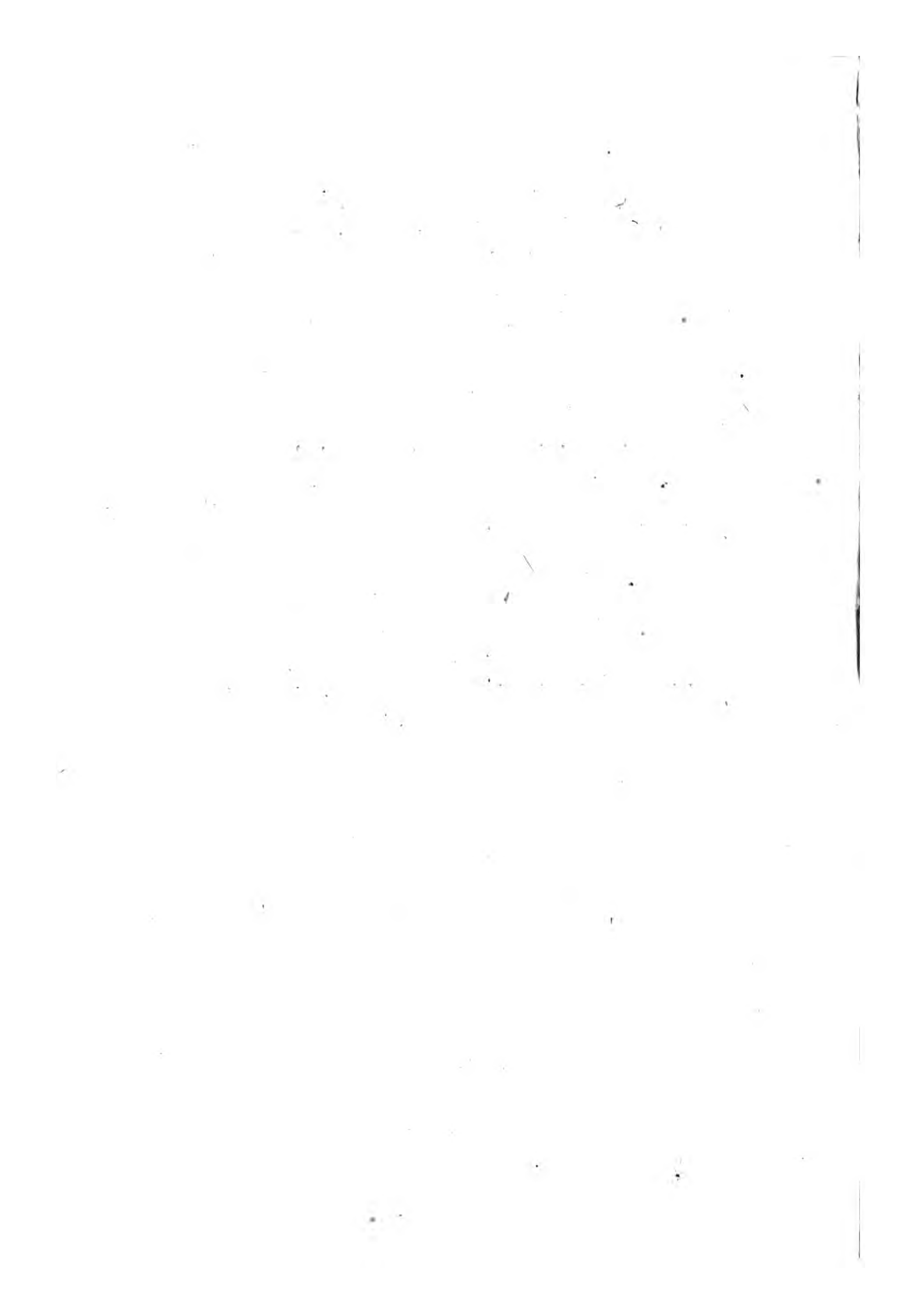
Tu me vois à tes pieds : pardonne des transports
Qu'ont expié déjà de trop justes remords.
Je goûtois le bonheur , je l'ai perdu sans crime :
Tu le fais , ô mon Dieu , l'Injustice m'opprime,
Et du lit nuptial me traîne à l'échafaud ;
Mais si j'espère en toi , du fond de mon cachot,
Et si tu dois encore un prix à mon courage ,
Ce prix est à mon fils , qu'il soit son héritage.
Innocente envers l'homme , & coupable envers toi ,
Grand Dieu , je fus souvent indocile à ta loi ;
Mais cet infortuné , proscrit dès sa naissance ,
Dans mon sein criminel , garda son innocence.
Hélas ! s'il doit survivre aux horreurs de mon sort ,
Écarte loin de lui la honte de ma mort ;
Que ce fils (ô Nature ! ô douleur trop amère !)
Ignore , s'il le faut , jusqu'au nom de sa mère.
Si de fiel enivrés , de lâches Ennemis
Le font rougir un jour du titre de mon fils ,
Qu'au fond de leur palais leur langue desséchée ,
Par un soudain prodige , y demeure attachée.
Réserve le mépris à l'homme criminel ;
Mais sur cet Orphelin jette un œil paternel ;
Oui , je sens dans mon cœur renaître l'espérance ;

'Appui des Innocens , tu prendras sa défense ;
Et s'il fuit pour jamais de ce funeste lieu ,
Il trouvera par-tout sa Patrie & son Dieu ,
Son père ne vit plus ; on lui ravit sa mère ;
Mais il n'a rien perdu , si tu lui fers de père.



LETTRE

LETTRE
DU
POÈTE SIMONIDES,
SUR LA MORT DE SON AMI.



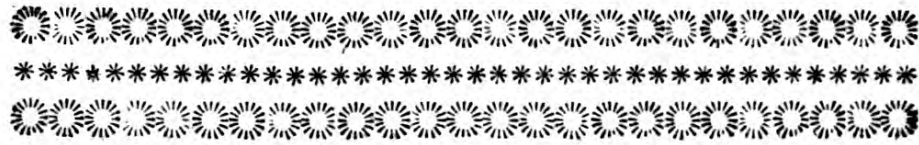
ON ne doit pas s'attendre à être vivement affecté par la lecture de la Lettre suivante. C'est un Poëte guerrier qui parle, & j'ai mis dans sa bouche un langage poëtique & figuré, moins propre, je crois, à attendrir, surtout auprès du commun des Lecteurs. Je m'étois douté de l'effet, avant de commencer l'ouvrage, & je m'en suis convaincu, après l'avoir fini. Il ne faudroit pas que tout ce qu'on nomme *héroïde* fût écrit du style de celle-ci; la lecture, je crois, en deviendroit fatigante. J'étois même décidé à la garder dans mon porte-feuille; mais un ami, dont j'estime beaucoup les talens & le suffrage, m'a invité à la faire paroître. L'amour-propre est facile à persuader en pareil cas; j'ai cédé, & l'ouvrage a été livré à l'impression. Heureusement il n'est pas de bien longue haleine.

Cette Lettre a été faite il y a deux ans.

Je lisois dans la Traduction de M. Huber ; une espèce d'héroïde de M. Busch, fort longue & fort redondante, mais où je trouvai de très belles choses. Il me prit envie d'en imiter quelques morceaux ; je m'emparai des idées mères, & j'en composai la pièce qu'on va lire. J'ai pris pour mon héros le Poète Simonides*, que je suppose avoir vu périr son ami, en combattant à ses côtés. Ce n'est pas ici une traduction, ni même une imitation ; mais je dois en faire l'hommage au Poète Allemand, à qui je dois ce qu'il y a de plus frappant dans mon ouvrage.

* Simonides, né à Céos, île de la mer Égée, contemporain de Darius fils d'Hystaspes, excella surtout dans l'épigramme. On n'a que des fragmens de ses Poésies.





L E T T R E

DU POËTE SIMONIDES;

SUR LA MORT DE SON AMI,

Écrite du Champ de Bataille.

OUI, cher Phinès, j'échape au Démon des combats,
Le sort a suspendu l'arrêt de mon trépas;
Mais Dieux! qu'en m'épargnant, sa pitié fut cruelle!
J'ai vu de nos guerriers l'exemple & le modèle,
Le plus juste Héros, qu'ait opprimé le Sort,
Le meilleur des amis, Leucharis. . . . il est mort.
De ses débiles mains, j'ai vu tomber les armes;
La terre a bu son sang; il n'est plus, & mes larmes,
Sur son tombeau muet, le réclament en vain.

Pleure, pleure, Phinès! un guerrier inhumain
Nous ravit ce Héros, si cher à notre enfance;
Il nous livre au tourment d'une éternelle absence:

Nous n'avons plus d'ami ; ses yeux , où la candeur
Peignoit à nos regards les vertus de son cœur ,
Sa bouche , où respiroient la tendresse & la joye ,
Son cœur . . . , tout Leucharis à la mort est en proye.

Rien n'est donc permanent dans ce vaste Univers !
Les graces , le vertus , & les talens divers ,
Tout , au gré du hazard , s'enferme dans la tombe !
Quoi , jouet d'un moment , l'homme s'élève & tombe !
Et nos biens & nos maux incertains & flotans
Errent abandonnés sur le fleuve du Tems !
Ah ! le malheur au moins , en frappant l'opulence ,
Au Riche dépouillé laisse encor l'espérance ;
Le bien qu'on lui ravit , lui peut être rendu ;
Mais comment retrouver l'ami qu'on a perdu ?
Cher Phinès , si la paix dans tes bras me ramène ,
Sans cesse autour de nous notre vue incertaine
Cherchera Leucharis ; & de nos tristes yeux
Couleront lentement des pleurs silencieux.
Vains regrets ! insensible à nos plaintes amères ,
Le Ciel ordonne aux vents d'emporter nos prières. !]

O sage Patriote ! ô vertueux Guerrier !

Ton cyprès funéraire est un nouveau laurier ;
Tu descends au tombeau , couronné par la gloire ,
Et ton sang d'Hiéron * cimente la victoire ;
Mais pardonne aujourd'hui ce tribut de douleurs ;
Ah ! pardonne , ô Héros , si je verse des pleurs
Sur l'honneur que ton bras assure à ma Patrie !
Il m'est vendu bien cher ! c'est au prix de ta vie.

Phinès , quand Hiéron , armé pour les combats ,
Vers les Carthaginois fit marcher nos soldats ,
Tu l'as vu , d'une main à lui plaire occupée ,
Aux mains de Leucharis remettre son épée ;
Vois mourir ton Ami de la mort des héros.

Déjà le jour naissant exiloit le repos ,
Et des peuples entiers , à sa clarté nouvelle ,
Alloient bientôt chercher une nuit éternelle.
Je traverse les rangs du Soldat endormi ,
Et je cours dans sa tente embrasser mon ami :
» Approche , me dit-il , le jour qui vient de naître ,
» Cher Ami , de nos jours est le dernier peut-être ;

* Simonide a vécu à la Cour d'Hiéron , Roi de Syracuse.

» Prononçons nos adieux. Un noir pressentiment
» Crie au fond de mon cœur : c'est ton dernier moment.
» Si le fer doit ici moissonner ma jeunesse,
» Sans crime j'ai vécu , je mourai sans foiblesse.
» Va , l'horreur du trépas est le fruit du remord ;
» Sous un masque effrayant , il nous offre la mort ,
» Mais on quitte sans peine une innocente vie.
» Adieu ; si la lumière en ce jour m'est ravie,
» La mort m'aura vaincu , sans m'avoir ébranlé ;
» Mais j'avois des amis , mes larmes ont coulé.
A ces mots , cher Phinès , dans mes bras , il s'élançe,
Et nous mêlons nos pleurs dans un morne silence.

Mais le jour plus ardent frappe l'œil des Soldats,
Et dans l'air retentit le signal des combats.
A sa voix , un frisson rapide , involontaire ,
Du plus lâche guerrier , passe au plus téméraire ;
Les champs sont hérissés de bataillons nombreux ;
Le fer brille , & par-tout un bruit tumultueux
Se prolonge , en roulant , dans les vastes campagnes.

A peine le soleil , du faite des montagnes ,
Avoit jusqu'à nos pieds étendu ses rayons ,

A peine encourageant nos divers bataillons ,
 Les chefs faisoient tonner l'éloquence guerrière ;
 Quand un nuage épais , du sein de la poussière,
 S'élève, accourt, s'entr'ouvre, & montre à nos regards
 De l'Ennemi rangé les flotans étendards.
 Nous courons, nous volons, & nos cris se confondent ;
 Les fleches dans les airs en sifflant se répondent
 O Phinès ! du Guerrier tu connois les fureurs ;
 Je ne te peindrai point cette scène d'horreurs.
 Tremblante & désolée , à cette horrible image ,
 L'Humanité gémit , & voile son visage.

L'Ennemi plus nombreux, vainqueur de toutes parts,
 Ravit à Leucharis l'un de ses étendards ;
 Leucharis furieux s'élance , & le carnage,
 Au milieu de leurs rangs , ouvre un large passage ;
 Son bras paroît armé de la faux du trépas.
 Je vole ; ses périls m'entraînent sur ses pas.
 Bientôt vers l'étendard son courage le guide ;
 Il le saisit , l'enlève , ô triomphe perfide !
 Un trait , par le hazard & les vents emporté ;
 Vole, l'atteint , j'arrive, il tombe à mon côté ,
 Il tombe, & du Soldat le courage chancelle ;

L'Ennemi s'est armé d'une audace nouvelle,
 Nos bataillons rompus succombent ; & je voi
 La terreur & la mort errer autour de moi.

Ma raison m'abandonne , & la rage m'inspire :
 Compagnons, m'écriai-je , il n'est plus, il expire ;
 Vos frères foudroyés tombent de toutes parts ;
 Les voyez-vous , amis, sur la poussière épars ?
 Vengez-vous , vengez-moi. Furieux, intrépide,
 Je m'élançe & j'entraîne un bataillon rapide.
 Leucharis n'étoit plus ; affamé de trépas ,
 Je voulois le venger , & mourir dans ses bras.
 Ainsi que ma douleur , ma fureur est extrême,
 Inutiles efforts ! cent fois, malgré moi-même,
 La mort inexorable a respecté mes jours ,
 Et détourné sa faux , que je cherchois toujours ;
 Par-tout , près du danger , j'ai rencontré la gloire,
 Et j'ai, sous nos drapeaux, enchaîné la Victoire.

Je cours à Leucharis, pour la dernière fois :
 Ses yeux appésantis s'entr'ouvrent à ma voix ,
 Et me tendant à peine une main défaillante,
 Il arrache ces mots de sa bouche mourante :

» Embrasse nos amis; que je vive en leurs cœurs ;
 » J'expire, c'en est fait; mais nous sommes vainqueurs....
 Sa langue par trois fois cherche en vain la parole,
 Il pousse un long soupir, & son âme s'envole.

Tel mourut, ô Phinès, ce guerrier généreux.
 Je frappe en vain les airs de mes cris douloureux ;
 Maudissant les combats & leur gloire homicide,
 J'arrose de mes pleurs son corps froid & livide.
 Tantôt ma voix, docile à mes vœux superflus,
 Demande, appelle envain cet ami qui n'est plus ;
 Et tantôt prodiguant l'injure & le blasphême,
 J'accuse ma Patrie & l'Arbitre suprême;
 Mais un couple guerrier, sensible à mon malheur,
 M'entraîne dans ma tente, où me fuit la douleur.

Quel est donc, ô Mortels, notre aveugle furie !
 Cruels, c'étoit donc peu des tourmens de la vie !
 Il falloit, unissant les forfaits aux revers,
 Inventer des poignards, des supplices, des fers !
 Soyez bénis sans cesse en vos tombes glacées,
 Vous, dont l'heureux génie éclaira nos pensées,
 Et des Arts bienfaisans nous ouvrit le chemin !

Soyez bénis , ô vous , dont l'innocente main ,
Pour féconder la terre encor vierge & stérile ,
Sut façonner en foc un métal inutile ,
Traversa de sillons les arides forêts ,
Et d'un or ondoyant revêtit nos guérets !
Mais toi , qui le premier , sanguinaire & perfide ,
Forgeas pour la vengeance une épée homicide ;
Puisse un remord vengeur s'ériger en bourreau ,
Et te poursuivre encor dans la paix du tombeau !
Puisse ton nom flétri recueillir d'âge en âge
Les malédictions , le mépris & l'outrage !

Oh ! combien de guerriers sur la plaine étendus !
De morts & de mourans entassés , confondus !
L'astre , dont les rayons éclairaient le carnage ,
Le soir , enveloppé d'un funèbre nuage ,
Semble vers l'occident s'enfuir avec horreur ,
Et son noir crépuscule imprime la terreur.
Bientôt sur l'horizon traînant ses voiles sombres ,
La nuit , du haut des airs , précipite les ombres ;
Bientôt le voyageur des prochaines cités ,
Marchant vers des sentiers connus & fréquentés ,
Vers ces lieux , où les vents de leur bruyante haleine

Balançoient les épis vacillans dans la plaine,
Égaré tout-à-coup parmi des corps sanglans,
Surpris, épouvanté, sur ses genoux tremblans
Reculé; & la terreur, avec des cris funèbres,
Sans cesse le poursuit errant dans les ténèbres.

Cependant, ô Phinès, je reviens en ces lieux
Chercher de Leucharis les restes précieux.
Un invincible effroi courant de veine en veine,
Me frappe, & malgré moi, haletant, hors d'haleine,
Les cheveux hérissés, & le corps chancelant,
Dans ces champs de la Mort, je me traîne à pas lent.
Quel immense tombeau! là, fière de ses crimes,
La Mort, sous mille aspects, étale ses victimes.
A côté des Vaincus, les Vainqueurs massacrés;
Sur des hommes mourans, les chevaux expirés;
Des têtes loin du tronc, de blessures couvertes;
Des yeux mornes, éteints, des levres entr'ouvertes,
Où la prière en vain, vers le Ciel s'élançant,
Demeura suspendue & mourut en naissant;
Là, plus d'un corps glacé, dont l'horrible visage
Garde empreintes encor la douleur & la rage;
Un autre ici tombé, sous un bras assassin,

Ronge un tronçon de glaive , enfoncé dans son sein,
Ainsi de Leucharis mon œil cherche la trace ;
Entouré d'ennemis , qu'immola son audace ,
A mes regards enfin paroît son corps sanglant ;
Sur lui, j'étends à peine un bras foible & tremblant ,
J'unis ma bouche ardente à ses levres glacées ,
Et bientôt de mes mains, autour de lui pressées,
Je ravis à la plaine un si triste fardeau ;
Je le ravis, hélas ! pour le rendre au tombeau.
Alors tous ses amis, qui n'ont pu le défendre,
Apportent le tribut des pleurs dûs à sa cendre ;
Pareil aux marbres vains, funèbres ornemens,
Que l'Art a figurés autour des monumens,
Par l'excès des douleurs, chacun morne & tranquille,
Le contemple en silence, & demeure immobile.

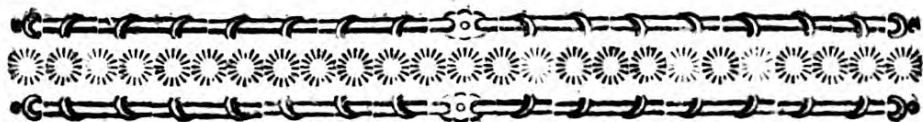
Ah ! malheureux guerrier , toi , que les loix du sort
Condamnerent , hélas ! à lui donner la mort !
Si tu savois quel cœur tu choisis pour victime ,
Tu croirois ton triomphe acheté par un crime ;
Tu maudirois l'instant , où le sang des Guerriers,
Pour la première fois, arrosa tes lauriers.
Leucharis , si ton cœur avoit pû le connoître,

Sans doute aimé par toi , t'auroit aimé peut-être ,
Ton cœur suivroit son cœur , & tu vivrais enfin
L'ami de ce Héros dont tu fus l'assassin.
Son assassin ! ah ! Dieux ! voilà donc ton ouvrage !
Peut-être nul effroi n'a troublé ton courage ,
Quand ton bras de sa vie éteignit le flambeau.
Il est une Patrie , au-delà du tombeau ,
Où les Rois, dépouillant la fierté souveraine,
Jamais à leurs Sujets ne commandent la haine ,
Où nous verrons enfin le Soldat expiré
Embrasser l'Ennemi , qu'il avoit massacré !
C'est là , si comme lui , vertueux , magnanime ;
Tu meurs , de ta Patrie honorable victime ,
C'est là , que libre enfin d'un aveugle courroux ,
Tu connoîtras le cœur , qu'avoient percé tes coups.

Mais déjà , plus terrible & jaloux de mes larmes ,
Le Démon des guerriers s'éveille au bruit des armes ;
Il m'appelle aux combats & peut-être à la mort.
Si bientôt par moi-même averti de mon sort ,
Tu n'apprends, cher Phinès , ma vengeance & ma gloire,
Si tu ne me revois , suivi de la victoire ,
Dis : il n'est plus sans doute ; en ce fatal instant ,

Au sein de Leucharis , il repose , il m'attend.
Oui ; nous pourrons un jour & le voir & l'entendre ,
La Mort nous l'a ravi , la Mort doit nous le rendre.
Eh ! pourrions-nous , sans lui , retrouver le bonheur ?
Notre vie est changée en exil de douleur ;
Viens , pleurons sur la tombe , où repose sa cendre ;
Ah ! bientôt , cher Phinès , puissions-nous y descendre !
C'est là que l'homme enfin cesse de soupirer ;
Et l'on n'a , chez les morts , plus d'amis à pleurer.





LE CONSUL VILLARS, (*)

P O È M E.

T o t , sans qui pour jamais, dans l'ombre de l'oubli ,
 Le nom des Demi-Dieux seroit enseveli ,
 Muse , cueille un laurier , dont l'éternel feuillage
 Puisse , au front d'un Mortel, refleurir d'âge en âge ;
 Vole , & viens couronner le sensible Villars.
 Sans arborer jamais de sanglans étendards ,
 Il osa , prodiguant sa fortune & sa vie ,
 Résister à son Roi , pour sauver sa Patrie.

Longtems le fanatisme, embrâtant nos climats ,

* Quand l'ordre du massacre de la St. Barthelemy arriva dans Nîmes , Villars , l'un des Consuls de cette ville , loin de le faire exécuter , rassembla les deux partis & les exhorta à la concorde. Ce trait sublime est peu connu , & m'a paru digne de l'être. Je crois que Villars doit être distingué , même parmi ceux de ses contemporains , que des refus magnanimes dans les mêmes circonstances ont justement immortalisés.

Avoit livré la France au Démon des combats ;
Quand s'armant à la fin d'une amitié perfide ,
Charles * , qu'empoisonnoit une Reine homicide ,
Aux Enfants de Calvin feignit de pardonner ,
Et leur tendit les bras , pour les assassiner.
Déjà l'ordre du Prince a pros crit l'Hérétique ;
Dans l'ombre de la nuit , par-tout le fanatique
Doit prendre sur l'autel des poignards consacrés ,
Pour offrir à son Dieu ses frères massacrés.
O Nîmes ! lieux chéris , où ma foible paupière ,
Pour la première fois , s'ouvrit à la lumière !
Quoi ! depuis tant d'hivers , abreuvé de ton sang ,
Le fanatisme encor va déchirer ton flanc !
Le généreux Villars , ce Consul tutélaire ,
A-t-il en vain pour toi des entrailles de père ?
A cet ordre fatal , il recule d'effroi :
Dois-je , en obéissant , deshonorer mon Roi ,
Dit-il ? Roi malheureux , que la vengeance égare !
S'il faut être en ce jour , ou rebelle , ou barbare ,
Dois-je au sein de son peuple enfoncer le couteau ,
Et , pour vivre en sujet , m'ériger en bourreau ?

(*) Charles neuf.

Non; s'il lui faut du sang, qu'il m'envoie au supplice;
Je serai sa victime, & non-pas son complice.

Il rassemble aussitôt & Sectaire & Romain;
Mais avant d'annoncer cet arrêt inhumain,
Il veut, par les ressorts d'une sage éloquence,
Éteindre en tous les cœurs la soif de la vengeance:
» Citoyens, leur dit-il, ô mes concitoyens!
» Nous verra-t-on sans cesse, homicides Chrétiens,
» Armer la piété, la changer en furie?
» Quoi! la Religion prescrit la barbarie!
» Ne peut-elle, excusant ou plaignant nos erreurs,
» Diviser nos esprits, sans désunir nos cœurs?
» Et toujours de nos maux artisans déplorables,
» Serons-nous à la fois malheureux & coupables?
» A peine, dans nos murs, nos pas ont effacé
» Les vestiges du sang, que nous avons versé.
» Nos champs fument encor du meurtre de nos frères;
» A peine ils sont éteints, les flambeaux funéraires,
» Qui suivoient au cercueil leurs restes en lambeaux;
» Leur cendre est tiède encore au sein de leurs tombeaux.
» Ah! de ces jours d'horreur l'image retracée
» Revient en ce moment effrayer ma pensée.

- » Je vois les deux partis opprimés , oppresseurs ,
 - » Au nom d'un Dieu de paix , signaler leurs fureurs ;
 - » Des Prêtres attacher , par un zèle perfide ,
 - » La couronne des Saints au front de l'homicide ;
 - » L'ami , le glaive en main , fondre sur son ami ;
 - » Le frère , sur le frère en son lit endormi ;
 - » Le fils , pour apaiser la céleste colère ,
 - » Offrir sur les autels la tête de son père ;
 - » Et partout les humains , victimes ou bourreaux ,
 - » Étonner les enfers par des crimes nouveaux ;
 - » Je vois (nuit de douleur , nuit sombre & désastreuse !)
 - » D'un puits * vaste & profond l'enceinte caverneuse
 - » Comblée en un moment de mourans entassés ,
 - » Et le sang , qui jaillit des cadavres pressés ,
 - » Sur les bords , à grands flots , couler & se répandre .
 - » O crime ! ô nos neveux , vous ne pourrez l'entendre ,
 - » Sans qu'un torrent de pleurs obscurcisse vos yeux ,
 - » Sans maudire cent fois vos féroces ayeux !
- » Eh ! quel homme eut jamais le droit d'être barbare ?

(*) Ce puits comblé de morts est un fait attesté par l'histoire & par la tradition.

- » Si l'un des deux partis & s'aveugle & s'égare,
- » Inhumains, si ses yeux refusent de s'ouvrir,
- » Parlez, qui vous donna le droit de le punir ?
- » Répondez-vous au Ciel des erreurs de la Terre ?
- » Aveugle intolérant, l'arbitre du tonnerre,
- » Dieu souffre l'Hérétique ; il est moins irrité
- » Par son aveuglement, que par ta cruauté.
- » Penses-tu qu'à l'erreur il préfère le crime ?
- » Et ta foi rendra-t-elle un forfait légitime ?
- » Que dis-je ? crains le Ciel, que tu crois protéger,
- » Tu méconnois ton Dieu, si tu veux le venger.
- » Oui, j'en atteste ici sa loi que je révère,
- » Quiconque aime son Dieu, chérit toujours son frère.
- » O mes Concitoyens ! quoi ! de saintes fureurs,
- » A cette volupté pourroient fermer vos cœurs ?
- » Vous pourriez, de vos maux devenus les complices,
- » D'un amour fraternel ignorer les délices ?
- » Non ; de vos yeux, amis, je vois couler des pleurs ;
- » Un remord vertueux est entré dans vos cœurs ;
- » C'est Dieu qui fait parler la voix de la nature ;
- » Jurez tous à ce Dieu, qui punit le parjure,
- » Que la religion, par un zèle inhumain,
- » Ne vous mettra jamais les armes à la main,

» Et qu'on ne verra plus, dans l'enceinte où nous sommes,
 » Le Chrétien, pour son Dieu, verser le sang des hommes.

Des cris frappent les airs ; il s'arrête & soudain
 Les Enfans réunis de Rome & de Calvin,
 Levent les mains au Ciel vers l'Arbitre suprême,
 Et prenant à témoin ce Dieu, Villars lui-même,
 Abjurent les fureurs d'un zèle intolérant.

Dans les bras l'un de l'autre, ils courent en pleurant ;
 La voûte retentit des noms d'ami, de frère ;
 Tous les cœurs pénétrés d'un remord salutaire,
 Ont juré de s'aimer ; & leurs tendres sermens
 Trois fois sont confirmés par leurs embrassemens.

Le vertueux Villars contemple son ouvrage,
 Et les pleurs cependant inondent son visage :

» Quel spectacle, dit-il ! ô mes Concitoyens !
 » Je reconnois vos cœurs & Français & Chrétiens.
 » Dieu reçoit vos sermens ; mais combien sa colère
 » A d'un emploi funeste armé mon ministère !
 » Cette heureuse amitié, qui vient de vous unir,
 » Ces doux épanchemens, je dois vous en punir,
 » Et brisant à jamais le nœud qui vous enchaîne,
 » Abandonner vos cœurs au tourment de la haine.

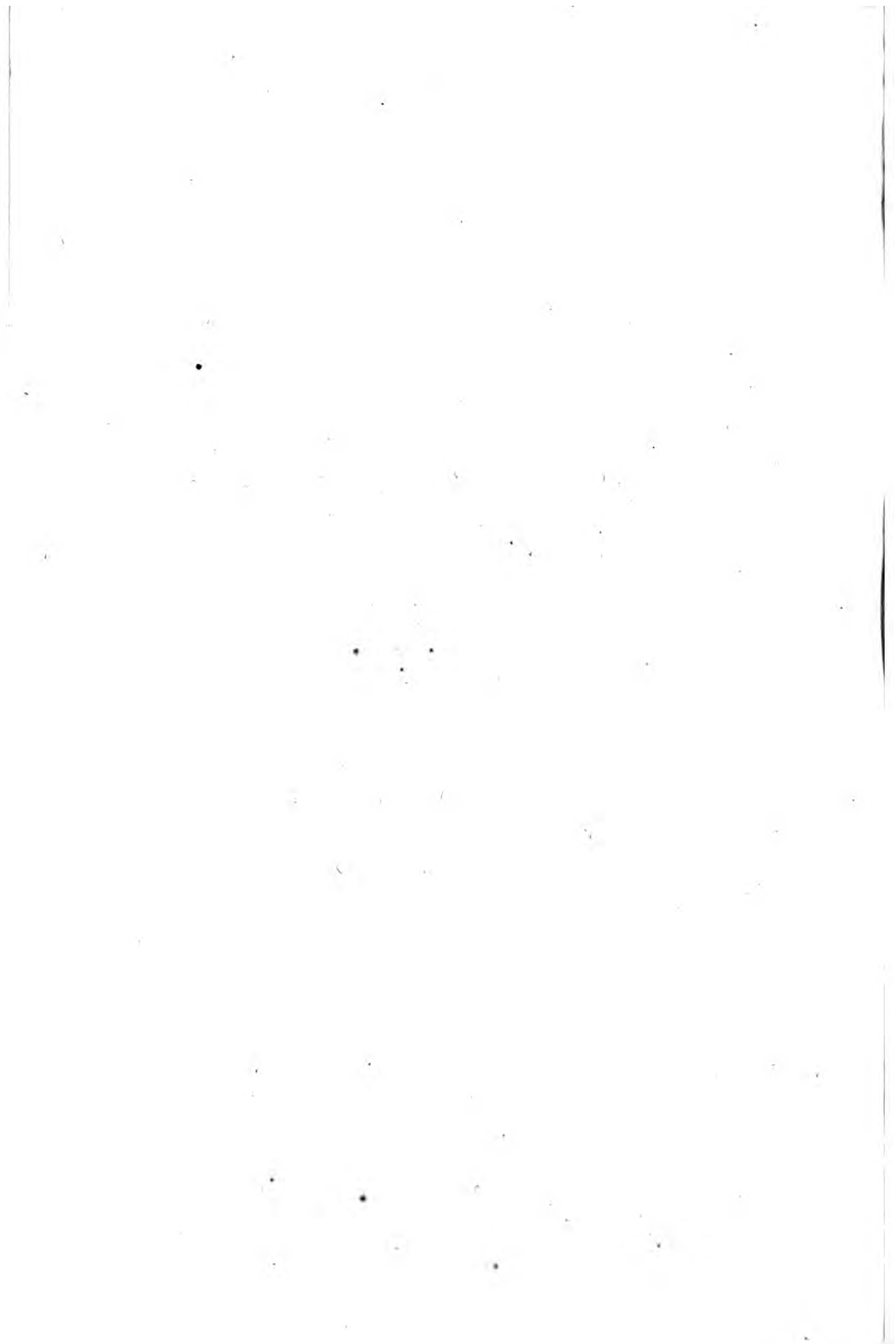
- » Le Monarque séduit s'est armé contre vous ;
- » Voici l'Arrêt fatal qu'a lancé son courroux :
- » Il faut, quand le sommeil, conduit par la nuit sombre,
- » Tiendra le Calviniste enfermé dans son ombre ,
- » Que femme, enfant, vieillard, par nous assassinés. . .
- » Vous frémissez, Amis, & vos cœurs indignés. . . .
- » Non, vous ne serez point criminels & parjures ;
- » Vous n'irez point, ardens à r'ouvrir vos blessures,
- » Offrir à votre Roi le sang de ses Sujets.
- » Lui-même, détestant ses barbares projets,
- » Vous puniroit bientôt de votre obéissance ;
- » Mais il est votre Roi, respectez sa puissance ;
- » Son crime est une erreur ; un père malheureux,
- » En immolant ses fils, est plus à plaindre qu'eux.
- » Peuple, chacun de vous lui doit un cœur fidèle ;
- » Mais moi, qu'à ses desseins il éprouve rebelle,
- » Moi, qui veux épargner, en éludant sa loi,
- » Des maux à mon pays, un forfait à mon Roi,
- » J'attendrai son arrêt ; & s'il me sacrifie,
- » Amis, je meurs content, j'ai sauvé ma Patrie.

Il dit. Vers ses foyers il s'avance en vainqueur ;
Tout un peuple le fuit ; jamais triomphateur

D'une si noble pompe a-t-il reçu l'hommage ?
Son nom , béni cent fois , vole sur son passage.
Ce ne font plus ces cœurs avides de forfaits ;
Tous ces Concitoyens ne forment désormais
Qu'une religion auguste & volontaire,
Qu'une famille enfin dont Villars est le père.
Il voit le fanatisme à ses pieds abbattu.
Sur le cœur des humains , que ne peut la vertu ?
Un seul homme à son gré maîtrise un peuple immense.
La nuit vient , l'heure sonne , & tandis que la France
Voit ses enfans contre elle aiguïser leurs poignards ,
Tandis que son sang coule autour de tes remparts ,
Nîmes , tes Citoyens reposent sans allarmes ;
La paix veille sur eux : le tumulte des armes ,
Le bruit & les clameurs respectent leur sommeil ,
Et la sécurité préside à leur réveil.
Nîmes , de ton héros conserve la mémoire ;
Villars fit ton bonheur , il fait encor ta gloire,
Puisse son nom fameux , tant que vivra le tien ,
Enfler d'un juste orgueil ton dernier Citoyen !



É L É G I E
S U R
L A M O R T
D E M . P I R O N .





AVANT-PROPOS.

C'EST à l'Auteur de la *Métromanie* que cette *Élégie* est consacrée : le nommer, c'est justifier mon hommage ; & j'espère qu'en faveur du héros, on fera plus indulgent pour le panégyriste. D'ailleurs c'est moins ici un tribut de l'admiration, qu'un hommage de l'amitié. La mort vient d'enlever à la France un de ses grands hommes ; plus malheureux, je perds un ami ; qu'on me passe cette expression ; la langue ne m'en offre point d'autre, & peut-être lui-même, s'il vivoit encore, ne s'en offenserait point, malgré son grand âge & sa célébrité. Je n'entreprendrai point son éloge : la Postérité, qui a commencé pour lui, l'a déjà mis à sa place. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Son caractère distinctif, c'est l'originalité, qui n'a jamais été

poussée aussi loin par aucun de nos Poètes. Cette vérité paroît universellement reconnue : mais on peut ajoûter que loin de ressembler aux autres, il est toujours différent de lui-même. Quoique sa manière se trouve dans tous ses ouvrages, ses ouvrages ne se ressemblent jamais entr'eux, & l'examen de son Théâtre imprimé, présente une variété, peut-être sans exemple. En effet parmi ses Comédies, quelle ressemblance y a-t-il entre *les Fils ingrats* & * *la Métromanie*? *Gustave* ne ressemble pas plus à *Calisthène*; & *les Courses*

(*) Il est singulier que M. Piron ait le premier introduit ce comique larmoyant, qui depuis s'est si bien naturalisé parmi nous. Il s'en accuse, & en fait humblement l'aveu dans sa préface des *Fils ingrats*.

Cette pièce me rappelle une anecdote que je tiens de sa propre bouche. Il travailloit ordinairement de mémoire, & il a, non pas lu, mais récité *ses Fils ingrats* à l'assemblée des Comédiens; de manière que la pièce avoit été reçue, avant que l'Auteur en eût écrit un seul vers.

de Tempé offrent par-tout de la mollesse, de la fraîcheur & des graces, que non-seulement on ne retrouve point ailleurs, car il est toujours original; mais qui même ne se trouvent qu'une fois dans ses écrits. Il n'a pas cherché sans doute à faire de sa Muse un Protée; mais nous donnant son esprit tel qu'il l'avoit reçu de la nature, & n'ayant travaillé, pour ainsi dire, que par inspiration, ses ouvrages ont dû se ressentir des impressions du tems, du lieu, des circonstances; or la scène a dû varier à l'infini pour une imagination aussi vive & aussi ardente que la sienne.

Mais si l'Auteur eut droit à nos hommages, combien l'homme mérite nos regrets! j'en atteste ceux qui l'ont connu. La plupart sans doute étoient plus dignes que moi d'en être aimés, aucun ne l'aima davantage.

Multis ille bonis flebilis occidit,

Nulli flebilior quam mihi.

Eh ! qui auroit pu le haïr , lui qui ne haïssoit personne ! Bien des gens peuvent se plaindre de ses bons mots , nul ne peut se plaindre de ses procédés. Rien ne peint mieux son caractère , que le trait suivant. M. Piron avoit été brouillé avec Crébillon le tragique , sans rien diminuer de l'estime qu'il lui devoit. Quelque tems après ayant fait imprimer *les Fils ingrats* , il les lui envoya avec ces vers :

Tout de moi vous pèse & vous choque :
 Je n'ai plus espoir ni demi ;
 D'une amitié peu réciproque
 Adieu le nœud mal affermi.
 Mais , malgré le fort ennemi ,
 Mon hommage est tel qu'il doit être ;
 Ne pouvant le rendre à l'ami ,
 Qu'au moins je le rende à mon maître.

Quelle noblesse ! quel intérêt dans ces vers

charmans ! que cet exemple est beau , mais qu'il est peu suivi !

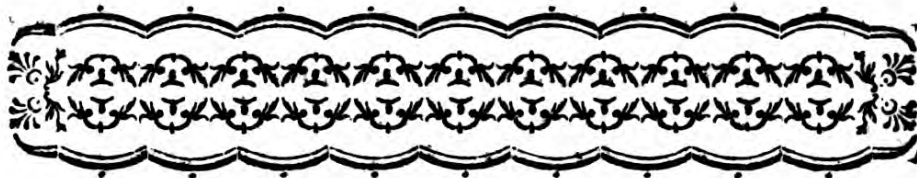
L'on a déjà remarqué qu'avec ses épi-grammes (& elles sont en grand nombre) il n'est jamais venu à bout de passer pour méchant. Je le crois ; toutes sont gaies , & aucune n'est personnelle. Je fais qu'il a eu des démêlés avec des gens de lettres , à qui je dois un tribut d'estime & de respect ; mais quand il les citoit & qu'il les traduisoit , pour ainsi dire , devant ses amis pour s'en faire justice , c'étoit toujours la faille de la vivacité & de l'enjouement , jamais l'expression de l'humeur & de la haine.

On nous donnera sans doute une histoire de sa Vie , à la tête de ses Œuvres posthumes. M. Rigoley de Juvigny , qu'il a choisi pour son Éditeur , est avantageusement connu dans la république des Lettres. Il doit être d'autant plus flatté de ce choix ,

qu'il paroît ne l'avoir pas sollicité. Cette préférence est plutôt l'effet de l'estime que d'une intime liaison.



ÉLÉGIE



É L É G I E

S U R

LA MORT DE M. PIRON:



C'EN est donc fait ! c'en est fait ! il succombe !
Son œil se ferme aux clartés du soleil !
Tu dors , P I R O N , du sommeil de la tombe ;
Sommeil tranquille , hélas ! mais sans réveil.
Toi , qui m'aimas , toi , de qui la vieillesse ,
De mon printemps nourrissoit la chaleur ,
Toi , mon ami . . . pardonne , la douleur ,
D'un vain respect affranchit ma jeunesse :
Quand la gaîté , qui veilloit sur tes pas ,
Sembloit du tems repousser les outrages ,
Quoi ! tu touchois aux portes du trépas !
Pourquoi faut-il qu'un grand homme ici bas ,
N'ait d'immortel que son nom , ses ouvrages ?

L

Quand fécondé d'un hazard imprévu ,
Mon jeune cœur brûloit de le connoître ;
Qui l'eût pensé , qu'un jour viendrait peut-être
Où je voudrais ne l'avoir jamais vû ?
J'étois épris de sa douce éloquence ,
Et j'oubliois qu'il alloit recevoir
L'ordre fatal d'une éternelle absence.
Devois-je , ô mort , ignorer ton pouvoir ?
Ta faux sanglante avoit frappé mon père ;
Ce souvenir m'arrache encor des pleurs :
J'ai vû tomber une tête si chère ;
Que dis-je , hélas ! ô comble des douleurs !
Il m'appelloit à son heure dernière ,
Quand , loin de lui , j'errois en ces climats :
Mon père est mort , en me tendant les bras ,
Et je n'ai pû lui fermer la paupière !
Ah ! je croyois que désormais le sort ,
Par ses rigueurs ne pourroit me surprendre ,
Que de mon père ayant pleuré la mort ,
Je n'avois plus de larmes à répandre.
Je le vois trop : les maux qu'on a soufferts
N'allègent point ceux qui doivent éclore :
L'homme est envain brisé par les revers ;

Son cœur lui reste , il peut saigner encore.
 Infortunés ! que de rêves charmans
 Vient nous offrir l'espoir qui nous soulage !
 Comme il nous trompe ! on croit à tous momens
 Changer de sort , en avançant dans l'âge,
 Et l'on n'a fait que changer de tourmens.
 Vers ce mortel , d'éternelle mémoire ,
 Quelle espérance avoit sù m'attirer ?
 Je l'ai connu ; mais quel bien cette gloire
 M'a-t-elle acquis ? le droit de le pleurer.
 Eh ! quel barbare avec indifférence
 L'eût vû mourir , s'il eût connu son cœur ?
 Cette gaîté , fille de l'innocence ,
 Le ton naïf & l'air de la candeur ,
 L'esprit malin , le cœur sans défiance ,
 Même crédule & fait pour l'amitié ,
 Voilà PIRON : voilà ce qu'à la France
 La mort jalouse a ravi sans pitié.
 Il n'est donc plus ! Quoi ! cet ami perfide ,
 De son ami parjure délateur ;
 Quoi ! de nos grands ce lâche adulateur ,
 Affamé d'or , & de mépris avide ;
 Quoi ! cet ingrat , qui , sur son bienfaiteur ,

Verse le fiel de sa langue homicide ;
 Ce Sénateur , que l'or seul peut dompter ,
 Qu'on voit sans cesse , ouvrant ses mains avarés ,
 Prêt à se vendre à qui veut l'acheter ;
 D'un Roi cruel ces ministres barbares ,
 Qu'au premier rang la brigue fit monter ;
 Ces vils traitans , engraisés de victimes ,
 Sujets du vice , & tyrans des vertus ;
 Tant de mortels , illustrés par leurs crimes ,
 Vivent en paix . . . & PIRON ne vit plus !

Vous , qu'il aima , vous , qui dès sa jeunesse
 L'avez chéri : Muses , de vos douleurs
 Faites gémir les échos du Permesse ,
 Sur son tombeau , laissez couler vos pleurs.
 Les Demi-Dieux , compagnons de Molière ,
 Après des jours dans la gloire écoulés ,
 Avec leur siècle , au tombeau rappelés ,
 Avoient fourni leur brillante carrière.
 Mais de cet arbre , épandu dans les airs ,
 Qui sur l'Europe étendoit son ombrage ,
 Quelques rameaux échappés à l'orage ,
 Vivoient encore , & vainqueurs des hyvers ,

Voyoient fleurir leur antique feuillage.
Muses, pleurez: un vent contagieux
Bientôt, hélas! jusques dans les racines,
Va le sécher, & n'offrir à nos yeux
Qu'un triste sol, couvert de ses ruines.

Avec PIRON, dans la tombe emporté,
Dort l'enjouement, à ses manes fidèle.
Ce n'est pas lui que ma muse rappelle;
Eh! que ferois-je encor de la gaîté?
PIRON n'est plus... Mais son nom, sa mémoire
Meurt-elle aussi, triste jouet des ans?
Non, elle vit, elle a vaincu le tems.
Que sur l'airain, la main de la Victoire
Grave les traits de l'amant des combats;
Pour monument, PIRON n'a que sa gloire:
L'airain périt, la gloire ne meurt pas.
Le peintre heureux de la Métromanie,*
Diront un jour tous nos neveux surpris,
Fut créateur: pour guide, il n'avoit pris

(*) Je suis loin de réduire tous les ouvrages de M. Piron à la Métromanie: je le désigne seulement par son chef-d'œuvre.

Que la nature & l'instinct du génie.
Sur l'Hélicon nos modèles placés,
Par leurs écrits avoient tracé la route :
Il vint après ; mais il n'eût pas sans doute
Été moins grand , s'il les eût devancés.

Au Tribunal , où la gloire préside ,
Qu'il soit par vous , doublement couronné ,
Siècles futurs ! le génie est son guide ,
Et des vertus il marche environné.
Jamais son ame , aux vices exercée ,
N'osa mêler la gloire au deshonneur ;
Et l'équité ne sera point forcée ,
De haïr l'homme , en admirant l'auteur.
L'homme & l'auteur triomphent de l'absence ;
Il vit encor. Vaine & cruelle erreur !
Que fait sa gloire , hélas ! à ma douleur ?
Tout cet éclat me rend-il sa présence ?
Eh ! je fais bien que la mort désormais
Va respecter les vers qu'il fit éclore ,
Que de l'auteur je peux jouir encore ;
Oui , mais l'ami m'a quitté pour jamais.
Tremble , Mortel , toi qui , facile & tendre ,

De l'amitié veux goûter les douceurs ,
Songe qu'un jour le regret & les pleurs
Sont les seuls fruits que tu dois en attendre :
Songe , imprudent , que si la main du fort
T'offre jamais un ami véritable ,
Tel est du Ciel l'arrêt irrévocable !
Tu dois mourir , ou survivre à sa mort.

Mais quand je pleure une vertu si chère ,
Quel souvenir vient affliger mon cœur !
Je n'ai pu même , en ces momens d'horreur ,
Accompagner sa pompe funéraire !
Quoi , le remords s'unit à ma douleur !
Lorsqu'à pas lents , la tristesse fidelle ,
Vers son tombeau , s'avançoit en long deuil ,
O mes amis ! si son ombre immortelle
Erroit encore autour de son cercueil ,
Hélas ! peut-être en me cherchant de l'œil ,
Elle accusa ma tendresse & mon zèle.
Mais est-ce à moi , loin d'essuyer mes pleurs ,
A me charger d'un crime imaginaire ?
Si mon absence étoit involontaire ,
Dois-je en forfait ériger mes malheurs ?

Grace à jamais, grace te soit rendue,
 Toi que le sang unissoit à PIRON, (*)
 O toi qui fus, dans ta jeune saison,
 De ses vieux ans la compagne assidue!
 Il s'animoit aux accens de ta voix;
 Tu soutenois sa force languissante,
 Et, dans toi seule, il trouvoit à la fois,
 Un ami tendre & les soins d'une amante.
 Ce souvenir peut calmer tes douleurs:
 Hélas! trahi par ma vaine tendresse,
 Je n'aurai pû lui donner que des pleurs;
 Mais un espoir adoucit ma tristesse:
 Sur son tombeau, j'ai semé quelques fleurs;
 Et l'avenir, si de mon existence
 Il reste encor la plus belle moitié,
 De mon génie excusant l'impuissance,
 Dira du moins: il sentit l'amitié.

(*) Madame Capron, nièce de M. Piron, a passé vingt-quatre années auprès de son oncle, & son attachement pour lui ne s'est pas démenti un seul instant. Je ne dirai qu'un mot à sa louange; elle se plaisoit à la conversation de M. Piron, & M. Piron trouvoit des charmes à la sienne.





LA FAUSSE ALLARME,

ÉGLOGUE.

A ux pieds d'un jeune ormeau , dont l'écorce légère
 Retraçoit à ses yeux le nom de sa Bergère ,
 Hylas , le tendre Hylas , nonchalemment assis ,
 Penché sur sa houlette , attendoit sa Philis ;
 Philis à peine encore échapée à l'enfance.
 Elle avoit , pour tout bien , l'amour & l'innocence ,
 Et sa candeur naïve égaloit ses appas.
 Je vais la voir , dit-il , la presser dans mes bras !
 Elle accourt à ces mots : le Berger auprès d'elle ,
 Vole , prend un baiser , la retrouve plus belle ;
 Mais Dieux ! quelque malheur semble encor l'affliger ;
 A peine sourit-elle , en voyant son Berger.
 Il s'allarme , & Philis racontant sa tristesse ,
 Ce naïf entretien soulage leur tendresse .

H Y L A S .

Tu paroïs affligée ; eh ! quel est ton chagrin ?
 Je sens ton cœur , Philis , palpiter sous ma main :
 D'un cuisant souvenir serois-tu poursuivie ?

PHILIS.

Vers toi, je m'avançois, à travers la prairie,
 Quand j'ai vû, près de moi, ton oncle & Licidas;
 Ils parloient haut; j'approche; ils ne me voyoient pas.
 Ils disoient que le Ciel alloit punir la Terre;
 Que sa vengeance, Hylas, nous envoyoit la guerre;
 Ensuite ils gémissaient d'un ton si douloureux,
 Que, sans savoir pourquoi, je gémissois comme eux.
 On m'a parlé souvent de famine & de peste;
 Mais qu'est-ce que la guerre? elle est donc bien funeste!

H Y L A S.

C'est, si j'en crois mon oncle, un grand malheur, Philis.
 Écoute : il dit qu'alors l'habitant d'un pays
 En veut à l'habitant de quelqu'autre contrée;
 Ils se cherchent l'un l'autre, & leur perte est jurée.
 Tu vas m'entendre mieux. Tu fais que, dans nos bois,
 Et les chiens & les loups combattent quelquefois;
 Sitôt que l'un de l'autre a découvert la trace,
 On ne voit plus entr'eux de pitié ni de grace,
 Ils veulent s'égorger; & tels sont les combats
 De ceux qu'arme la guerre, & qu'on nomme Soldats.

PHILIS.

Ah! les cruels! Hylas, sans doute ils ont leurs mères;

Que je les plains ! surtout que je plains leurs Bergères !

H Y L A S.

C'est alors que le feu dévore nos moissons ;
 On ravage nos prés , on détruit nos maisons ;
 Rien n'est sacré pour eux , & leur fureur extrême
 Égorge quelquefois nos troupeaux & nous-même.
 Mais quoi ! c'en est donc fait ; & cette guerre , hélas !
 Qui depuis si long-tems avoit fui nos climats ,
 Vient porter le ravage au sein de ma patrie !
 Et toi , qui vas paissant l'herbe tendre & fleurie ,
 Cher troupeau , toi , l'amour , l'honneur de ton Berger ,
 Ah ! la fureur des loups est ton moindre danger.
 Jamais , tendres agneaux , ils n'ont pu vous surprendre ;
 D'ennemis plus cruels , songez à vous défendre :
 Des hommes affamés vont s'élancer sur vous ,
 Et je voudrois envain vous sauver de leurs coups ;
 Les cruels , nous cherchant dans notre humble retraite ,
 Égorgeroient mon chien , briseroient ma houlette.
 Il ne leur manqueroit , pour causer mon trépas ,
 Que d'oser , ô Philis , t'arracher de mes bras.

P H I L I S.

Je frémis , cher Hylas ! si leur main sanguinaire
 Te ravissoit un jour ta fidèle Bergère ,

Tu voudrois la défendre, & , près de ta Philis ,
De ton amour , hélas ! la mort seroit le prix.
Mais non ; toujours le Ciel à nos vœux fut propice ;
Nous n'avons point , Hylas , irrité sa justice ;
Sans doute sa bonté sur nous veille toujours ,
Et s'il veut que je vive , il défendra tes jours.
Tu fais quelle est pour toi ma facile tendresse ;
Je ne fais que t'aimer ; Hylas seul m'intéresse.
Tu vis, lorsqu'en ces lieux un Seigneur d'alentour
Un jour , avec tant d'or , vint m'offrir son amour ,
Comme je rejetai son amour , ses largesses :
Eh ! non , dis-je , gardez tout votre or , vos richesses ,
Qu'en pourrois-je acheter ? il me faut pour tout bien
Des moutons , un Berger : j'ai tout cela pour rien.
Et de toi pour jamais je serois séparée !
Que deviendrois-je , Hylas ? fugitive , égarée ,
Je traînerois partout mes ennuis , ma douleur.
Qui me rendroit l'ami , qu'avoit choisi mon cœur ?
Pour qui voudrois-je encor paroître toujours belle ?
Pour qui me verroit-on cueillir la fleur nouvelle ?
Qui feroit pour Philis résonner ses pipeaux ?
Quelles mains prendroient soin de mes jeunes troupeaux ?
Fuyant le serpolet & la fleur bocagère ,

Ils mourroient de langueur , ainsi que leur Bergère.

A L M O N.

Bon-jour , jeunes Bergers ! dès vos plus jeunes ans,
Vous servez parmi nous de modèle aux amans ;
Vous m'en êtes plus chers... Quoi, vous versez des larmes !
Quels sont donc vos chagrins ? d'où naissent vos allarmes ?
Peut-on s'aimer , se voir , & n'être point joyeux ?

H Y L A S.

Ignorez-vous les maux , qui vont fondre en ces lieux ?

A L M O N.

Tout est changé. Le Ciel exauce nos prières ;
Sa bonté daigne encor protéger nos chaumières.
Quand nous devons tout craindre , il répand ses bienfaits ;
Tout annonçoit la guerre , & nous avons la paix.

H Y L A S.

Quoi ! nous ne craignons plus la guerre & ses ravages !
On laisse encore en paix nos fertiles rivages !
Nous ne verrons donc plus les Pasteurs en danger ,
Et leurs troupeaux en proie à l'avidé Étranger !

P H I L I S.

On ne verra donc plus l'Amante infortunée,
Sur les gazons flétris, plaintive, abandonnée,
Pleurer de son Amant l'absence ou le trépas !

HYLAS.

Nous allons désormais ne voir d'autres combats ,
 Que ceux de nos Bergers courans sur la fougère ,
 Ou disputans le prix de la flute légère.
 Embouchez, ô Bergers, musettes & hautbois ;
 Bergères, à nos sons, mêlez vos douces voix.
 Et vous, sage vieillard, dont le récit fidèle
 Vient de nous annoncer cette heureuse nouvelle ,
 Puisse à jamais le Ciel, pour prix de vos bienfaits ,
 D'abondantes moissons enrichir vos guérets,
 D'herbages parfumés tapiffer vos prairies,
 Et féconder toujours vos abeilles chéries !
 Puisse vos tendres fils bénir vos derniers ans ,
 Et rendre à votre hyver les plaisirs du printems !

ALMON.

Mes enfans, que le Ciel, propice à ma tendresse ,
 De tous vos bons souhaits vous paye avec largesse !
 Puisse un heureux hymen bientôt dans les plaisirs
 Combler & ranimer sans cesse vos desirs !
 Mais sachez (croyez-moi, les ans m'ont rendu sage)
 Sachez mettre à profit les instans du bel âge.
 Le tems nous quitte, hélas ! sans nous être rendu ;
 L'on ne retrouve point le jour qu'on a perdu.





L'ÉPREUVE.

ÉGLOGUE.*

IL fut un tems , où les cœurs ingénus
Au tendre Amour offroient un pur hommage.
O jours charmans, qu'êtes-vous devenus?
Puisque, pour nous, cet heureux tems n'est plus,
Tâchons au moins d'en retracer l'image.

Zilla , que de tous ses trésors
Avoit comblé la prodigue nature ,
Aimoit Zadir comme on aimoit alors.
Un jour, près d'un ruisseau , gazouillant sur ses bords ,
Assise sur des fleurs, qui paroient la verdure ,
Elle attendoit Zadir. O surprise ! une voix ,
Qui des oiseaux imitoit le ramage ,
Tout-à-coup du sein d'un bocage ,

* L'idée de cette églogue est due à M. Schmidt.

Appelle Zilla par trois fois.

Elle prête l'oreille. Eh bien , répondit-elle ?

La voici , Zilla ! qui m'appelle ?

LA VOIX.

C'est un Dieu qui pour toi s'est enflammé d'amour.

Ah ! Zilla , songe qu'en ce jour

Pour la première fois j'adore une Mortelle.

Je n'attends plus qu'un mot , pour paroître à tes yeux ,

Pour te céder mon rang suprême ?

ZILLA.

Fusses-tu le plus grand des Dieux ,

Je ne saurois t'aimer , car c'est Zadir que j'aime.

Si tu m'aimois , il n'y faut plus songer.

LA VOIX.

Près des baisers d'un Dieu , que sont ceux d'un Berger ?

Me feras-tu cruelle , ô charmante Bergère ?

ZILLA.

Oui , je le sens , & , vous avez beau faire ,

Je ne puis aimer que Zadir.

LA VOIX.

Sais-tu que je peux t'enrichir ?

L'arène , où ce ruisseau serpente & se promène ,

En sable d'or , je peux la convertir.

ZILLA.

ZILLA.

En sable d'or? Non; ce n'est pas la peine.

LA VOIX.

Mais ta houlette est tout ton bien.

ZILLA.

Et comptez-vous Zadir pour rien?

LA VOIX.

Écoute: j'ai la voix, le chant d'une Syrène.

CHANSON.

Zilla paroît toujours nouvelle,

Et rien ne plaît, sans ressembler

A cette Belle.

S'il n'est aucune Immortelle,

Qui puisse à Vénus s'égalier,

C'est que Vénus sourit comme elle.

Si j'aime à voir la couleur

De la rose,

C'est que la rose a la fraîcheur

De sa bouche mi-clofée.

Zilla, toujours belle sans frais,

Riche des dons de la nature,

N'a pas besoin de parer ses attraits,

Et la parure

M

Ne l'enlaidit jamais.

ZILLA.

Pardonne , ô Dieu ! Zadir me chante
Plus d'une fois ces choses-là.

Mais de quel air ! Que sa voix est touchante !
Et sa voix n'a jamais chanté que pour Zilla.

LA VOIX.

Tout obéit à ma voix souveraine.
La rose épanouit sous mes doigts caressans ;
Je mûris le raisin du feu de mon haleine ,
Et je puis , de brouillards ombrageant cette plaine ,
Faire sortir l'hiver du milieu du printemps.

ZILLA.

Près de Zadir , rien ne m'étonne ,
Et l'hiver même a ses douceurs ;
Dans le printemps , j'aime les fleurs ,
J'aime les fruits , pendant l'automne ;
Mais Zadir , je l'aime toujours ;
Et son Amante fortunée ,
Dans chaque saison de l'année ,
Trouve la saison des amours.

LA VOIX.

Si tu voyois , Zilla ! plus bas que ma ceinture ,

Mes cheveux d'or tombent flotans ;
Mon teint a la fraîcheur des filles du Printems ;
J'ai d'Apollon les traits & la figure.

ZILLA.

Ah ! Zadir tout au moins a la beauté d'un Dieu !
Tu vas le voir , je l'attends en ce lieu.

LA VOIX.

Mais , Zilla , ta raison par l'amour est troublée ;
Sais-tu que , maître de ton sort ,
Sur cette rive désolée ,
Je puis souffler la famine & la mort ?

ZILLA.

Qu'elle épargne Zadir , & je suis consolée.

LA VOIX.

Toujours Zadir ! mais il trahit tes feux.
Mais , je le fais , Zadir est infidèle.

ZILLA.

Non , non ; il m'a promis une ardeur éternelle
Mais quels sont tes projets ? & qu'est-ce que tu veux ?
Est-ce un emploi digne des Dieux
Que de séduire une Mortelle ?
Au mépris veux-tu me forcer ?

M ij

LA VOIX.

Toi! me mépriser! moi! Non; tu vas m'embrasser.

En achevant, il s'élançe auprès d'elle.

Qui? le Dieu? Non, Zadir; lui-même, son Amant.

Ah! méchant! c'étoit toi, dit-elle tendrement!

Oui, pardonne, Zilla, cet heureux stratagême,

Répond Zadir; fans douter de ta foi,

J'ai voulu voir si, près de toi,

Je pourrois, moi Berger, triompher des Dieux même.

Zadir, de ce tour amoureux,

Quelques instans, rit avec elle:

Le Dieu n'aguère, en parlant de ses feux,

Avoit trouvé Zilla cruelle;

Mais le Berger fut plus heureux.





ÉPIGRAMMES,

OU

CONTES

EN VERS.



ÉPIGRAMME I.

DANS le logis d'un pauvre Plaifentin,
Certains Voleurs entrèrent, sur la brune;
Dans ce repaire, où veilloit l'infortune,
Se croyant seuls, ils cherchoient leur butin.
Eh! mes amis, votre erreur est extrême;
Cherchez ailleurs, s'écria le Patron:
Que verrez-vous, la nuit, dans ma maison,
Lorsqu'en plein jour je n'y vois rien moi-même?

M iij



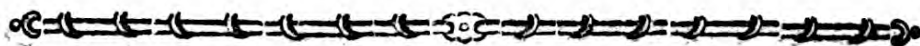
ÉPIGRAMME II.

DENIS railloit un jour : Aristote , pourquoi ,
 Quand tous deux , à t'ouïr , font faits de même étoffe ,
 Voit-on le Philosophe aller chercher le Roi ,
 Jamais le Roi chercher le Philosophe ?
 — Sachez-en la raison , Seigneur , & prizez moins
 Ce vain respect , qui vous séduit encore :
 Quand on est Sage , on connoît ses besoins ;
 Quand on est Prince , on les ignore.



ÉPIGRAMME III.

UN Précepteur gourmandoit son Elève :
 O paresseux , dit-il , s'il en fut onc !
 Enfant pervers , est-ce ainsi qu'on se lève ?
 L'enfant s'éveille : Eh ! quelle heure est-il donc ?
 — Midi. Soudain refermant la paupière ,
 Et s'enfonçant sous ses rideaux oïseux :
 Ah ! dit l'enfant , je suis un malheureux ,
 Indigne , hélas ! de revoir la lumière,



ÉPIGRAMME IV.

L'ARDENT Auteur d'un Poëme glacé
Chantoit ses vers d'un ton d'Energumène :
Tout étoit neuf , bien écrit , bien pensé ;
Il se pâmoit presqu'à chaque douzaine.
Eh bien , Messieurs , dit-il ; je n'en lis plus ;
C'en est assez pour juger mon Ouvrage.
Mais quels endroits vous ont plu davantage :
Ceux , lui dit-on , que vous n'avez pas lus.



ÉPIGRAMME V.

ON enterroit la femme de Vincent ;
En létargie elle étoit , dès la veille.
Près d'une haie , une épine en passant
S'accroche au drap , la pique & la réveille.
Au même endroit , défunte après dix ans ,
Elle repasse , & le mari s'éffraye :
Ecoutez-moi ! holà hé ! braves gens ,
S'écria-t-il , prenez garde à la haie !

Miv



ÉPIGRAMME VI.

QUOI, votre fils, disoit Eléonore,
 N'est qu'un enfant, & vous, vous prétendez
 Qu'il prenne femme! ah! mon frère, attendez
 Qu'il soit plus sage, il est si jeune encore!
 —Belle raison, pour rompre nos projets!
 Eh! quoi, ma sœur, attendre qu'il soit sage!
 Y songez-vous? S'il le devient jamais,
 Pensera-t-il encore au mariage?



ÉPIGRAMME VII.

GRANCEY, d'un plomb rapide au genou fut atteint,
 Puis, par deux Galiens fut pansé, Dieu fait comme!
 Ceux-ci taillant, rognant, voustourmentent leur homme,
 Plus que le mal dont il se plaint.
 Las de leur cruauté, Grancey la leur reproche:
 Comme vous charpentez, leur dit-il en courroux!
 Que cherchez-vous? —Laballe. —Eh! que ne parlez-vous,
 Reprit-il? je l'ai dans ma poche.



ÉPIGRAMME VIII.

UN Savantas, esprit froid & pesant,
Vouloit un jour déprimer un Poëte ;
Lors il plaifante, en fort mauvais plaifant,
Et rit tout seul des bons mots qu'il lui jette.
Esprit brillant, disoit cet Erudit,
C'est grand malheur, que tu fois un ignare !
Homme savant, reprit l'autre, homme rare,
C'est grand malheur, que tu manques d'esprit !



ÉPIGRAMME IX.

UNE Dévôte un jour, dans une église,
Offroit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre au Diable: Oh! oh! quelle méprise!
Mais c'est le Diable; y pensez-vous? ô Ciel!
Laissez, dit-elle, il ne m'importe guères;
Il faut toujours penser à l'avenir;
On ne fait pas ce qu'on peut devenir,
Et les amis font par-tout nécessaires.



ÉPIGRAMME X.

UN Roi surprit un orgueilleux Prélat :
 Un superbe coursier portoit son Eminence ;
 Et sa fastueuse opulence ,
 Du Prince même éclipsoit tout l'éclat.
 Prélat, dit le Monarque, ou l'Histoire nous trompe,
 Ou le luxe ornoit moins tous vos prédécesseurs.
 Sire, répond l'Evêque, ils avoient moins de pompe,
 Lorsque les Rois étoient Pasteurs.



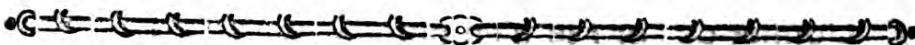
ÉPIGRAMME XI.

UN vendredi, le Frère Policarpe
 Au Prieur vint se présenter :
 Ne mangez pas, dit-il, de cette carpe ;
 Hier, avec du lard, je la vis apprêter.
 L'ardent Prieur, que ce discours chagrine,
 Lui jettant un sombre regard ;
 Morbleu, dit-il, maudit bavard !
 Qu'alliez-vous faire à la cuisine ?



ÉPIGRAMME XII.

UNE Beauté briguoit l'habit de Nonne ;
Mais , sans argent , comment payer sa dot ?
Son bon Évêque , avant le prône ,
Avoit promis d'en dire un mot.
La charité , dit-il , qui vous implore ,
Vous recommande une jeune Beauté ,
Qui n'est pas assez riche encore ,
Pour faire vœu de pauvreté.



ÉPIGRAMME XIII.

AU pauvre Jean prochaine bastonade
Étoit promise ; il n'alloit qu'à tâtons ,
Il ne rêvoit , ne voyoit que bâtons ;
Tous les recoins cachotent quelque embuscade.
Bâtons un jour , s'escrimant sur sa peau ,
Firent beau bruit ; mais Jean , loin de se plaindre :
Ah ! bon , dit-il , rajustant son manteau ,
Dieu soit béni ! je n'ai plus rien à craindre.



R O N D E A U.

*A Madame de *** , pour le jour de sa Fête.*

SANS qu'on vous donne, ô charmante Glycère,
 Riches bouquets, on peut rendre tout bas
 A vos attraits un hommage sincère.
 J'offre une fleur, ne la dédaignez pas ;
 Si c'est trop peu, que puis-je pour vous plaire ?

Donner des vers ? je n'ai que du fatras.
 Donner de l'or ? je n'en possède guère ;
 Puis, je vous crois assez riche ici-bas,
 Sans qu'on vous donne.

Offrir des cœurs, c'est le style ordinaire :
 Un cœur donné nous tire d'embarras ;
 Mais reste-t-il, où brillent vos appas,
 Cœurs à donner ? Non, non ; on a beau faire,
 Et vous prenez toujours en pareil cas,
 Sans qu'on vous donne.





MES CONDITIONS.



ÉPI TRE

AUX MUSES.

O MUSES! c'est trop s'en défendre:
Je veux bien vous appartenir;
Mais du moins, avant de se rendre,
De ses faits on doit convenir:
Or convenons. Vos loix austères,
Je les connois & j'y souscris.
Je fais à quels devoirs sévères
Vous condamnez vos favoris;
Je fais qu'il faut toute sa vie
Demeurer en proie au mépris,
Ou se voir en butte à l'envie:
Au champ-clos de l'Académie
Concourir & manquer les prix:
Qu'un Auteur est en bon Confrère
Forcé de recevoir tout bas

Maint avis , qui ne lui plaît pas ,
Et d'en donner , qu'on n'aime guère.
A de petits Ecrits moraux
Je fais qu'on doit se laisser prendre ;
S'extasier , sans rien comprendre ,
Sur des vers ennuyeux & beaux ;
Entendre d'un vain Petit-mâitre
De méchans vers d'un fort bon ton ;
Voir un Poëte sans renom
Se révéler comme un grand Maître ;
Souffrir un fade Louangeur ;
Écouter un âpre Censeur ,
Et se garder toujours de l'être.

Tous ces ennuis sont réservés
Aux Ennius , comme aux Virgiles ;
Et ce sont les creusets utiles ,
Où vos Élus sont éprouvés.
Muses , parlez ; que dois-je faire ?
Faut-il des prodiges nouveaux ?
Faut-il se vaincre pour vous plaire ?
Je vole , Hercule littéraire ;
Suivez-moi , comptez mes travaux.

J'oserai tout. Vîte! au Théâtre!
Je veux voir, que dis-je, applaudir
Tous ces Drames qu'on idolâtre,
Les entendre, fans m'assoupir;
Je veux, fans que mon front pâlisse,
Me présenter aux Tribunaux,
Où la Censure, aux longs ciseaux,
Exerce une austère police.
Je veux, fans colère, écouter
Cet Aristarque fantastique,
Qui, frondant, d'un air despotique,
Les vers, que le goût peut citer,
Ne manque jamais d'exalter
Ceux que réproûve la critique.
Je veux encor bénévolement
Entendre ce sot personnage,
Qui voulant très-absolument,
En plein Caffé, me rendre hommage,
M'importune fort poliment;
Et qui, par un vieux stratagème,
Enfilant de longs entretiens,
Me vante mes vers à moi-même,
Afin de m'ennuyer des siens.

Que dis-je ? affrontant ma disgrâce,
Ma Pièce à la main, sans Proneur,
Je veux, n'ayant de Protecteur,
Et de guide que mon audace,
Aborder un premier Acteur ;
Je lis ma Pièce, il la croit bonne,
Il me protège. . . . Après cela,
Je vous plante là ma colonne,
Et j'y grave : *Nec plus ultra.*

Mais si mon zèle a su vous plaire,
Si vous approuvez mes travaux,
Souffrez au moins, pour mon salaire,
Que ma Muse vive étrangère
A tous ces petits Tribunaux,
Membres du grand corps littéraire ;
A ces Sénats toujours rivaux,
Où, pour avoir l'ame bien nette,
Chacun des Juges, en cachette,
Avant de trouver des vers beaux,
Va voir si le nom du Poëte
Se trouve inscrit dans ses Bureaux.
Tout ce qui plaira sera nôtre :

J'adopte

J'adopte tous les noms fameux ;
Pourquoi donc , injuste envers eux ,
Donner tout à l'un , rien à l'autre ?
Chaque Dieu , sur mon hélicon ,
Trouve un autel qu'on lui destine ;
Et Corneille y vient sans façon
Toucher dans la main de Racine.

Mais surtout grâce , au nom des Dieux ,
Pour un vieux goût dont je me pique !
Si j'entre , Auteur ambitieux ,
Dans la carrière dramatique ,
Malgré la mode despotique ,
Je veux faire , ne pouvant mieux ,
Rire la Comédie antique :
Je suis encore un peu Gothique ,
Et j'aime assez nos bons ayeux.
Pardonne à ce goût fantastique ,
O mon siècle ! un beau jour au tien
Je prétends , en bon Citoyen ,
Payer un tribut authentique.
Quand la Renommée , en cent lieux ,
Portera mon œuvre tragique ,

Quand j'aurai de la Muse épique
Suivi l'effor audacieux ;
Je m'enflamme , & plus glorieux ,
J'enfante un Opéra-comique.

Non loin de ces rians côteaux ,
Où , tranquille sous ses berceaux ,
L'hipocréne roule & murmure ,
Croupit dans l'ombre une onde impure ,
Lac vénéneux , qui , par ses eaux ,
Noircit & ronge la verdure :
Sur ses bords plantés de cyprès ,
La fleur périt ; l'Oiseau qui passe
Tombe expirant dans ce marais ;
Le Cigne n'y chante jamais ;
Le Corbeau toujours y croasse.

Là , s'abreuvent en plein borbier
Tous ces Therfites littéraires ,
De qui le souffle meurtrier
Va sur le front de leurs Confrères
Flétrir le Myrthe & le Laurier.
Si quelque haine envenimée

M'y faisoit tremper mes pinceaux,
Muses, que ma main dans les flots
Demeure en caillou transformée.
Jamais un Vers injurieux
Ne s'armera pour ma défense :
Courage, Censeur bilieux,
C'est sans péril que l'on m'offense ;
Aux Libelles calomnieux
Je jure un éternel silence.
Mais de l'envieux Détracteur
Je hais moins encor la licence,
Que la stupide complaisance
De tout servile Adulateur ;
Grands, si, malgré votre naissance,
Je vous offre un encens flatteur,
En vous c'est l'Ami que j'encense,
C'est l'Ami, non le Protecteur.
Enflamme mon jeune courage,
Toi, les délices des grands cœurs,
O Gloire, je te rends hommage :
Que d'autres, jaloux des grandeurs,
Près d'un Roi, briguent l'esclavage ;
Avec lui, meurent les faveurs,

Les tiennes vivent d'âge en âge.
Par toi les rangs sont confondus ;
Qu'importe ceux qui m'ont fait naître ?
Le Noble, sans toi, ne l'est plus,
Et par toi, je commence à l'être.

Un point me reste, aimables Sœurs,
Et de tout, ce point seul décide :
Le voici. J'ai vu des Auteurs,
Négligeant l'amitié solide,
Rester, en briguant vos honneurs,
Le cerveau plein, & le cœur vuide.
Plus d'un Poëte, à tout propos,
Faisant parler Ami, Maîtresse,
Semble avoir usé sa tendresse,
En la prêtant à ses Héros.
Pour vos plaisirs, il fuit les nôtres,
Et laisse en paix cet Univers ;
Rien ne l'attache que les vers,
Encor ce n'est pas ceux des autres.

S'il faut renoncer aux amis,
O Muses, pour vivre en Poëte ;

Si vos faveurs sont à ce prix ,
Cherchez ailleurs qui les achète.
Il me faut un ami. — Mais quoi !
Tu suis une ombre mensongère.
— Si je me trompe , ah ! laissez-moi
Adorer encor ma chimère :
Cette ombre , hélas ! fait mon bonheur ,
Et je l'embrasse avec délice ;
Le ciel me fit présent d'un cœur ,
Sans doute il veut que j'en jouisse.
Mais que dis-je ? elle vit encor ,
Cette amitié pure & durable ,
Cette Immortelle , que la Fable
Fait mourir avec l'âge d'or.
Eh ! qui la feroit mieux renaître
Que vos aimables Favoris ?
Muses , pour avoir des amis ,
Vous le savez , ils n'ont qu'à l'être.

Me voilà peint tel que je suis ;
Muses , voulez-vous du modèle ?
Dites un mot , & je vous suis :
Comptez sur un sujet fidèle ;

Mais peu dociles au traité,
 Si vous trompez mon espérance,
 Je vous tire ma révérence ;
 Muses , salut & liberté !



C A P R I C E .

Tu dors , Ami , tu dors , & déjà la lumière ,
 Du soleil grandissant inonde la carrière !
 Le Démon du travail , que tu ne connois pas ,
 Fait mouvoir dans Paris plus de cent mille bras ,
 Et tu dors , Sybarite ! & la plume amassée
 Enchaîne mollement tes sens & ta pensée !
 Rappelle dans ton sein ton antique valeur ;
 Sors du lit , arme-toi d'un appétit vainqueur ;
 D'un large parapluie abritant ton audace ,
 Vole à travers la boue , & la neige & la glace ,
 Viens assiéger ma porte : & dût le ciel tonner ,
 Conquérir en héros un petit déjeûner.





L E T T R E

D'UNE RELIGIEUSE A LA REINE.

DE la cellule solitaire
Où m'enchaîne un vœu solennel ,
Où , par un divorce éternel ,
Au monde je vis étrangère ;
S'adresse à Votre Majesté
Une humble requête , à vous-même ,
Princesse , à qui la Royauté ,
Et les Vertus , & la Beauté ,
Forment un triple Diadème.
Daignez m'entendre ; à mes discours
Si votre oreille n'est point faite ,
Songez , Reine , qu'on doit toujours
Écouter la moindre sujette :
L'emploi souvent est onéreux ;
Mais aussi , rendre un peuple heureux ,
Ce plaisir vaut bien qu'on l'achète.

Depuis le jour , que mes beaux ans

Niv

Furent voués à la clôture,
Quinze fois j'ai vu la nature
Vêtir sa robe de Printems.
Sans regrets, calme, inaltérable,
J'ai vu, comme un songe trompeur,
Fuir ma jeunesse peu durable,
Dont ce faucheur impitoyable,
Le Temps, a moissonné la fleur.
Je faisois tout en conscience :
On ne pouvoit assurément
Obéir plus servilement,
Vivre avec plus d'insouciance,
Ni s'ennuyer plus faintement.
Mais (pardonnez à ma franchise)
Un objet aimable, enchanteur,
Vient, de mon âme, qu'il maîtrise,
Tourmenter la sainte langueur.
Ce cher objet, par-tout on l'aime,
Par-tout on vole sur ses pas,
Et je ne peux voir ses appas !
Ah ! par votre pouvoir suprême,
Vous pourriez, je le dis tout bas
Reine, ne vous allarmez pas ;

Cet objet charmant , c'est vous-même,
De sagesse , j'ai beau m'armer ;
Au fond de mon cœur , elle expire ;
Rien ne peut éteindre ou calmer
L'ennui que le cloître m'inspire ;
Et l'on diroit que je soupire
D'un mal , que je n'ose nommer.
En vain la raison me conseille :
Comment oublier en effet
Une Reine qui ne s'éveille ,
Que pour verser quelque bienfait ?
Le cri des heureux qu'elle fait
Retentit jusqu'à mon oreille.
Celui-ci , d'aise transporté ,
S'écrie : Ah ! Dieu ! que de beauté !
Tout s'anime & vit sur ses traces !
Celui-là : c'est en vérité
La Vertu , sous l'habit des Grâces !
L'autre : Avant de regner , dit-on ,
Les cœurs , sous sa loi souveraine,
Se rangeoient tous à l'unisson :
Elle étoit Dauphine , elle est Reine ;
Elle n'a changé que de nom.

Je n'y tiens plus ; & ce martyre
Est renouvelé trop souvent ;
Car si dans le monde on desire ,
Vous savez qu'on brûle au couvent.
Vers cette retraite profonde ,
Quand le Ciel adressa mes pas ,
Je fuyois un bien sans appas ;
Princesse , je quittois le monde ,
Mais un monde , où vous n'étiez pas.
Aujourd'hui , qu'un hymen propice
Vous a fixée en nos climats ,
J'ai grand regret au sacrifice.
De grace , un peu d'humanité !
Si l'Etat est votre famille ,
Pour vivre dans l'obscurité ,
Je n'en suis pas moins votre fille ;
Ah ! que je puisse en liberté
Voir un peu Votre Majesté ,
Par la fenêtre , ou par la grille !
Tels sont mes vœux ; trop vainement ,
J'en ai fait long-tems un mystère :
Hélas ! c'est doubler son tourment,
Que de souffrir & de se taire.

Voilà ma maladie enfin :
Et malgré ma Jérémiade,
Je crains fort que le Médecin
Ne rie un peu de son malade.

Mais tandis que ce vain regret
Échappe à mon ame imprudente ,
Tandis que mon zèle indiscret
Laisse , de ma plume abondante ,
Couler mes vers & mon secret ;
Vous veillez, compagne fidelle ,
Sur les jours du jeune LOUIS ,
Qui , dans son sein, déjà recèle
Ce mal , d'influence mortelle,
Terrible à ceux qu'il a surpris ,
Mais indulgent à qui l'appelle.
Voulez-vous, sans peine & bientôt ,
Lui rendre la santé vous-même ?
Dites-lui souvent ce seul mot :
LOUIS, tout un peuple vous aime.
Ce penser là seul vaut , je croi ,
Tous les conseils hipocratiques ;
Et, pour la santé d'un bon Roi ,

C'est le meilleur des spécifiques.

Pour moi , Reine , au fond du couvent ,
Où je dois finir ma carrière ,
J'attends l'effet de ma prière ,
Sans doute , hélas ! jettée au vent.
Après un objet qu'il envie ,
Chaque mortel s'en va courant ,
Et chacun voudroit , en mourant ,
Finir les projets de sa vie :
Le parvenu , faire moisson
De quelques titres de noblesse ,
Le guerrier , illustrer son nom ,
Et l'avare , dans sa maison ,
Laisser une immense richesse ;
L'ambitieux , le conquérant
Poursuit la pourpre souveraine ;
Moi , je voudrois , en expirant ,
Dire du moins : J'ai vu la Reine.





A M. PIRON.

Sur le bruit qui avoit couru de sa mort.

QUAND la Parque eut appris là-bas
Que n'aguère, en lugubre Pompe,
La Renommée, à son de trompe,
Avoit annoncé ton trépas;
Quoi ! dans mes doigts, s'écria-t-elle,
On pense arrêter mon fuseau !
L'homme qui vit sous ma tutelle,
Croit-il, en son foible cerveau,
Qu'on mène en lesse une Immortelle ?
Alecton, à bas le ciseau,
Et recommençons de plus belle.
Soudain renouvelant exprès
Sa quenouille, presque épuisée,
Elle dévide sa fusée,
Et de filer sur nouveaux frais.
Ah ! puisse l'Envie obstinée,
Toujours ainsi te poursuivant,
Te faire mourir chaque année,
Et te laisser toujours vivant !





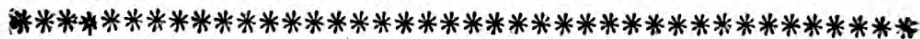
D I S T I Q U E

Sur les Alliances de la Maison d'Autriche.

*B*ELLA gerant alii, tu, felix Austria, nube ;
Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

T R A D U C T I O N.

Qu'un autre suive les combats ;
 L'Hymen te sert mieux que Bellone :
 Bellone dompte les Etats,
 Sans combat Vénus te les donne.



É P I G R A M M E.

L'INGRATITUDE au cœur du beau Larisse
 Donne un plaisir si vif, si délicat,
 Qu'il ne vous demande un service,
 Que pour le plaisir d'être ingrat.





É P I T R E

A M. L'ABBÉ DE B.....

*Sur un de ses Sermons, que l'Auteur avoit entendu
à côté de Mademoiselle G***.*

DOCTE Abbé, que l'homme est fragile !
A tes leçons déjà docile
Mon cœur s'épuroit par degré ;
Ta voix t'en avoit rendu maître ;
Que fais-je ? la grâce eût peut-être
Efficacement opéré.
Sur les aîles de l'espérance ,
Je volois vers l'Eternité ;
Quand j'apperçus à mon côté
Les plus beaux yeux . . . les yeux d'Hortense.
Hélas ! contre tant de beauté ,
Que pouvoit ta sainte éloquence ?
Quand tu prêchois la continence ,
Elle inspiroit la volupté.
Si la foi tonne par ta bouche ,
Dans ses beaux yeux , l'Amour sourit ;

L'un, en menaçant, m'effarouche,
L'autre, en fouriant, m'attendrit.
A ces vertus que tu conseilles,
Ton Profélite eût, de son mieux,
Soumis son cœur religieux,
S'il n'avoit eu que des oreilles ;
Mais, Docteur, il avoit des yeux.
Que faut-il enfin que je fasse ?
Sous tes loix, Amour, je revien ;
C'est là que j'attendrai la grace,
Puisque sans elle on ne peut rien.
Je t'entends crier au blasphême,
Et, par un beau zèle entraîné,
Je te vois lancer l'anathême
Contre un Hérétique effréné.
Eh bien ! soit ; j'admets l'évidence
Des Dogmes, qui me sont prêchés ;
Mais, Docteur, un peu d'indulgence !
Si les cœurs au monde attachés
Doivent expier leur offense ;
De grace, avant la pénitence,
Permits encor quelques péchés.





MADRIGAL

A MADEMOISELLE ***.

CHEZ l'Etranger , un ordre trop sévère
Va donc reléguer vos appas ;
Si l'on s'amuse , où l'on fait plaire ,
Par-tout les jeux suivront vos pas.
C'est moi , qui dois pleurer , quand vous m'êtes ravie ;
Et nous quittant , trop belle Églé ,
Vous emporterez ma patrie ,
Et je serai seul exilé.



ÉPIGRAMME

Contre un homme laid , qui se croyoit beau.

IL est certain ruisseau , miroir trop peu flatteur ,
Qui peint aux yeux , sans artifice ,
Et les traits & la laideur :
Fuis ce miroir ; en s'y voyant , Narcisse
Mourut d'amour , tu mourrois de douleur





BOUQUET A M. DE **.

DAMIS, je te dois un hommage,
 Puisqu'on fête aujourd'hui ton nom.
 Eh vite! ma Muse, à l'ouvrage!
 Et que, suivant l'antique usage,
 On le compare à son patron.
 Oui; mais le puis-je? Quand j'y pense,
 Jean se fouetta, fit pénitence,
 Et n'obtint le Ciel qu'à ce prix;
 Et toi, d'un autre amour épris,
 Tu tiens, des mains de l'abondance,
 Un Paradis qu'habite Hortense,
 La plus charmante des Houris.
 Oh! passons-nous de parallèle;
 Pour le bouquet que je te doi,
 Reçois les vœux que fait pour toi
 Ma Muse, à l'amitié fidelle:
 Dieu, pour qui Jean fut enflammé,
 Si son cœur est si cher au vôtre,
 Gardez Jean, votre bien-aimé,
 Et nous laissez long-tems le nôtre.





ÉPITRE A M. DE ***.

QUOI ! de la Beauté qui te plaît
Tu vas marchander la tendresse !
A prix d'argent , c'en est donc fait ,
Tu veux avoir une Maîtresse !
Tu l'auras , chasse ton ennui ;
Mais crois-tu jouir auprès d'elle ?
L'or , qui te la livre aujourd'hui ,
Demain va la rendre infidelle.
Peut-être épris de sa beauté ,
Tu suffiras par tes largesses
Aux besoins de sa vanité ;
Mais ceux du cœur , t'es-tu flatté
D'y suffire par tes richesses ?
Les voluptés suivront ses pas ;
Mais ces plaisirs involontaires
Pour elle seront sans appas ;
Elle volera dans tes bras ,
Comme l'on court à ses affaires.
Ses faveurs seront mensongères ;
Tu n'enflammeras point ses sens ;

Il est des amours inconstans ;
Il n'en est point de mercénaires.

Ah! plutôt , vas , cours humblement
Tomber aux pieds d'une Bergère ;
Ouvre ton cœur au sentiment :
Si tu veux jouir , songe à plaire ,
Si tu veux plaire , sois Amant.
Que ton âme cherche la fienne ;
Crains & desire tour-à-tour ;
Allume sa flamme à la tienne ;
L'amour est le prix de l'amour.
Quand sa pudeur rendra les armes ,
Tu sentiras mieux ton bonheur ;
Si tu l'as payé de tes larmes ;
Pourquoi veux-tu flétrir son cœur ,
Avant de jouir de ses charmes ?
Bien fou l'homme qui veut régner
Sur un cœur dont il fait emplette !
Ce cœur , qu'il auroit pu gagner ,
N'est plus à lui , dès qu'il l'achète.





A ZIRPHÉ,

En lui envoyant un Poëme.

TOI, qui de ma légèreté
As sù corriger l'influence,
Toi, qui, toujours nouvelle en ta jeune beauté,
M'as fait gouter, au sein de la constance,
Tous les plaisirs de l'infidélité,
Reçois mes vers : je le sens trop moi-même ;
C'est te donner ton propre bien ;
Mais quel bien puis-je offrir, qui ne soit pas le tien ?
Tu fais, Zirphé, combien je t'aime ;
Et quand on aime, on ne possède rien.
Le desir, qui me guide au Temple de Mémoire ;
Peut m'égarer ; mais au retour
Je me consolerais d'avoir manqué la gloire,
Si, dans tes bras, je retrouve l'Amour.





IMPROMPTU

*A un Ami dans le cabinet duquel j'avois fait des vers
qu'il trouva bons.*

MES Vers t'on plu, j'en ai du plaisir fans surprise :
J'étois aux lieux où tu viens implorer
Le Dieu du Pinde ; il a cru t'inspirer ,
J'ai profité de la méprise.



A MADAME DES**.

En lui envoyant pour étrennes une Pomme avec ces mots :

A LA PLUS BELLE.

DE la Beauté cette pomme est le prix :
Vénus l'obtint , vous l'obtiendrez comme elle.
Je suis juste , comme Pâris ;
Comme Vénus, vous êtes belle.





É P I T R E

A MADEMOISELLE G**.

*Qui avoit chanté dans une assemblée où se trouvoit
l'Auteur.*

ZÉLIS, on a tant exalté
Vénus, cette Belle adorable,
Que souvent épris, enchanté
D'un portrait si peu vraisemblable,
J'ai dit : l'original n'a jamais existé.
Mais en voyant votre beauté,
Je conçus comment cette fable
Pouvoit être une vérité.
Ce beau portrait, sans vraisemblance,
A mes yeux longtems prévenus,
Prit soudain l'air de l'évidence :
Qui voit Zélis, croit à Vénus.
Or cette nuit, (ce n'est point un mensonge)
Vénus s'est montrée à mes yeux :
Souvent, à la faveur d'un songe,
L'homme converse avec les Dieux.

Tous les Amours accompagnoient leur mère ;
Des Plaisirs la troupe légère
La surveilloit d'un œil jaloux ;
Et, s'il faut le dire entre nous ,
Zélis, duffai-je vous déplaire ,
Elle étoit presque auffi belle que vous.

La Beauté, que ta Muse encense ,
Hier , m'a dit Vénus , a paru devant moi ;
Pfiché fut moins belle , je croi ,
Et j'ai puni fon insolence.
Sur ta Zélis auffi j'allois venger mes droits :
Elle chanta ; foudain oubliant à la fois
Et fes attraits & ma vengeance ,
Je ne fongeai qu'aux charmes de fa voix.
Dis-lui que cette voix me fléchit & m'enchante
Dis-lui que fes talens ont vaincu ma fierté ;
Qu'en faveur de fa voix touchante ,
Vénus pardonne à fa beauté.





A LA MÊME,

*Qui a bien voulu répondre en vers au Songe
précédent.*

QUOI ! c'est vous-même ! en vérité,
Zélis , ma surprise est extrême !
J'avois célébré la beauté :
La beauté me chante moi-même !
Quand j'offre un songe , qu'en passant,
Pour vous ma Muse a fait éclore ,
Vous payez en vers ce présent !
Ah ! je croyois , en vous lisant ,
Que le songe duroit encore.
C'en est trop , Zélis ; entre nous ,
En prenant Sapho pour modèle ,
Vous rendez son orgueil jaloux ;
Elle fut moins belle que vous ,
Et vous savez chanter comme elle.
Mais aussi sensible que belle ,
Victime d'un amant pervers ,
Elle éteignit au sein des mers
Un amour un peu trop fidèle.

Chez les amans abandonnés,
L'amour étoit inconsolable :
Mais nous, heureux prédestinés,
Nous l'avons rendu plus traitable ;
Pour faire moins d'infortunés ,
L'Amour en est-il moins aimable ?

Zélis, sans craindre le danger
D'une mort si peu naturelle ,
Déformais on peut s'engager ;
Quand un ingrat a pu changer,
Mourir pour lui, cela s'appelle ,
Se punir & non se venger.
Suivez-donc un tendre esclavage :
Un cœur, que l'Amour a touché,
Embellit le plus beau visage ;
C'est l'Amour qui finit l'ouvrage ,
Que Nature avoit ébauché.
Sans l'Amour, elle fait éclore
Des traits charmans, & rien de plus ;
Elle fait bien une Vénus :
Mais c'est Vénus, statue encore.





COUPLETS

ANACRÉONTIQUES.

MA Nœris avoit irrité
Ce bel enfant, roi de la terre :
Eh, quoi ? l'Amour & la Beauté
Sont-ils donc faits pour être en guerre ?

La Paix se conclut un beau jour ;
Mais Nœris avoit quelque ombrage,
Et, près d'elle, aussi-tôt l'Amour
Voulut me laisser pour otage.

J'y suis encore ; ah désormais,
Plus de rançon ! car cette Belle
Sur moi veut regner à jamais ;
Moi, je veux servir auprès d'elle.

O Nœris ! prolongeons le cours
De notre flamme printannière ;
Le Dieu des cœurs fait les beaux jours,
Plus que le Dieu de la lumière.

Quand Zéphire a quitté les airs ,
 Si l'oiseau pleure son absence ,
 C'est que le retour des hivers
 Le condamne à l'indifférence.

Mais pour nous deux , toujours contens
 Dans notre chaîne fortunée ,
 Toute l'année est un printems ,
 Car nous aimons toute l'année.



V E R S

*Pour être mis au bas du Portrait de Madame V**.
 peint par son mari.*

TO U T enchante ici le regard,
 Et le modèle & la peinture :
 L'une est le chef-d'œuvre de l'Art ,
 L'autre , celui de la Nature.





ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE,

*Sur un pain qu'il avoit composé avec des pommes
de terre, &c.*

QUOI, malgré l'orgueil du génie,
Voltaire quitte sans regrets
Le trône pompeux d'Uranie,
Et vient épier les secrets
de la modeste Economie !
Digne rivale de Cérès,
Son industrie, à moins de frais,
Veut alimenter sa Patrie !

Ce fruit, qui, racine en naissant,
Vit pomme informe & farineuse,
Cachant toujours, triste & honteuse,
Son teint, d'un rouge pâlifant,
Et sa surface raboteuse,
Mélé désormais au froment,
Par lui s'adoucit & s'épure,

Jadis grossière nourriture ,
Aujourd'hui léger aliment.
Il est donc vrai, sage Voltaire ;
Non content d'éclairer la terre ,
Tu prétens encor la nourrir ;
Ta bienfaisance salutaire
S'étend même sur l'avenir ,
Et le pauvre est ton légataire.
Tu chantas Bellone & l'Amour :
Tes doigts manioient, dès l'enfance ,
Lyre & trompette tour-à-tour ;
Que j'aime à les voir, en ce jour ,
Paîtrir le pain de l'Indigence !
Suis tes projets consolateurs ;
Quand l'homme a passé l'onde noire ,
Ses talens vivent dans l'histoire ,
Sa vertu vit dans tous les cœurs.
Que toujours ton âme t'inspire ;
Ta Muse embellit nos climats ;
Orphée eût envié ta lyre ;
Mais le défenseur des Calas
Surpasse l'Auteur de Zayre.





A MADAME.....

En lui envoyant Teliamed.

DES flots, dit cet Auteur, nous sommes tous venus :
Auriez-vous cru sortir du sein des eaux , Mélite ?
Pour moi, j'ignorois qu'Amphytrite
Eût produit plus d'une Vénus.



ÉPIGRAMME

Contre un mauvais Prédicateur qui prêchoit la Passion.

O Prêcher éternel, moraliste ignorant !
Achève, achève donc ta larmoyante histoire ;
Veux-tu me voir d'ennui sur mon siège expirant ?
Tu prêches à la fois, dans ta morgue oratoire,
La passion de Dieu mourant,
Et celle de ton Auditoire.





COUPLETS

*Adressés à Madame la Princesse de ** , par Madame la Comtesse de ** , en lui envoyant un groupe représentant l'Amitié qui éteint le flambeau de l'Amour.*

Air : du Vaudeville d'Epicure.

Nos Beautés, aimable Princesse,
 Ne songent ici qu'à charmer,
 Et quand il faut plaire sans cesse,
 Comment trouver le tems d'aimer ?
 Vous le trouvez, la chose est sûre ;
 L'amitié vous plaît sans fadeur :
 Princesse, en voici la peinture ;
 Le modèle est dans votre cœur.

Lorsque pour vous, j'ai, dans mon ame,
 Senti l'amitié s'allumer,
 Que j'ai chéri sa douce flâme !
 Il est si doux de vous aimer !
 Si le sexe amoureux du nôtre,
 M'offroit tous les cœurs en un jour,
 Que l'Amitié m'offre le vôtre,
 Je cède le reste à l'Amour.



ÉTRENNES



É T R E N N E S

D'UNE FEMME A SON AMIE.

GLYCERE, demain nous comptons
Un an de plus ; c'est bien dommage !
Par troupeaux, jeunes & barbons,
Chargés de vœux & de bonbons,
Vont déjà t'offrir leur hommage.
Jalouse de faire ma cour,
Avant que leur troupe s'écoule,
Pour te haranguer à mon tour,
Je vais me jeter dans la foule.
Par fois j'ai cru, pour tes attraits,
Sentir une amoureuse flâme ;
Mon sexe, en éclairant mon âme,
Ne m'a laissé que des regrets ;
Si je me suis plaint d'être femme,
C'est en voyant que tu l'étois.
On te dit par-tout à la ronde :
Je reçus un cœur pour t'aimer ;
L'astre, qui vient tout ranimer,

Naquit pour éclairer le monde ,
Et tu naquis pour le charmer.
Mais je suis femme , ô ma Glycère ;
Et nos fleurettes d'ordinaire
Plus rares , ont plus de douceurs :
Car on dit que , parmi ses sœurs ,
Une Belle excite l'envie ;
Et si l'on en croit nos Censeurs ,
Chaque Amant lui coute une Amie.

J'intrigue peut-être l'époux ,
En trouvant l'épouse si belle ;
Ah ! s'il alloit être jaloux
De l'amitié que j'ai pour elle !
Mais non ; notre rivalité ,
Après tout , est sans conséquence ;
Te voir , voilà ma jouissance :
A son amour , il faut , je pense ,
Un peu plus de réalité.
Ce jour , le dernier de l'année ,
Est sa fête : quelques honneurs
Doivent marquer cette journée ;
Que d'Amour la main fortunée ,

Pour bouquet, lui cueille des fleurs,
Dans les jardins de l'Hyménée.
Que dis-je ? à lui faire sa cour,
Faut-il aujourd'hui qu'on s'apprête ?
Glycère, il te voit chaque jour ;
Chaque jour amène sa fête.



A LA FORTUNE.

TA Cour sans cesse est mécontente,
O Fortune : on médit de toi ;
On te peint volage , & pour moi
Tu n'es, hélas ! que trop constante.
Oui ; de ta haine, sans gémir,
J'ai fait la dure expérience ;
Me faudra-t-il vivre & mourir,
Sans éprouver ton inconstance ?





CHANSON.

Air: *Sur un soupçon trop incertain, &c.*

J'AVOIS chanté le Dieu d'Amour;
Mes accords avoient su lui plaire:
O Daphnis, me dit-il un jour,
Qu'exiges-tu pour ton salaire?
Je veux, lui dis-je, être amoureux;
Mais je hais les Amans fidèles;
Amour, Amour, pour être heureux,
Je n'ai besoin que de tes aîles.

Léda sur l'heure, à mon côté,
Vint offrir son joli corsage;
L'Amour reprit sa liberté,
Et je rentrai dans l'esclavage.
De mes vœux l'Amour s'offensa,
La Beauté punit mon offense:
Cœurs inconstans, fuyez Léda;
Léda guérit de l'inconstance.



ÉPITRE

A UN NOUVEAU-NÉ D'AMOUR ;

Dont je devois être le Parrain.

SANS qu'Hymen soit intervenu ,
L'Amour , sans Prêtre & sans légende ,
De ses faits est donc convenu !
Petit marmot de contrebande ,
Soyez enfin le bien-venu !

Damis , à l'ombre du mystère ,
A donc oublié sa fierté ;
Notre Poëte moins austère ,
A ce nom , par lui mérité ,
Unit ceux d'amant & de père ;
Par fois sur Pégaze monté ,
Il vole du Pinde à Cithère.
O raison , en vain tu défens
Un Rimeur que Vénus réclame ;
Sa verve amoureuse s'enflâme ,
Et son cœur veut d'autres enfans ,
Qu'un Madrigal , une Épigramme.

Celui qu'on vient de mettre au jour
N'est pas un impromptu, je gage ;
L'Auteur, si l'on en croit l'Amour,
Vaqua souvent à son ouvrage ;
Il fut inspiré par son cœur ;
Aussi la critique est muette ;
Voilà, n'en déplaise au Poëte,
Le chef-d'œuvre de son Auteur.

O mon filleul ! (car tu dois l'être,
Puisqu'on m'a nommé ton parrain)
Viens, avec moi, trouver le Prêtre,
Qui nous attend, l'aiguière en main ;
Viens laver, par l'eau du baptême,
Un crime, qui n'est plus en moi,
Que tu n'as pas commis toi-même,
Mais qu'un autre a commis pour toi.
Va, la Fortune, que j'atteste,
Te promet des jours triomphants ;
Sois juste, Amour fera le reste :
L'Amour a soin de ses enfans.





É P I T R E

A MONSIEUR BORDEU.

A T O I, Bordeu, Maître en l'art de guérir,
Ma mourante Muse s'adresse;
C'est du fond d'une alcove, où je crois voir cesser
Les portes du trépas devant moi s'entr'ouvrir,
Un passage si brusque étonne ma jeunesse,
Et je voudrois, je le confesse,
Avoir vécu du moins, avant que de mourir.
D'ailleurs, jaloux d'illustrer ma mémoire,
Des enfans d'Apollon j'ai suivi le sentier;
Et tu le fais, pour qui cherche la gloire,
Mourir si-tôt, c'est mourir tout entier.
Hier, le front chargé de funèbres nuages,
Cette idée attristoit mon cœur,
Quand le Sommeil, qu'imploroit ma douleur,
Vint tirer le rideau sur ces tristes images.
D'un songe, il arrive escorté;
Et tandis qu'au repos mon ame s'abandonne,
Des ombres de la nuit, un rayon de clarté

Sort tout-à-coup , s'avance , & m'environne,
 Alors j'entends ces mots : » Mortel , rassure-toi :
 » A tes maux , un Dieu s'intéresse ;
 » Je viens pour confier mon secret à ta foi ;
 » Je suis cet Esculape adoré dans la Grèce ,
 » Et j'exerce à Paris l'art qu'elle apprit de moi. «
 Grand Dieu , lui dis-je alors , oui , ta voix me rassure ;
 Mais quel nom te cache ici-bas ?
 De quel mortel as-tu pris la figure ?
 A ces mots , il s'échappe & ne me répond pas :
 Mais j'observe des yeux , où s'adressent ses pas ;
 Il entre en ce réduit , qu'habite ta sagesse ,
 Tribunal , d'où sortent sans cesse
 Des arrêts contre le trépas,
 Te voilà donc connu , BORDEU ! le masque tombe ,
 Qui ne me laissoit voir que l'homme auparavant.
 Or désormais conserve le vivant ;
 Rappelle le mort de sa tombe ;
 Sans m'étonner , ton pouvoir en tout lieu ,
 Pourroit accumuler merveille sur merveille :
 Il n'est rien d'impossible aux volontés d'un Dieu,
 Mais aux vœux des mortels un Dieu prête l'oreille ;
 Viens , j'ose t'implorer des bords de mon tombeau ;

A des ans trop nombreux si je ne puis atteindre ,

Ah ! ranime un peu le flambeau

De mes jours tout prêts à s'éteindre ;

S'il peut être encor rallumé ,

Il le fera par toi ; viens découvrir la cause

Du mal qui lentement l'a déjà consumé.

De mon rêve du moins ne sois pas allarmé :

Je n'ai parlé qu'à toi de ta métamorphose.

Si tu prétens encor , jaloux de ton secret ,

Cacher aux yeux mortels ta science divine ,

Viens , je promets d'être discret ;

Mais je crains bien qu'on ne devine





B I L L E T.

DE par Phœbus, le Seigneur suzerain
 Du Mont-Parnasse & des Eaux d'Hippocrène,
 Ordre à Lindor de traverser la Seine,
 Par le Pont-neuf, ou la rame à la main.
 Pour écouter, en lecture authentique,
 Drame tout neuf, d'un acte seulement,
 'Acte fort court; s'il est bon, je m'explique.
 Par ce mot, *Drame*, on n'entend nullement,
 Le long récit, triste, & soporifique
 D'une Héroïne ou d'un piteux Amant;
 Nous entendons purement, simplement,
 Par ce mot *Drame*, une pièce comique.
 Peut-être, hélas! l'Auditeur baillera,
 D'ennui peut-être on prendra quelque dose;
 Mais, sans pleurer, du moins on sifflera.
 Nous l'avouons, la pièce est peu de chose,
 Et même rien, comme bien on verra;
 Mais promettons du moins qu'on ne lira
 Nul mauvais vers: car la pièce est en prose.



ÉPITRE A UN POËME SANS GRAVURE.

ALLÉZ, mes vers, troupe légère,
Doux enfans de la volupté!
Allez de ma témérité
Trouver la peine ou le falaire,
La mort ou l'immortalité.
Vous murmurez ; Dieux , quelle augure !
Mais je devine ; assurément
Le burin cause ce murmure :
Vous voudriez modestement
Emprunter sa riche imposture ,
Et suppléer adroitement
A la beauté par la parure.
O Ciel ! quel air d'austérité ;
Me direz-vous ! quoi ! ta fierté
Brave tout , jusqu'à l'étiquette !
Mais c'est folie , en vérité.
Voit-on une Muse ainsi faite
Soutenir avec dignité
Et le coup-d'œil de la beauté ,
Et le grand jour de la toilette ?

Ah! quelle affreuse nudité,
S'écrira la jeune Coquette!
Quoi, cela parle volupté!
Vite! emportez-moi ce squelette:
J'en ai tout le cœur attristé.
Souvent, pour fuir un tel outrage,
O mes vers, on se pare en vain:
Le Public, pour nous, est d'airain,
Et Longueil & son art divin
Hâtent souvent notre naufrage:
Je l'ai vu, ce Public malin,
Perfifler, d'un air inhumain,
Le Graveur, l'Auteur & l'Ouvrage.
Eh! moins d'apprêt, c'est le plus sage;
N'allons pas mériter enfin
Son suffrage par le burin,
Mais le burin par son suffrage,
Quand vous aurez su réussir,
Sous une parure étrangère
Vous pourrez vous énorgueillir;
Rien ne messied à qui fait plaisir;
Quand on déplaît, on a beau faire;
Et se parer, c'est s'enlaidir.





V E R S

A L'IMPÉRATRICE REINE,

*A qui l'Auteur envoyoit son Recueil de Fables dédiées
à Madame la Dauphine.*

TOI, qui fais sur le trône asseoir la bienfaisance,
Toi qui, par tes vertus, fais charmer les rivaux
 Que tu soumis par ta vaillance,
Qui, même à la victoire enchaînant la clémence,
Joins le cœur d'une mère à l'ame d'un héros,
Grande Reine, aujourd'hui si des soins de l'Empire,
Un seul de tes regards peut être détourné,
 Lis cet ouvrage fortuné,
Que ton auguste fille a payé d'un sourire.
 J'y trace maints portraits divers,
Des vertus, qui de l'homme éternisent la gloire;
Ah! que tu fais bien mieux instruire l'univers!
 Le seul précepte est dans mes vers,
 Et l'exemple est dans ton histoire.
L'Europe, aux champs de Mars, admire tes hauts faits;
Mais ton cœur s'attendrit en lançant le tonnerre:

Ah ! qu'il est beau d'aimer la paix ,
Quand on peut moissonner les palmes de la guerre !
Que plutôt par l'hymen s'étendent tes bienfaits !
Fais que l'Europe entière , à ces augustes marques ;
Reconnoisse ta race & celle de Louis ;
Qu'il ne règne en un mot dans ce vaste pays
 Qu'une famille de monarques.
L'hymen t'acquiert de nouveaux droits
Que tu ne tiens que de ta bienfaisance ;
Tu fais régner par la reconnoissance ,
Au-delà des pays , où tu donnes des loix.
 Si de ton sang , auguste Reine ,
Tu choisis une épouse à tant de Potentats ;
 C'est pour consoler les états ,
 Dont tu n'es point la souveraine.





ÉPITRE AU ROI.

TOI, qu'un arrêt du sort, garant de nos succès,
Fait asseoir, à vingt ans, au trône des Français,
Reçois de notre amour le tribut volontaire ;
Ainsi que ta couronne, il semble héréditaire ;
Et déjà tout un peuple, amoureux de tes loix,
Te place en espérance au rang des plus grands Rois.
Il t'a nommé son père ; & si de ta jeunesse
Le fidèle avenir acquitte la promesse,
Tu feras, ô mon Roi, pour ce peuple chéri,
Renaître les beaux jours d'Astrée ou de Henri.

Je ne viens point, armé d'une Ode pindarique ;
Dépouiller Antonin de sa couronne antique,
Immoler Marc-Aurele à tes jeunes vertus,
Et surcharger ton front des lauriers de Titus ;
Cher Prince, tu le fais, qui prétend à leur gloire,
Sur d'immenses travaux, doit bâtir sa mémoire.
Si, d'un vers effronté, renversant leurs autels,
Je préférerois ton nom à leurs noms immortels,
Je verrois ta vertu rougir de mon hommage ;

Ta sagesse déjà , qui devance ton âge ,
Distingue si l'encens , par nos mains apprêté ,
A l'odeur du mensonge ou de la vérité.

Je viens mettre à tes pieds , interprète fidèle ,
Du Parnasse Français l'offrande solennelle.
Lorsqu'à leur nouveau Roi tes peuples chaque jour
'Apportent le serment d'un éternel amour ,
Il partage , ô LOUIS , la commune allégresse ;
Mais , pardonne , la crainte a troublé son ivresse :
Lui feras-tu fidèle , en recevant sa foi ?
Et l'adopteras-tu , quand il se donne à toi ?
En montant sur le trône , on t'aura dit peut-être ,
Que sans être savant , on peut servir un Maître ;
Qu'il faut à ce troupeau , que tu dois gouverner ,
Montrer l'art d'obéir , & non de raisonner ;
Qu'un peuple en fait assez , au fond de sa province ,
Quand il peut déchiffrer les édits de son Prince ,
Et que , dans son barême en épellant tout haut ,
Il fait compter l'argent , qu'il doit pour chaque impôt.

Garde à tous ces conseils une oreille indocile.
Quel honneur d'affervir une terre infertile ,

Un sol toujours couvert de buissons hérissés,
Et d'animaux parlans, sur deux pieds exhaussés !
Plutôt que de regner sur un pareil théâtre,
J'aimerois mieux vêtir les haillons d'un vil Pâtre,
Et prenant dans mes mains pour sceptre un gros bâton,
Régir stupidement le stupide mouton.
Et ne crois pas que l'homme, encor dans l'ignorance,
De l'animal bêlant ait la douce innocence.
Je fais qu'on voit souvent l'homme brut & grossier
Frissonner d'épouvante, à la voix d'un forcier ;
D'une carte muette interrogeant l'image,
Un valet en peinture attriste son visage ;
Que, sur sa porte, un mort s'arrête avec son deuil,
Il se croit emporté dans le même cercueil ;
Le sel qui se répand, en dinant, l'effarouche,
Et va faire avorter le rire sur sa bouche ;
Que deux couteaux ouverts, l'un sur l'autre étendus,
Figurent une croix, il ne dormira plus ;
Le glaive est sur sa tête ; il tremble ; & s'il arrive,
Au milieu du festin, un treizième convive,
De son subit effroi rien ne peut le guérir ;
Le voilà presque mort de la peur de mourir.
Mais cet homme, ô LOUIS, & crédule & stupide,
En est-il moins cruel, pour être si timide ?

Il est foible & féroce. Alors que dans leurs bois
Le besoin rassembloit nos antiques Gaulois,
Lorsqu'Hésus, Dieu barbare, engraisé d'homicides,
Voyoit leurs cœurs fumans, sous le fer des Druides,
Les arts éclairaient-ils leur funèbre horizon?
Avoient-ils un Pigal, un Voltaire, un Buffon,
Un Doyen, un Rameau, l'Amphion de la France?
LOUIS, la barbarie est sœur de l'ignorance.
Eh ! comment gouverner des peuples ignorans,
Qui verront du même œil leurs Rois & leurs Tyrans?
Sous la loi d'un bon père, ils trouvent l'esclavage.
Les bienfaits sont perdus chez un peuple sauvage;
Il ne saura jamais, quoique prompt à s'armer,
Ni quand il doit haïr, ni quand il doit aimer.
Du crime des faisons le Prince est responsable ;
Dès qu'on est malheureux, il doit être coupable.
Si la vigne périt, on est près d'immoler
Un Roi trop indulgent, qui la laisse couler.
Ignorant jusqu'au nom des vertus & du vice,
Peut-on, de l'équité, discerner l'injustice ?
Mais sitôt que les arts renaissent une fois,
Ils enfantent l'honneur, la première des loix ;
On distingue un projet, injuste ou légitime,
Et le remords toujours marche à côté du crime.

Voulez-vous être enfin , par de nobles projets ,
Grands chez les Étrangers , & chers à vos sujets ?
O Rois , par les Beaux-Arts cimentez votre gloire.
LOUIS , pour le génie , il est une victoire ,
Qui vaut bien des Héros l'homicide laurier ;
Par plus d'une conquête , ainsi que le Guerrier,
Il ravit des mortels l'hommage involontaire ,
Et le peuple voisin devient son tributaire.
Ramène tes regards vers ces tems glorieux ,
Où le vaillant François regna sur nos ayeux ;
Où ce digne rival d'Auguste & d'Alexandre
Vit les arts , à sa voix , renaître de leur cendre ,
Et le peuple Français unir , sous ses drapeaux ,
Les palmes du génie aux palmes des Héros ?
La France , azile heureux de la vérité même ,
Fut de l'Europe alors le Tribunal suprême.
Attaqué dans ses droits , prêt à les voir juger ,
Plus d'une fois alors un Sujet étranger ,
Éludant de son Roi la sentence arbitraire ,
Aux Tribunaux Français , cita son adverfaire ;
On suivoit leurs décrets , & l'Europe à la fois
Avoit pour Souverains ses Princes & nos loix. *

* Nos Historiens assurent que les Étrangers vinrent souvent faire juger en France des causes importantes & difficiles.

Vois des premiers Césars la cité désolée ,
Des Arts ensevelis superbe mausolée.
Pourquoi , même aujourd'hui , voit-on de toutes parts
Les peuples accourir au sein de ses remparts ?
Son antique Sénat dort dans la nuit profonde ,
Rome n'est plus la reine & la terreur du monde.
Non ; mais en enchaînant le reste des mortels ,
Rome avoit au génie érigé des autels ;
Et l'on croit voir encor errer dans cet azile
Les manes révéérés d'Horace & de Virgile ;
Les débris des Beaux-arts , cultivés par ses mains ,
Lui conservent encor l'hommage des humains ;
Du Capitole altier on cherche les murailles ,
Et ce cirque sanglant , cher au Dieu des batailles ;
Le Germain gravement vient pour la contempler ;
Le Français court aussi la voir , pour en parler ;
Et l'Anglais , murmurant contre ses destinées ,
En médissant du Pape , y répand ses guinées.

Pour te faire chérir les enfans d'Apollon ,
Je ne citerai point le dixième Léon.
Eh ! sans aller si loin te chercher un modèle ,
N'avons-nous pas le Czar , de mémoire immortelle ?
Pour adopter son peuple & lui donner la loi ,

Il voulut des Sujets plus dignes de leur Roi.
Moderne Prométhée, il créa sa patrie ;
Voyageant pour chercher les arts & l'industrie ,
Pierre, changeant vingt fois de métier & de nom ,
Fut , avant d'être Roi , Charpentier & Mâçon.
Dans ses climats grossiers , le jour de la science
Dissipa les brouillards de l'épaisse ignorance.
Dès-lors on vit par-tout des hommes éclairés
Y professer les Arts , de son peuple ignorés :
L'artère du malade , ou prompte ou rallentie ,
Au doigt qui l'interroge apprend sa maladie ;
Le gosier Moscovite , instruit avec succès ,
Articule bientôt le turc & le français ;
On voit des mains de l'Art ses maisons exhaussées ,
Contre l'azur des cieux des lunettes dressées ,
Et chaque astre , en passant sur ce vaste horizon ,
Forcé de révéler son secret & son nom.

Les bienfaits d'un Monarque ont toujours leur salaire.
O Muses , si le Czar vous a servi de père ,
Vous couvrirez son front de lauriers immortels.
Mais malheur aux humains qui brisent vos autels !
Le sceptre tôt ou tard cede au ciseau des Parques ;

Mais les Muses , LOUIS , survivent aux Monarques ;
Leurs Favoris alors font entendre leur voix ;
Au Tribunal de l'homme , ils dénoncent les Rois.
Les humains font pour nous , au bout de leur carrière ;
Comme le bloc informe , aux mains du statuaire ;
Il en fait à son gré sa cuvette ou son Dieu.
Oh ! de combien de Rois le nom vole en tout lieu ,
Qui , couchés dans leur tombe , y dormiroient sans gloire ,
S'ils n'avoient honoré les filles de mémoire !
Le successeur de Jule , Auguste est révééré ;
Sans les Muses , LOUIS , il seroit abhorré ;
Mais il leur prodigua les honneurs , les richesses ,
Et la gloire est enfin le prix de ses largesses ;
Toujours la renommée est prompte à le servir ,
Et sous l'Ami des Arts cache le Triumvir.

Tu n'attends pas de nous ce fatal ministère ,
LOUIS , de tes Sujets moins souverain que père ,
Tu ne laisseras point de crimes à voiler ;
Mais défends les neuf Sœurs , daigne les consoler ,
Et qu'à jamais par toi nos lyres fortunées
Célèbrent tes vertus l'une à l'autre enchainées.
J'ai vu , j'ai vu des jours , où le peuple allarmé

N'écoutoit qu'en tremblant un édit proclamé :
Son œil craignoit d'y voir un ordre trop sévère ,
Par un nouvel impôt , surcharger sa misère ;
Mais son cœur , ô LOUIS , vole au-devant des tiens ;
Tous ont porté la joie au cœur des Citoyens.
Poursuis ; & si jamais quelque nouveau Ministre
Vient t'offrir les talens sous un aspect sinistre ,
Crains de lâches projets , dans l'ombre concertés ;
Il voudroit s'affranchir d'importunes clartés.
Consulte ce Mentor , si cher à ta jeunesse ,
Lui , qu'ont blanchi les ans , bien moins que la sagesse ,
Qui , délivré par toi d'un exil rigoureux ,
Veut venger sa disgrâce , en nous rendant heureux ;
Consulte ce mortel , que la France révère ,
Que de ton sceau royal tu fis dépositaire :
Instruits de nos secrets , LOUIS , ils te diront ,
Que le laurier des Arts doit couronner ton front ;
Que la gloire ici-bas , utile enchanteresse ,
Est , après la vertu , la première richesse ;
Que l'on ne vit jamais , foulant aux pieds les loix ,
Les enfans d'Apollon armés contre les Rois ;
Et qu'on a vu souvent leurs ames pacifiques
Nourrir , même à la Cour , des vertus héroïques.

Venez, manes chéris , forcez votre prison ,
Sublime la Fontaine , illustre Pélisson !
Racontez à mon Roi votre immortel courage ;
Qui défendit Fouquet , au fort de son naufrage ;
La fortune , son Roi , pour lui tout est changé ;
Vous lui restez encor ; Fouquet se croit vengé.
Ah ! du moins vos écrits , défendant sa mémoire ,
Ainsi que vos vertus , éternisent sa gloire. *

* On fait que Pélisson & la Fontaine furent fidèles à l'illustre Fouquet dans sa disgrâce ; & qu'ils eurent le courage de le défendre , l'un , par des mémoires éloquens , l'autre , par la meilleure élégie que nous ayons en français.

F I N.

TABLE

T A B L E
D E S M A T I E R E S.

LE JUGEMENT DE PARIS.

	Page	
C H A N T premier.		I
Chant second.		17
Chant troisième.		33
Chant quatrième.		51

ŒUVRES MÊLÉES.

<i>Poinfinet & Molière , Dialogue.</i>	73 73.
<i>Le Luxe , Ode.</i>	87
<i>L' Ambition , Ode.</i>	95
<i>Lettre de Thérèse Danel.</i>	107
<i>Lettre du Poète Simonides.</i>	129
<i>Le Consul Villars , Poème.</i>	145
<i>Élégie sur la mort de Piron.</i>	153
<i>La fausse allarme , Églogue.</i>	169
<i>L'Épreuve , Églogue.</i>	175
<i>Épigramme I.</i>	181
<i>Épigramme II.</i>	182

R.

ij TABLE DES MATIERES.

<i>Épigramme III.</i>	Ibid.
<i>Épigramme IV.</i>	183
<i>Épigramme V.</i>	Ibid.
<i>Épigramme VI.</i>	184
<i>Épigramme VII.</i>	Ibid.
<i>Épigramme VIII.</i>	185
<i>Épigramme IX.</i>	Ibid.
<i>Épigramme X.</i>	186
<i>Épigramme XI.</i>	Ibid.
<i>Épigramme XII.</i>	187
<i>Épigramme XIII.</i>	Ibid.
<i>Rondeau.</i>	188
<i>Mes Conditions , Épitre aux Muses.</i>	189
<i>Caprice.</i>	198
<i>Lettre d'une Religieuse.</i>	199
<i>A M. Piron.</i>	205
<i>Distique.</i>	206
<i>Épigramme.</i>	Ibid.
<i>Épitre à M. l'Abbé de **.</i>	207
<i>Madrigal , à Mademoiselle ***.</i>	209
<i>Épigramme.</i>	Ibid.
<i>Bouquet à M. de ***.</i>	210
<i>Épitre à M. de ***.</i>	211

TABLE DES MATIERES.

iij

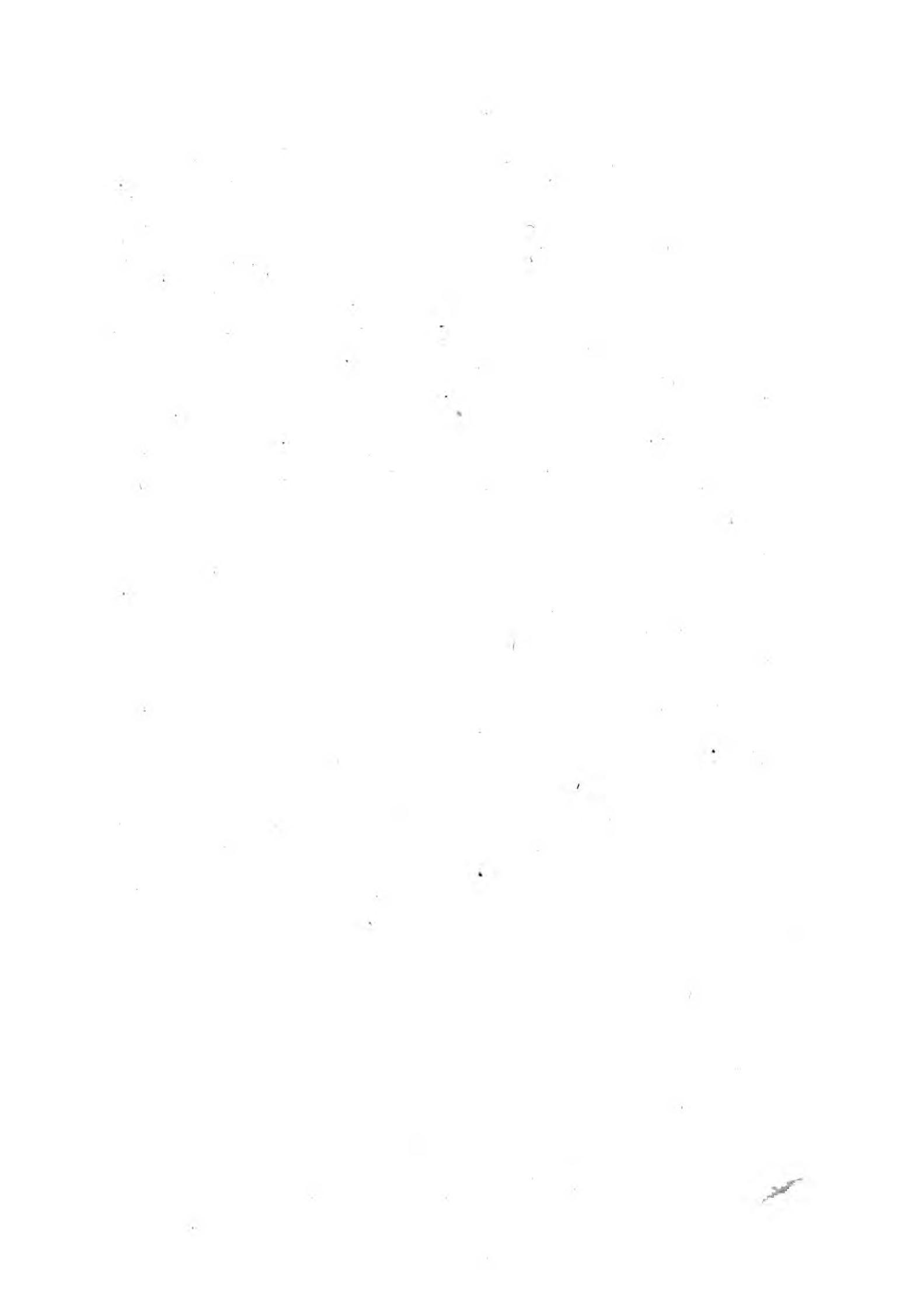
<i>A Zirphé.</i>	213]
<i>Impromptu.</i>	214
<i>A Madame de S * *.</i>	Ibid.
<i>Épître à Mademoiselle G * *</i>	215]
<i>A la même.</i>	217]
<i>Couplets anacréontiques.</i>	219]
<i>Vers.</i>	220
<i>Épître à M. de Voltaire.</i>	221]
<i>A Madame.</i>	223]
<i>Épigramme.</i>	Idid.
<i>Couplets.</i>	224
<i>Étrennes d'une Femme à son Amie.</i>	225]
<i>A la Fortune.</i>	227]
<i>Chanson.</i>	228]
<i>Épître à un Nouveau-né d'Amour.</i>	229]
<i>Épître à M. Bordeu.</i>	231]
<i>Billet.</i>	234
<i>Épître à un Poëme sans gravure.</i>	235]
<i>Vers à l'Impératrice Reine.</i>	237
<i>Épître au Roi.</i>	239.

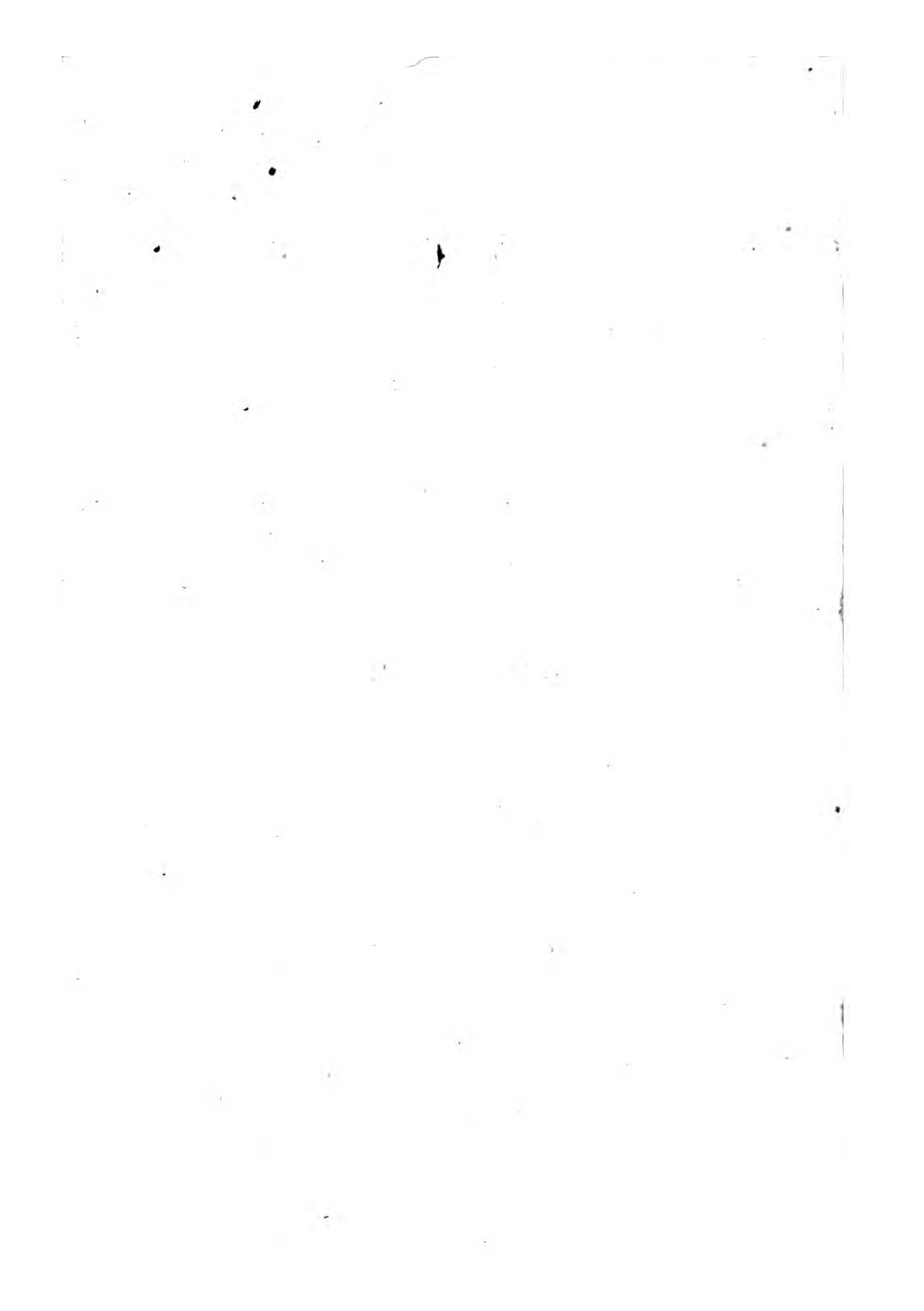
Fin de la Table.

A R R A T A.

Page 22 , vers 13 , naître , lisez naître.

Page 100 , vers 6 , à grands bruits , lisez à grand bruit.





oatt



542



